

Trois fourmis en file indienne

Gay

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

OLIVIER GAY **TROIS FOURMIS** **EN FILE INDIENNE**



Éditions
DU MASQUE

OLIVIER GAY **TROIS FOURMIS** **EN FILE INDIENNE**



Éditions
DU MASQUE

Olivier GAY

TROIS FOURMIS
EN FILE INDIENNE



ÉDITIONS DU MASQUE
17, rue Jacob 75006 Paris

COUVERTURE
Maquette : We-We
Photographie : © plainpicture/Jasmin Sander

© 2015, Éditions du Masque,
département des Éditions Jean-Claude Lattès.

Tous droits réservés

ISBN : 978-2-7024-4205-0

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS DU MASQUE

Les talons hauts rapprochent les filles du ciel, 2012.

Les mannequins ne sont pas des filles modèles, 2013.

Mais je fais quoi du corps ?, 2014.

www.lemasque.com

À tous ceux et celles
que j'ai abandonnés à Paris
en partant dans le Sud.
Malgré le soleil et la mer,
vous me manquez (un peu).

*Vous les copains, je n'vous oublierai jamais
Di douah, di di, douah di dam, di di douh
Toute la vie, nous serons toujours des amis
Di douah, di di, douah di dam, di di douh*

Sheila, *Vous les copains*
(On n'a pas attendu Maître Gims
pour faire de la chanson française de
qualité)

*Wicked Wicked Wonderland
It's like crossing the Rio Grande
You gotta have the cash in store
To reappear in our front door*

Martin Tungevaag,
Wicked Wonderland

Prologue

Il s'appelait Ismaël, ce qui signifie *Dieu m'a entendu*, et il avait quarante-trois ans. C'était un grand amateur de jazz. Il descendait la rue des Lombards d'un bon pas après avoir acclamé le groupe Dreisam au Sunside.

Ismaël n'aimait pas Paris, ses odeurs, sa pollution, ses habitants pressés les uns contre les autres. Pourtant, il lui accordait une vertu : les concerts étaient plus faciles à trouver, plus cosmopolites, plus fréquents qu'en province.

Il fredonna quelques mesures en tournant au coin de la place Saint-Opportune. Sa montre indiquait 22 h 30. L'obscurité avait envahi les trottoirs, effacé les pavés, mangé les devantures des boutiques.

Il eut l'impression d'entendre un bruit de talons derrière lui et pressa le pas. La faune nocturne de la place du Châtelet ne l'avait jamais rassuré. Il mit la main dans sa poche, serra à tout hasard la cartouche de gaz au poivre qu'il gardait en cas d'éventuelle agression. En vingt ans de vie parisienne, cela ne lui était jamais arrivé. Il se demanda fugacement si le produit n'était pas périmé, si le spray allait fonctionner.

Un homme le dépassa et ses pas décréurent dans la nuit. Ismaël laissa échapper un soupir. Il n'avait jamais aimé qu'on le suive, pas dans un lieu aussi inquiétant. De jour, il appréciait la fontaine des Innocents, les arches qui donnaient sur la place et la vue lointaine du forum des Halles. De nuit, il rentrait la tête dans les épaules.

Parfois, Ismaël se trouvait un peu lâche. À d'autres moments, il s'estimait empreint de bon sens.

Il regarda une dernière fois par-dessus son épaule, puis s'engouffra dans la station de métro Châtelet.

Il s'appelait Sébastien, ce qui était le prénom le plus porté par sa tranche d'âge avec Nicolas. À trente-cinq ans, il affichait une forme physique insolente. Il aimait courir la nuit, lorsque Paris se calmait et que les rues se vidaient. C'était là qu'il réalisait ses meilleurs temps.

Ses chaussures avalaient l'asphalte. Il ne regardait pas le chronomètre attaché à son poignet ; au début, ç'avait été un véritable tic, pour vérifier comment il se débrouillait. Puis il s'était rendu compte qu'il préférait découvrir ses performances à l'arrivée. Étrangement, cela améliorait ses résultats.

Il participait à de nombreux marathons, et s'était récemment mis à la natation et au vélo pour courir des triatlons. Son rêve, c'était l'Iron Man, cette course mythique qui combinait 3,8 km de natation, 180 km de vélo et 42 km de course à pied. Il ne se sentait pas encore prêt, mais dans un an, peut-être deux...

Une douleur lui vrilla la cheville alors qu'il tournait autour de l'Odéon. Le célèbre bâtiment le regarda ralentir, sautiller sur place, pousser un juron, repartir, serrer les dents, et enfin abandonner.

— Et merde, pas ce soir !

Sébastien se laissa tomber sur un banc, le cœur au bord des lèvres. C'était toujours comme ça : il était capable de se surpasser lorsqu'il bougeait, mais s'effondrait à peine arrêté. Son souffle s'emballa, et il essuya son visage trempé de sueur dans son T-shirt blanc.

La respiration plus calme, il baissa les yeux sur sa cheville. Il eut beau la masser pendant de longues minutes, la crampe refusait de passer.

— Il ne manquait plus que ça...

Il espéra que ce n'était pas une vraie blessure, et qu'une bonne nuit de sommeil le remettrait d'aplomb. Dans le cas contraire... Non, il refusait d'imaginer un abandon pour la course de ce week-end.

Il clopina jusqu'à la station de métro la plus proche et descendit les escaliers avec une extrême lenteur.

Elle s'appelait Florence et avait dix-neuf ans. Sa mère prétendait qu'elle avait la beauté du diable, elle préférait croire qu'elle possédait celle d'un ange. Avec ses grands yeux écarquillés, presque ceux d'un personnage de manga, elle pouvait embobiner qui elle voulait. Comme les contrôleurs du métro. Depuis quatre ans qu'elle fraudait, elle

n'avait encore jamais payé d'amende.

Son attitude de jeune fille de bonne famille jouait pour elle. Il était rare qu'on lui demande son titre de transport. Même lors des barrages à la sortie des stations, il y avait toujours un agent pour prendre pitié de la jeune mannequin et lui enjoindre de passer.

Parfois – tout de même – on la contrôlait. Elle se mettait alors à pleurer. Enfin, pas vraiment pleurer. Il fallait rester crédible. Elle humidifiait ses yeux juste ce qu'il fallait, assez pour donner l'image d'une fille désespérée, et bredouillait une excuse à base de portefeuille oublié. Les contrôleurs étaient des hommes comme les autres, avec leur compréhension et leur tendresse. Ils fondaient, détournaient le regard, l'incitaient à filer. L'un d'eux lui avait proposé un café, un jour.

Florence ne comprenait pas les combats des féministes. Elle avait lu différents essais sur le sujet, les écrits de Simone de Beauvoir, mais cela lui passait au-dessus de la tête. Pourquoi réclamer l'égalité lorsqu'elle avait le pouvoir ? En s'engageant dans le métro à la station Étienne Marcel, elle apprécia les regards admiratifs des hommes. Elle les prenait comme son dû, et cela lui donnait de l'énergie pour la journée. Sa mère se désolait, lui disait qu'elle n'était pas normale. Mais sa mère était vieille et ridée, alors que Florence avait la vie devant elle.

Elle rajusta une mèche de cheveux rebelle, sourit à un homme en costume qui devait avoir trois fois son âge, puis s'installa sur un strapontin en étendant ses longues jambes bronzées.

Il s'appelait Oussama, et il avait trente-deux ans. Depuis l'attentat du World Trade Center, le monde s'était chargé de lui rappeler que son prénom portait la poisse. Oh, c'était rarement grave. Un sourire en coin, un haussement de sourcil, un clin d'œil. Parfois une plaisanterie grasse proférée à la cantonade :

— Oussama, hein ? J'espère que vous allez pas faire sauter notre bureau de poste, haha !

Haha.

Pur produit de la méritocratie républicaine, il avait su profiter des opportunités offertes aux banlieues, des passerelles et des bourses. S'il avait un temps rappé comme ses amis de cité, il avait laissé tomber la musique pour les études, passé les concours de fonctionnaire catégorie B, et travaillait désormais à la mairie du 14^e. Ce n'était pas encore le Pérou, mais mieux que son père mécanicien au black et sa mère au foyer. Lorsqu'il leur rendait visite une fois par mois, il se rendait compte qu'il n'avait plus grand-chose à leur dire. Il les

embrassait, leur glissait un billet, écoutait leurs anecdotes, puis prenait congé.

Il regarda sa montre avec colère. 22 h 45. Normalement, il aurait dû être chez lui depuis cinq heures, mais il y avait eu un problème sur un dossier et, comme d'habitude, tout le monde s'était dédouané.

Oussama était consciencieux. L'idée de partir sans résoudre ces ennuis ne lui avait pas effleuré l'esprit. Il avait repris du café à 19 heures, puis s'était replongé dans l'étude de la fréquentation des trottoirs de Paris. La grande blague, dans son service, c'était de dire qu'ils faisaient le trottoir.

Et là, les chiffres ne collaient pas.

Plus il creusait, plus il trouvait d'irrégularités. Il ne pouvait plus se cacher la vérité. Quelqu'un à la mairie détournait de l'argent, et maquillait habilement ses prélèvements. S'il n'y avait pas eu cette erreur dans ce ridicule tableau, si Oussama n'avait pas décidé de comprendre au lieu de valider en haussant les épaules...

Il remonta les pans de son manteau pour se protéger du froid. Quoi qu'il décide, cela lui retomberait dessus. On n'obtenait pas de promotion en dénonçant un membre de son service. Et on jouait le rôle de fusible en fermant les yeux.

Perdu dans ses pensées, Oussama était déjà arrivé à la station Mouton-Duvernety. Il descendit les escaliers quatre à quatre.

Pour une fois, il avait de la chance : la rame était à quai. Il monta dans le wagon le plus proche, bouscula une femme enceinte, s'excusa platement.

Son regard erra sur les autres occupants. À cette heure-ci, en bout de ligne, il n'y avait plus grand monde. Il avisa un homme en tenue de sport, assis sur un strapontin à se masser la jambe ; une jeune femme, presque une adolescente, qui pianotait furieusement sur son portable ; un homme grand et maigre, des écouteurs sur les oreilles, qui agitait la tête au rythme d'une musique inaudible.

Lorsque la bombe explosa, Ismaël, Sébastien, Florence et Oussama cessèrent d'exister.

1

Les basses du dernier hit de will-i-am me secouaient les os. La lumière des stroboscopes transformait mon corps en une poupée désarticulée alors que je m'agitais sur la piste. Mon verre de vodka-pomme restait bien droit au fil de la danse pour ne pas renverser une goutte. Les filles me souriaient, surtout la blonde, là, dans le coin, avec son regard à tomber et ses cheveux qui ondulaient telle une cascade d'or.

Oui, une cascade d'or. Je pouvais utiliser tous les clichés que je voulais, personne ne m'en tiendrait rigueur.

J'étais dans mon univers.

Enfin.

Ces derniers temps, tout s'était ligué contre moi, au point que j'avais mis en doute ma proverbiale bonne étoile. D'abord cette histoire de serial killer, puis cet enlèvement, puis cette chasse à l'homme...

J'avais dû affronter des armes à feu, quitter mon appartement et pire, traverser le périph.

Moi, le Parisien pur jus.

Aujourd'hui, tout cela était bien fini. Je n'avais aucun talent d'enquêteur. Ma vraie force venait de mon sourire, de mon regard, de mon humour à nul autre pareil (heureusement, dirait Moussah). Ma place était ici, au milieu des autres clubbeurs, à hocher la tête en rythme dans les vapeurs d'alcool.

Deborah se tenait près de moi elle aussi, avachie sur les genoux d'un fils de bonne famille qu'elle avait choisi pour l'entretenir. La manière dont elle parvenait à manipuler ses proies ne cessait de me

surprendre. Quant à Moussah, il officiait comme videur à l'entrée. C'était grâce à lui que nous avions pu venir ce soir.

Le Pulp Star, le nouveau club à la mode.

Ce n'était que la soirée d'inauguration et déjà les people se pressaient de toutes parts, entourés des caméras de télévision et des journalistes accrédités. Sur la scène, un DJ suédois faisait son set d'une main et caressait de l'autre toute fille qui avait le malheur de passer à proximité. Peu se débattaient ; toutes demandaient un selfie.

L'alcool coulait à flots, les couples se formaient et se déformaient au rythme des *beats* et la queue aux toilettes provenait plus d'une consommation excessive de coke que d'une vessie défaillante. J'en voulais pour preuve qu'il y avait autant de monde devant la porte des hommes que devant celle des femmes. Dans le monde réel, cela ne se produisait jamais.

J'avançai d'un pas vers la blonde-aux-longs-cheveux, mais une ombre s'interposa avant que j'aie pu lui servir mon couplet habituel.

— Hé, t'aurais pas quelque chose pour moi ?

L'homme avait des abdos en béton et des biceps d'acier. Difficile de les rater dans son T-shirt trop serré. C'était un des joueurs de rugby les plus en vue du moment. Et s'il me parlait, ce n'était pas à cause de ma belle gueule.

Ce soir, j'étais l'ami de tout le monde.

Je m'écartai de la piste, posai mon verre sur un coin de table et tournai le dos aux clients assis.

— Deux grammes.

— OK.

La conversation se limitait au strict minimum. Les basses qui secouaient l'établissement n'incitaient pas à s'épancher.

Je tirai deux pochons de ma poche et les glissai vers lui. Il jeta un regard à la ronde pour vérifier qu'aucun paparazzi ne se trouvait dans le coin, puis s'empara de son butin. Quelques billets changèrent de main. Il me salua vaguement avant de rejoindre la queue devant les toilettes.

J'avais cru qu'une soirée aussi médiatisée serait néfaste pour le commerce, que mes clients allaient fuir les flashes ; ce fut l'inverse qui se produisit. Bien sûr, la plupart des journalistes présents touchaient eux aussi à la coke. Seulement, en bons radins, ils venaient avec leur propre dose.

Gâcheurs de métier.

Encore deux ou trois ventes, et j'aurais écoulé mes provisions de la soirée. Il faut dire que j'étais un gagne-petit. Je voyais la drogue comme un passe dans la plupart des soirées de la capitale, comme une source de revenus qui me permettait de glander devant des jeux vidéo, comme une manière de me payer quelques costumes et quelques bouteilles. Plus je passais inaperçu, plus cela me convenait.

Ainsi, ce soir, j'allais pouvoir offrir galamment un verre à Boucles d'Or sans hausser un sourcil devant les prix prohibitifs. Je me dirigeai vers le bar, commandai et tendis un billet. Le barman attendit poliment la suite, et je soupirai.

D'accord, j'allais le hausser, ce sourcil. Vingt-quatre euros. De qui se moquaient-ils ?

J'avais à peine récupéré mon verre que la femme se matérialisa à ma gauche. Elle arborait ce sourire figé qui est la marque de toutes les filles de soirées, la tête légèrement penchée de côté, les lèvres pincées en un début de *duckface*. Ça marchait sûrement pour un profil Facebook. C'était moins convaincant en vrai.

— Salut, beau gosse, tu m'offres un verre ?

Sans un mot, je lui tendis ma boisson. Surprise, elle s'en empara et renifla les feuilles de menthe.

— Caipiroska, précisai-je.

— C'est passé de mode depuis un moment...

— Ça reste de la vodka avec du citron vert, ça ne peut pas être mauvais.

La femme hocha la tête, dubitative. Où allait le monde si les goûts évoluaient aussi vite ? Je commençais à perdre ma connaissance de la nuit.

Ç'avait d'abord été le champagne rosé, puis le kir amande, puis la caipirinha, et j'étais plutôt convaincu qu'on s'était arrêté à la caipiroska.

— Tu t'appelles comment ? criai-je dans le brouhaha ambiant, car ça me paraissait une donnée importante.

— Hélène, répondit-elle. Tu fais quoi dans la vie ?

C'était bien entendu la première question dans un environnement aussi concurrentiel. J'aurais pu lui répondre que j'étais héritier d'une fortune de maître de forge, dirigeant d'un empire journalistique ou chanteur dans un boys band. À la place, je me contentai de la vérité.

— Je suis le rouage qui assure la réussite de ces soirées.

Lorsqu'elle posa sa main sur la mienne dans une brève étreinte, je sus que c'était gagné. C'était aussi facile que ça, parfois. Pas besoin de parler lorsque le contrat est clair dès le début. Ça aurait dû me remplir de joie, pourtant je ne pus m'empêcher de ressentir une certaine nausée. Trop de soirées, probablement, trop d'alcool.

Trop de tout.

Avant d'avoir pu réfléchir, je retirai mes doigts. Hélène écarquilla les yeux. Ça devait être la première fois qu'on lui faisait le coup. Avec son physique, même saint Pierre ne le serait pas resté.

De pierre.

— Je vais prendre l'air cinq minutes, je crois que j'ai un peu trop bu.

— Je t'accompagne ?

Merde, elle s'accrochait. Qu'est-ce qui m'avait pris de lui offrir ce verre ? Je pondérai un instant la flemme de lui dire de partir (et l'exaspération que cela provoquerait) contre la flemme de passer la nuit avec elle (et la satisfaction que cela procurerait). Je hochai enfin la tête avec lassitude.

Le vent de la nuit me gifla alors que je sortais dans la rue. Il était 2 heures du matin. Seuls quelques clubbeurs restaient en file informe devant la porte, dans l'espoir insensé que le physio les laisse entrer. Ils discutaient d'un air nonchalant, insensibles au froid, afin de montrer à quel point ils étaient formidables et dignes du club. Je n'avais jamais compris cet acharnement. C'était une soirée comme les autres, simplement plus chère.

Ah oui, avec des stars.

— On s'entend quand même mieux parler ici, observa Hélène en dévoilant ses dents blanches.

Elle avait un joli sourire et le savait. Je ne pus m'empêcher de me détendre. Finalement, peut-être que ça valait la peine de creuser un peu. Je me sentais un peu coupable ; sans moi, elle aurait déjà accroché le fils à papa de ses rêves.

J'allumai une clope et me calai contre le mur de la boîte. La fumée s'éleva dans la lumière de réverbères. D'un geste machinal, je sortis mon portable.

Le principal inconvénient des clubs, c'est que ça capte très mal à l'intérieur, voire pas du tout. Autant dire que j'avais toujours une

flopée de messages furieux, de clients qui ne m'avaient pas trouvé, d'amantes que j'avais laissées tomber, d'amis que je n'avais pas croisés.

— Il fait froid, tu ne trouves pas ?

Hélène, toujours. Je ne répondis pas. Si je me montrais suffisamment distant, elle rentrerait dans la boîte et se trouverait un autre mec. Il suffisait d'un peu de temps.

Moussah me fit un signe de tête. Engoncé dans son costume, il semblait presque présentable. C'était vraiment un boulot de merde, videur. On ne participait pas à la soirée, on devait gérer tous les ennuis, et on restait debout pendant des heures dans le froid et la grêle.

Dès qu'il aurait fini son service, nous irions récupérer Deborah pour rejoindre un autre club dans lequel nous avions nos habitudes. Moins de people, plus de musique.

Pour patienter, je continuai à compulser mes messages, mes mails, mes textos. Jusqu'à ce que l'un d'eux me fasse grimacer.

— Putain de bordel de merde, soufflai-je avec une sobre dignité.

Urgent, de la part de Bob.

Ha.

Bob.

La dernière fois que j'avais reçu un message de sa part, un meurtrier m'attendait chez moi. J'ouvris le mail d'une pression du pouce.

Comme d'habitude, Bob ne s'embarrassait pas de détails.

Tu m'avais promis une faveur. Il est temps de passer à la caisse. Contacte-moi ASAP.

Comme si j'avais besoin de ça en ce moment.

— Dis, tu ne veux pas rentrer, il fait super froid, ici ! Ou alors on récupère nos manteaux et on va chez toi ?

Je regardai Hélène, surpris. J'avais déjà oublié sa présence ; une main glacée m'enserrait le cœur.

Oui, je devais une faveur à Bob le hacker. Je la lui avais promise contre son aide pour retrouver la compagne de Moussah. Et, si je voulais être honnête, je lui devais même plus que ça.

Sans lui, je serais mort aujourd'hui.

J'avais attendu longtemps qu'il demande le remboursement de son

service.

Longtemps.

Rien n'était arrivé. Il se contentait de s'introduire dans mon ordinateur quand il le souhaitait et de discuter avec moi comme si nous étions réellement amis.

C'était moi qui l'avais appelé Bob, parce qu'il n'avait jamais voulu révéler son nom.

Je me tournai vers Moussah lorsque mon téléphone vibra de nouveau. Un SMS venu d'un numéro que je ne connaissais pas.

PS : N'en parle pas à tes amis.

Comment Bob avait-il deviné que j'avais lu son message – et que j'allais le montrer à Deb et Mouss ? Il avait des yeux partout ou quoi ?

Je scrutai la rue d'un air nerveux. Personne dans les environs.

— Euh, Hélène, je suis désolé, il va falloir que je file. Une urgence.

— À 2 heures du matin ? Tu te moques de moi ?

Je ne répondis pas, me contentai d'agiter la main en m'éloignant du club. La moindre des choses après l'aide que Bob m'avait apportée, c'était de lui répondre rapidement. De toute façon, j'avais écoulé presque toute ma coke pour ce soir.

Des bruits de pas précipités me firent grimacer : Hélène était toujours à ma poursuite. Elle avait de la suite dans les idées.

— Stop, connard ! Tu es en état d'arrestation !

Voilà qui m'arracha une réaction. Je me retournai, bouche bée. Elle agita un insigne de police comme s'il s'était agi d'un hochet.

— Hein ?

— Ça fait un moment que j'observe ton manège. Tu crois que tu es discret avec ta cocaïne ? J'aurais préféré une rue plus discrète, mais tu ne me laisses pas le choix. Ça fait un moment que je suis tes activités,
John-Fitzgerald Dumont.

Je haussai les épaules, retournai vers elle d'un pas traînant. Elle se raidit inconsciemment, comme si j'allais l'agresser. Ha ! À mon avis, elle était tout sauf une petite chose fragile. Au moindre geste suspect, elle serait capable de me plaquer au sol.

— N'avance plus ! gronda-t-elle.

Je levai les mains en signe d'apaisement.

— Je peux quand même faire un pas de plus ? J'aimerais te parler

sans hurler. C'est assez important.

Derrière elle, Moussah observait la scène. Pourvu qu'il n'intervienne pas. Il ne manquait plus qu'un grand baraque de cent vingt kilos pour aggraver la situation.

— Un pas, concéda Hélène.

J'obéis, puis croisai les bras.

— Tu es flic, donc ? Et Hélène, c'est ton vrai prénom ? Je me disais, aussi, que c'était bizarre, une fille qui me colle autant.

— Pour toi, ce sera lieutenant Brossière. Et je vais encore une fois te demander de me suivre sans résistance. Mes collègues sont dans les rues adjacentes. Toute résistance est inutile.

— Je parie que tu as toujours rêvé de crier ça, hein, *toute résistance est inutile* ? Bon, maintenant que je peux parler plus bas, voilà ce que je voulais te dire. Je suis indic.

Elle fronça les sourcils.

— Pardon ?

— Indic. De ton côté, quoi. Je bosse pour la commissaire Jessica Flamain, à la Crim'. Merde, renseignez-vous avant de me faire perdre mon temps.

Je mentais comme un arracheur de dents. Oui, Jess m'avait déjà utilisé comme indic dans l'une de ses missions, mais nos relations n'étaient pas au beau fixe. Je doutais qu'elle fût prête à me couvrir. Cela valait tout de même la peine d'essayer.

— On va vérifier ton histoire, grommela Hélène (pardon, le lieutenant Brossière). En attendant, tu nous suis aux Stups.

Je lui emboîtai le pas en soupirant. Cette fois-ci, les choses allaient se compliquer. Si Jessica refusait de me couvrir, j'allais...

Une détonation non loin de moi me fit sursauter. Avec tout le courage qui me caractérisait, je me plaquai au mur. Le lieutenant extirpa un revolver de son sac de soirée. C'est fou ce que les filles arrivent à faire rentrer dans ces petits trucs. Personnellement, je suis plus jéroboam que magnum.

— Fred, tu m'entends ? Qu'est-ce qui se passe ? hurla-t-elle dans son portable.

Une nouvelle détonation. Devant le club, les fêtards se jetèrent au sol. Moussah s'était retranché derrière la porte à demi ouverte et scrutait l'ombre d'un air féroce.

— Deux, tu dis ? J'arrive ! continua Hélène.

Elle se retourna vers moi avec un rictus de colère.

— File d'ici. On va vérifier ton histoire. On a ton nom, ton adresse. Si jamais tu t'es foutu de notre gueule, tu vas le regretter. Une fois que tu as les Stups au cul, c'est le début de la fin.

Fi donc, où s'était envolé son parler châtié ?

Sans attendre de réponse, elle se rua dans une rue parallèle, arme au poing. Une troisième détonation noya le bruit de ses pas.

C'était quand même un métier pourri, flic. On devait se précipiter vers le danger au lieu de s'en éloigner sagement. Pour ma part, je restai collé au mur.

Mon téléphone vibrait avec insistance. Je m'en emparai, attentif à un nouvel échange de coups de feu.

Ça y est, elle t'a lâché ? Bon, rentre vite à ton appart. J'ai à te parler, et ça ne peut pas attendre une garde à vue.

Comment est-ce que...

Qu'est-ce que...

Pourquoi...

D'accord, le hacker était fort, mais comment avait-il deviné ce qui m'était arrivé ? Ce n'était pas possible, il avait un espion quelque part.

Je regardai les clubbeurs qui s'égayaient. Ça pouvait être n'importe lequel d'entre eux. À vrai dire, ce n'était pas mon problème. Le vrai souci, ç'allait être les Stups.

Tu as moyen de faire quelque chose pour les flics ? demandai-je à tout hasard.

La réponse ne tarda pas :

Ça te dirait, un voyage au soleil ?

2

La pluie tambourinait contre le vasistas de mon studio, au septième étage d'un immeuble de la rue François-1^{er}. Je n'avais que vingt-cinq mètres carrés mais ça me suffisait largement, tant que ça se trouvait près des Champs-Élysées.

Comme par hasard, mon chauffage était en panne, et je m'étais enroulé dans ma couette pour tenir le coup. Mon ordinateur s'allumait en ronronnant. Dans ma main gauche, une bouteille de Smirnoff Ice. Dans la droite, une cigarette à moitié fumée.

Je jetai un regard nerveux à ma webcam, condamnée par du Tipp-Ex. Bob se promenait dans ma machine comme chez lui, et j'avais renoncé à lui cacher quoi que ce soit. Il parvenait à m'entendre, ce qui me permettait de lui parler à voix haute. Lui-même se contentait toujours de messages au clavier, qui apparaissaient comme par magie sur mon écran.

Un jour, il faudrait que je me penche sur la technologie qu'il utilisait. Ça devenait agaçant de ne rien comprendre. Je me demandai vaguement combien de personnes connaissaient le fonctionnement d'un ordinateur, avant de me concentrer lorsque le sempiternel bloc-notes s'afficha devant moi. C'était plus rapide que d'habitude ; Bob devait être sur les dents.

— Tu es là ? Il est 3 heures du mat', mec, j'étais en soirée.

Au bout d'un moment, on s'habituaît à parler dans le vide.

L'écran s'anima.

Je sais. C'était bien le Pulp Star ? Malgré les Stups, je veux dire.

Bon, d'accord, il savait tout de ma vie, ça en devenait flippant. Mais

s'il en venait au fait ?

— Bon, d'accord, tu sais tout de ma vie, ça en devient flippant. Mais si tu en venais au fait ?

Tu n'es pas très reconnaissant. Tu tenais tant à passer une nuit en garde à vue ?

— Je sais surtout que tu voulais me parler de toute urgence. C'est quoi cette histoire de soleil ? De la coke ?

Dans certains cercles, on appelait encore la C ainsi. Bien sûr, l'intitulé commençait à être dépassé, mais Bob devait se moquer d'être à la dernière mode.

Non, je te parle de vrai soleil. Les Maldives, Honolulu, Acapulco, Miami, Hawaï, les vahinés en tutu de bananes, ce genre de trucs. Tu as bien besoin de vacances, avec ta tête de papier mâché.

De nouveau cette allusion à mon visage, alors que Bob était censé ne jamais m'avoir vu. J'écrasai ma clope dans le cendrier, puis ouvris le vasistas. Je laissai le vent et la pluie me fouetter le visage.

Du soleil, hein ?

Du vrai soleil ?

Lorsque je revins vers l'ordinateur, une nouvelle ligne m'attendait :

Fais pas le con, tu vas attraper froid.

— T'es une mère pour moi. Bon, c'est quoi ton histoire de vacances ? Je sais pas si tu as remarqué, mais j'ai pas une activité qui me laisse beaucoup de RTT.

Haha.

Soyons déjà clairs sur une chose. Tu es toujours d'accord pour remplir ta part du contrat, quoi qu'elle implique ?

— Ouais, enfin, je n'ai pas forcément envie de me prostituer et, à tout prendre, je préfère rester en vie – mais, en dehors de ça, je suis ton homme.

Tu avais promis « n'importe quoi », Fitz. Si je te demandais de te prostituer, tu serais censé le faire. C'est ça, l'inconvénient des chèques en blanc.

— Tu ne comptes pas sérieusement me demander de...

J'avais promis la lune, pas ma lune.

Non non.

Par contre, ton travail risque de ne pas être de tout repos.

Il commençait à me faire peur, cet abruti. Je regardai ma bouteille avec un air dubitatif, puis la posai sur le bureau. J'allais avoir besoin d'un meilleur remontant. Je me levai et récupérai de la vodka dans le frigo.

— OK, je t'écoute, mon seigneur et maître. Qu'est-ce que tu veux que je fasse ?

Seigneur et maître, j'aime bien. Repos, soldat Fitz. Suite à tes aventures avec Lionel Gehenne, tu connais l'utilité d'un keylogger. Je vais simplement te demander d'en placer un autre sur l'ordinateur d'une de mes cibles.

Un keylogger. C'était un de ces appareils sophistiqués qui permettait d'enregistrer en temps réel les touches tapées par l'utilisateur d'un ordinateur. Grâce à un tel dispositif, on pouvait récupérer n'importe quel mot de passe, cracker n'importe quel code.

Beaucoup de gens pensaient que les hackers étaient simplement des surdoués de l'informatique. C'est ce que j'avais cru, moi aussi, avant de réaliser que les plus gros coups demandaient une certaine intelligence sociale, une bonne dose de chantage, un réseau de relations sans faille et un culot sans bornes.

Et des pions à sacrifier.

— C'est comme si c'était fait, chef, ironisai-je. Qui est le petit veinard chez qui je dois intervenir ?

Philip Munster.

Jamais entendu parler.

— Il a un nom de fromage.

Ça lui va bien, il a un côté moisi.

J'aimais bien Bob, je crois. Il avait un humour qui me convenait, aussi mauvais que le mien, aussi cruel parfois. Pourtant, mon sourire ne resta pas longtemps en place. Quelque chose me disait que je n'apprécierais pas ce qui allait suivre.

Histoire d'anticiper, je m'assis devant l'ordinateur pour faire une recherche Google sur ce nom. Bob m'avait devancé – plusieurs fenêtres apparurent sur mon écran, dont une page Wikipédia abondamment remplie.

Je te laisse lire tranquillement, je reviens dans deux minutes.

Je ne répondis pas, concentré sur la photo qui ornait le premier article. Un homme d'une cinquantaine d'années, le regard froid, le crâne rasé. Son expression ne donnait pas envie de plaisanter. Il me faisait un peu penser à Vladimir Poutine, un Vladimir aux yeux noirs

et au nez plus droit.

À première vue, pas le genre de personne dont l'on voulait se faire un ennemi.

À première vue, le genre de personne dont j'allais me faire un ennemi.

Je me plongeai dans la lecture avec une inquiétude grandissante.

Malgré son nom occidental, Philip Munster était un richissime oligarque russe (ah, je n'étais pas loin avec Poutine) qui avait fui sa patrie voici cinq ans pour s'installer en France. Sa fortune était estimée par Forbes à quatre milliards sept cent millions d'euros – une paille. Il était surtout connu pour ses activités de mécénat et son engagement dans des œuvres caritatives. Il avait ainsi créé une fondation pour préserver l'environnement et une autre qui s'intéressait aux espèces menacées. Il avait également fait don de plusieurs tableaux de sa collection et organisé des expositions temporaires au succès inégalé.

J'avais beau ne rien connaître à l'art en général et à la peinture en particulier, je connaissais certains noms sur la liste de ses œuvres : Rembrandt, Miró (avec un tilde mal placé) ou Monet, par exemple. Il me semblait qu'ils avaient eu un peu de succès.

Je parcourus les autres pages que le hacker m'avait sélectionnées, des articles de journaux qui louaient l'intégration de l'homme d'affaires dans la société française. Ses institutions se montraient très généreuses. Il avait même fondé un prix littéraire.

Je lançai une vidéo et aperçus l'homme monter sur scène pour annoncer le gagnant. Il avait la voix douce, le sourire aux lèvres, et les yeux que j'avais trouvés si inquiétants sur la photo pétillaient d'humour. Il s'exprimait dans un français parfait, avec une pointe d'accent à peine décelable. Si je n'avais pas lu qu'il était né en Russie, je ne l'aurais jamais deviné.

Alors, tu en penses quoi ?

Je sursautai lorsque le bloc-notes apparut devant mes yeux, stoppant la vidéo à quelques secondes de la fin.

— Il va falloir que tu perdes cette habitude de surgir à n'importe quel moment, grommelai-je.

Je me servis un verre de vodka, le coupai à la pomme puis pris mon temps pour le boire.

— Qu'est-ce que tu veux que je dise ? continuai-je alors que le bloc-notes restait muet. J'en pense que c'est un mec bourré de thunes et

que jusqu'ici ça ne m'a pas trop réussi. J'en pense aussi qu'il a l'air d'un saint sur le papier mais que tout n'est sûrement pas si simple. Et j'en pense que, quoi qu'il en soit, je vais finir dans la merde.

Très bien résumé, Fitzou.

Seule Deborah m'appelait Fitzou. Je contemplai l'écran avec méfiance. Ce hacker en savait beaucoup trop sur ma vie.

— En gros, tu veux que je pose un keylogger sur l'ordinateur de ce brave homme. Keylogger qui te permettra de lui siphonner une partie de son argent, ou de le faire chanter, ou de récupérer des informations confidentielles. J'ai bon ?

C'est à peu près ça, oui.

— Et comment est-ce que je suis censé faire ? explosai-je. La dernière fois, j'ai eu une chance de cocu, et je te rappelle que je me suis fait tirer dessus. Sans compter l'aide de Moussah et de ses potes, que je ne pourrai pas solliciter à chaque fois. Je suppose que comme par hasard, ton oligarque habite dans une baraque hyper surveillée, avec des gardes du corps, des systèmes de surveillance ultrasophistiqués... Je sais que je te dois un service, mais pourquoi faire appel à moi pour une telle mission ? Tu dois connaître des dizaines de personnes plus compétentes, non ?

C'est vrai.

J'avais beau tendre le bâton pour me faire battre, ce n'était jamais agréable d'entendre la confirmation de mes faiblesses.

— Bah alors ? Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Que je me présente aux grilles de sa propriété avec un cocktail en main, le petit parasol de travers, et que je lui fasse une chorégraphie sur *Blurred Lines* ? Parce que ça, c'est dans mes cordes.

Rappelle-toi que je t'avais parlé de soleil, Fitz, de plage et de mer.

Certes. Du coup, je ne comprenais plus. Rien de tout ce que j'avais lu n'avait le moindre rapport avec du sable fin. Par acquit de conscience, je parcourus de nouveau sa biographie. Non ; la seule allusion à une mer concernait un forage pétrolier en mer Rouge dont il avait été dépossédé lors de sa fuite. Je priai très fort pour que ça n'ait rien à voir et qu'on ne me propose pas un voyage tous frais payés en Ukraine, pas maintenant, pas avec une actualité aussi brûlante.

D'un geste las, je lançai l'impression de tous les documents. Il allait falloir en passer par là, n'est-ce pas ? Comme un vrai agent secret.

L'imprimante s'alluma, clignota, puis s'éteignit avec un soupir satisfait.

Pas de preuve, pas de document papier. Essaie de mémoriser les informations essentielles.

— ... et ce message s'autodétruit dans cinq secondes. J'ai l'impression d'être dans un mauvais James Bond, l'un de ceux avec Timothy Dalton.

L'autodestruction, c'est Mission Impossible. Et puis tu exagères, Tuer n'est pas jouer avait son charme. Bref. Tu t'y connais en art ?

— Absolument pas.

Et en peinture ?

— Encore moins.

...

En peintres, alors ?

— Toujours pas. Depuis le temps que tu me connais, tu as encore des doutes sur ma culture générale ? Pose-moi des questions sur StarCraft, WoW ou David Guetta et je te réponds tout de suite. Tiens, tu savais que Selena Gomez s'était fait refaire les seins ?

Je savais que j'avais choisi la bonne personne.

La suite mit du temps à apparaître, malgré la vitesse de frappe du hacker. Ça devait être un gros bloc de texte. Pour me calmer les nerfs, j'allumai une nouvelle clope. Je sentais la catastrophe arriver à pas de géants.

Comme tu l'as lu, Philip Munster a un faible pour les arts. C'est un mécène généreux – et un redoutable homme d'affaires. Il héberge une fois par an une vente aux enchères sur une île du Pacifique, à la limite des eaux territoriales de la Malaisie. Il y aura du soleil et des nanas, darla dirladada. Il y aura aussi de nombreux millionnaires, darla dirladadère. Et il y aura toi.

Je n'étais plus sûr d'apprécier l'humour de mon hacker.

— Donc je dois m'incruster sur une île privée, lors d'une soirée privée, avec une vente aux enchères privée, pour pirater les données – privées, elles aussi – d'un oligarque russe.

Voilà.

J'avais bien besoin de me resservir une vodka. Je la bus cul sec, appréciai la sensation de brûlure, regrettai l'absence de pomme.

— Sans même parler des autres problèmes, comment suis-je censé arriver sur cette île ? Je mets un scaphandre et je nage jusqu'à la côte ?

En guise de réponse, plusieurs documents s'ouvrirent sur mon ordinateur. Sur la plupart, mon visage apparaissait de trois quarts profil. Les yeux bleus, les cheveux artistiquement ébouriffés, la mâchoire carrée : le photographe avait bien travaillé. Par contre, aucune des informations sur ces pages n'avait le moindre sens.

— Euh, qu'est-ce que c'est que ça ?

Ta nouvelle identité. Tu vas adorer, j'ai mis du temps à blinder tous les détails. Tu récupéreras demain une carte d'identité, un permis de conduire, un livret de famille et un acte de naissance. Tu es quelqu'un de formidable, très impliqué dans la lutte contre le cancer.

— Mais...

Tu es surtout un amateur d'art éclairé. Et c'est à ce titre que tu te feras inviter sur cette île.

Je ne répondis pas, trop occupé à lire les différents articles de journaux qui louaient ma générosité. Ou plutôt celle de mon alter ego, Daniel Ricol.

— Daniel Ricol ? Qu'est-ce que c'est que ce nom ?

Tu peux parler, John-Fitzgerald Dumont.

Certes.

Cela commençait à faire beaucoup d'informations en une seule fois, surtout au beau milieu de la nuit, avec un peu trop d'alcool dans le sang.

Bob tenait vraiment à me faire voyager à l'autre bout du monde sous une fausse identité pour que je m'incruste sur une île de milliardaire ? Pensait-il vraiment que j'étais un agent secret hors pair ?

— Et pour cette histoire d'amateur d'art...

Il va falloir que tu potasses tes classiques, et vite. Dans trois jours, tu vas rencontrer un antiquaire qui conseille Munster sur ses achats. C'est lui que tu devras convaincre, lui qui te rajoutera sur la liste si tu lui es sympathique. Bon courage, il est extrêmement snob.

Je me laissai aller en arrière sur ma chaise alors que des liens vers des articles aussi accrocheurs que « La peinture à travers les âges » et « Les impressionnistes, qui sont-ils réellement ? » apparaissaient sur mon écran.

— Je suppose que tu ne voudrais pas plutôt jouer à StarCraft ? proposai-je, plein d'espoir.

Je vais me coucher. Bosse bien, tu as trois jours.

Le bloc-notes disparut.

Le fond de vodka aussi.

3

Lorsqu'un élève quitte le lycée pour la fac, il est souvent perturbé. Plus de contrôles, de devoirs sur table à horaire fixe, de motivation à bosser ses cours.

Du coup, lorsque les partiels arrivent, l'étudiant rentre dans un mode panique qui n'est pas sans rappeler celui du lemming. Il va s'enfermer dans sa chambre, refuser les sorties, adopter l'air concentré de celui qui sait ce qu'il fait – et hurler à la lune.

Voilà l'impression que j'eus lorsque les documents s'accumulèrent sur mon ordinateur, apparus d'on ne sait où pour atterrir dans mes dossiers de jeux vidéo. Mon raccourci vers Skyrim donnait désormais sur un répertoire *Art Abstrait* tandis que mon icône The Witcher 3 représentait maintenant une gravure d'Edward Hopper (qui ça ?) sous l'intitulé *Hyperréalisme*.

J'avais l'impression que des dossiers apparaissaient dès que je détournais les yeux. Une pause pour aller chercher à boire et *Dadaïsme* clignotait vers le coin gauche de l'écran. Une cigarette fumée au vasistas et *Expressionnisme* me tendait les bras. Je n'osais plus cligner des paupières par peur d'un nouvel arrivage.

Trois jours pour me mettre à niveau. Trois jours pour apprendre la différence entre Cézanne et Klimt (cent dix millions d'euros). Trois jours pour découvrir qu'on pouvait peindre de mille manières différentes, au fusain, à l'aquarelle, à l'huile, à l'acrylique, à l'encre...

Rhaaa ! Et ça n'avait aucun intérêt, en plus ! Qui se souciait de savoir que le fusain nécessitait de travailler sur un support légèrement rugueux ? Je lisais et relisais les articles sans que mon cerveau ne parvienne à retenir la moindre information. Ah, ça, pour se souvenir

des paroles de Rihanna, il était le premier. Dès qu'on lui demandait de travailler, par contre...

J'avais été tenté de fuir. D'abandonner. Ce n'était pas tant le travail en amont qui me déprimait que celui en aval qui me terrifiait. Me fabriquer une culture générale de toutes pièces, pourquoi pas. C'était ennuyeux, mais je pouvais m'y résigner. En revanche, aider à pirater l'ordinateur d'un riche oligarque à l'autre bout du monde (loin de mes amis et de Jess, ma *deus ex machina* préférée) me paraissait plus problématique.

Seulement, fuir où ? Bob le hacker tenait toutes les cartes. Il avait beau s'être montré réglo jusqu'à maintenant, je ne voulais pas découvrir les limites de sa mansuétude. Si je débranchais mon ordinateur et que je faisais le mort, il s'assurait que les Stups débarquent dans l'heure. Sans même parler de sévices plus sinistres dont il aurait le secret. Je ne devais pas être le seul à lui devoir une faveur.

Alors je travaillais, et je me plongeais dans l'univers protéiforme de l'art tout en réfléchissant à une manière de me défiler au dernier moment. J'étais très doué pour ça.

Cette fois-ci, je ne pouvais me reposer sur Deb et Moussah. Le hacker s'était montré clair sur ce point : je ne devais parler de son plan à personne. Surtout pas à mes amis.

Je les avais rassurés après les événements de la nuit précédente, et ne les prenais plus au téléphone depuis. Je prétextais une gastro foudroyante – glamour, efficace. Bob avait ricané. Bob m'exaspérait.

Le matin du quatrième jour, je me levai à une heure indécente. Mon esprit bourdonnait d'un savoir mal assimilé, mal intégré. Je mélangeais les époques, les noms d'œuvre, les valeurs marchandes. Je confondais les fondations et les mécènes. Pourtant, j'étais plus prêt que je ne le serais jamais.

Mon contact tenait une galerie d'art rue Dauphine, ce qui ne représentait qu'un cliché de plus. Je m'y rendis dans mon plus beau costume. Sur ce point, au moins, je pouvais passer pour fortuné. Pour le reste, je doutais que les invités sur l'île prissent le métro ligne 1 pour changer à Châtelet.

Je répétais mes gammes le long du trajet. Vermeer est un peintre baroque néerlandais. C'est Rembrandt qui a peint le *Syndic des drapiers*. Matisse a créé le fauvisme. Miró a dessiné un trait dans un carré.

Ce fut plein de confiance que je poussai la porte de la galerie d'art.

J'enlevai mes lunettes de soleil d'un geste impérial puis regardai autour de moi avec arrogance. Ça, je savais faire.

Un homme se tenait de l'autre côté du comptoir. Grand et costaud, il avait passé du temps en salle de musculation avant que l'âge ne transforme ses tablettes de chocolat en léger embonpoint. Une barbe épaisse mangeait ses joues, taillée à la dernière mode, effilée sur le côté. Il leva les yeux de son ordinateur, m'accueillit d'un hochement de tête puis reprit ses occupations.

D'accord, nous n'étions pas dans un Zara, et les vendeurs ne venaient pas vous harceler dès votre entrée.

Cet homme se nommait Jean Sénéchal. Sans être multimillionnaire, il vivait de manière aisée et passait pour une sommité dans les congrès dédiés à l'art. D'après le hacker, il possédait une collection de petite taille mais de grande qualité ; il figurait surtout en bonne place sur la liste des invités de mon oligarque au nom de fromage.

— Bonjour, lançai-je, car c'était finalement la meilleure manière de lancer une conversation.

Jean leva les yeux vers moi, hocha de nouveau la tête puis retourna à son écran. Ce n'était pas un grand bavard. Pas grave, je m'étais préparé pour cette occasion. Grâce au travail préliminaire de Bob, j'étais incollable.

Normalement, j'aurais dû commenter quelques tableaux, établir le contact en plusieurs étapes, gagner sa confiance. Je n'avais ni le temps ni les compétences. Je m'avançai donc vers son comptoir et me penchai en avant jusqu'à ce qu'il soutienne mon regard.

— Je viens vous voir pour une requête un peu particulière.

— Bien sûr, sourit l'antiquaire.

Pour lui, particulier rimait avec cher. Je m'en voulais de détruire ses espoirs.

— Je suis un grand amateur d'art, et j'ai entendu parler d'une soirée exceptionnelle organisée par M. Munster. Sur une île.

Son visage se referma aussitôt. La cupidité avait disparu de ses yeux, remplacée par la méfiance.

— C'est possible, admit-il. Et alors ?

— Alors on m'a également parlé de certaines pièces extraordinaires qui seraient proposées aux enchères lors de cette soirée. Notamment une œuvre de...

— Münch, m'interrompit-il, dédaigneux.

— ... George Grosz, complétai-je.

Il cligna des yeux une fois, deux fois.

— Grosz, répéta-t-il.

— Grosz, confirmai-je.

— Vous êtes bien informé. Je ne savais même pas qu'une telle œuvre faisait partie du lot. La plupart des gens me contactent pour le Münch.

— La plupart des gens sont des béotiens, articulai-je avec mépris.

Il fit le tour du comptoir, se planta devant moi.

— Vous avez raison. Ils sont peu aujourd'hui à apprécier Grosz. Il se trouve que j'en possède un moi-même. Je n'aurai hélas pas les moyens d'enchérir sur celui de M. Munster, mais je comprends votre excitation.

Je hochai la tête en dissimulant ma satisfaction. Bob s'était renseigné en amont sur les goûts du brave antiquaire, et le plan se déroulait comme sur des roulettes. D'un simple coup de baguette magique, j'étais devenu un initié.

Ne t'inquiète pas trop, avait écrit le hacker. Contrairement à ce qu'on croit, le passe-temps des amateurs d'art n'est pas de poser des questions pièges aux inconnus. Une fois qu'il aura l'impression que tu es de son monde, il relâchera sa vigilance.

Nous discutâmes de Grosz pendant plusieurs minutes, et je bénis les fiches de Bob sur le sujet. Je parvins à m'en sortir sans faux pas majeur. Finalement, Jean croisa les bras et en vint au vif du sujet.

— Bien. Vous voulez participer à la soirée de M. Munster. Et vous pensez que je peux vous y aider. Pourquoi ne le contactez-vous pas directement ?

— Les délais sont courts, plaidai-je. Il ne me connaît pas, n'a jamais eu de contact avec moi. Je doute de pouvoir obtenir le sésame. Alors que vous...

— Moi, quoi ?

Je savais de source sûre que Jean était un ami – ou du moins une bonne connaissance – de Philip Munster. Ils se rencontraient deux fois par an pour négocier des contrats préférentiels à l'année, et de nombreuses acquisitions ne transitaient pas par la boutique avant d'atterrir dans le bureau de l'oligarchie.

Ce n'était pas vraiment le genre de détail que je pouvais révéler si je

ne voulais pas passer pour un espion ou, pire, un journaliste. J'entamai donc une approche différente.

— Eh bien, pour être honnête, je vous ai vu avec lui lors d'un vernissage, le mois dernier, à la Galleria dell'arte. Je pensais...

— Vous étiez à la Galleria ? Je n'ai aucun souvenir de vous.

— Vous étiez très absorbé par votre conversation, et je sais me montrer discret. Mais, lorsque j'ai entendu parler de cette fameuse île, cette scène m'est revenue en mémoire. Je vous avoue que je ne m'attends pas à grand-chose, et je comprendrais parfaitement que vous me montriez la porte mais, eh bien (j'écartai les bras avec fatalisme), qui ne tente rien n'a rien. Au pire, j'aurai été ravi de découvrir un autre fan de Grosz.

Jean se tritura la barbe en me regardant, ce qui était plutôt bon signe. Pas tant le triturage que le fait qu'il ne m'ait pas encore expulsé. D'un pas lent, il se dirigea vers la porte de sa boutique, installa l'écriteau *fermé* et donna un tour de clé.

— Je pourrais éventuellement vous faire inviter, admit-il. Ce n'est pas une certitude, mais je pourrais. La question demeure, pourquoi le ferais-je ?

— Par solidarité envers un admirateur d'art ?

Il ricana.

— Je ne suis pas certain que ça suffise.

— Je pourrais vous laisser admirer ma collection privée une fois le Grosz acquis, proposai-je.

— C'est tentant. Peut-être que je vous prendrai au mot. Mais, là encore, ça ne suffira pas. Je ne vous connais pas, après tout. Vous pourriez être n'importe qui, un imposteur, un terroriste.

Je grimaçai. Bob possédait quelques fonds pour une éventuelle corruption. Pourtant, j'avais comme un mauvais pressentiment. Jean Sénéchal n'était peut-être pas riche à millions, mais il vivait dans une certaine opulence. Il ne se laisserait pas acheter pour deux cents euros.

— Parlez-moi de Kandinsky, demanda-t-il soudain, interrompant ma réflexion.

— Pardon ?

— Kandinsky. Parlez-moi de lui.

Je restai bouche bée devant sa question incongrue. Je fouillai ma mémoire à la recherche d'une réponse qui le satisferait. J'avais lu la

biographie du peintre, bien sûr, regardé ses toiles, mais les mots m'échappaient. Pris dans le regard perçant de ce professionnel, je me sentais comme un élève à l'oral du bac, en flagrant délit d'impasse.

— Euh..., balbutiai-je, parce qu'il fallait bien dire quelque chose.

Puis je me repris. J'étais censé jouer le rôle d'un riche amateur, et un tel homme ne se laisserait pas moucher par un antiquaire, aussi réputé fût-il.

— Pourquoi cette question ? assénai-je avec toute la morgue que je pouvais réunir. Kandinsky ne m'intéresse pas, ce n'est qu'un barbouilleur ridicule et bien trop célèbre compte tenu de son talent. Si ça ne tenait qu'à moi, il ne serait pas exposé.

Jean me regarda bouche bée, avant d'éclater de rire. C'était étrange, une telle métamorphose. L'instant d'avant il me foudroyait du regard, et voilà qu'il se tapait sur les cuisses dans une manifestation d'hilarité exagérée. Des larmes coulaient sur son nez pour mourir dans sa barbe. Je ne me savais pas si drôle.

Il se redressa enfin et s'essuya les yeux. Son regard pétillait d'humour à travers l'humidité. Il rejoignit son ordinateur et le tourna vers moi.

— Bon, je crois qu'il est prêt, admit-il.

Hein ?

Des caractères dansèrent sur l'écran, d'une manière que je connaissais bien. J'étais trop loin pour voir le message – je n'en avais pas besoin.

— Un bloc-notes vient de s'ouvrir, c'est ça ?

— Oui, un ami commun. C'est lui qui m'a demandé de vous faire participer à la vente aux enchères de Philip Munster.

Je mis un peu de temps à comprendre.

— Attendez... vous voulez dire que, dès le début, vous deviez m'inscrire sur la liste ?

— Nous avons tous des services à rendre, des dettes à rembourser, sourit Jean en écartant les mains. Pourquoi croyez-vous que notre ami vous a envoyé chez moi particulièrement ?

— Parce que vous aimez Grosz, balbutiai-je stupidement.

— Je déteste Grosz, ses toiles sont d'un ennui mortel.

— Mais...

— Notre ami m'a dit que vous l'appeliez Bob, cela me convient aussi. Bob voulait tester vos connaissances et votre répartie. Il semblait convaincu de votre vivacité d'esprit, un peu moins de votre culture générale.

— Mais...

— Mon verdict est le suivant. Vous ne passerez jamais pour un connaisseur. Jamais. Vous hésitez, vous prononcez des énormités, et vous débitez un savoir encyclopédique sans jamais le nuancer de vos impressions personnelles.

— Mais...

— D'un autre côté, beaucoup de nouveaux riches sont dans votre cas. Une culture ne se construit pas du jour au lendemain, surtout dans un sujet aussi vaste. Ne vous laissez pas déstabiliser, gardez ce port de menton altier et cette morgue hautaine, et vous vous en sortirez très bien. Évitez simplement d'insulter Kandinsky.

Port de menton altier ? Sérieusement ?

Je m'avançai à mon tour devant l'ordinateur et croisai les bras.

— Ce n'était pas très drôle, comme test.

Le bloc-notes se remplit d'une écriture familière.

J'ai trouvé ça très amusant, au contraire. Allez, ne boude pas, c'est pour la bonne cause.

— L'essentiel, c'est que vous figurez déjà sur la liste des invités. Vous avez un +1, bien entendu ?

— Un quoi ?

Jean soupira.

— Un *plus un*, une compagne. L'invitation est pour deux personnes. Vous attirerez moins l'attention si vous venez en couple.

— Mais..., protestai-je, un mot que je prononçais beaucoup ces dernières minutes.

— Il s'agit d'une île paradisiaque, d'une réception très courue. Même les plus misanthropes viennent rarement seuls.

— Je suis censé trouver quelqu'un pour m'accompagner, là, maintenant, tout de suite ?

— Le départ est ce vendredi, je vous conseille donc de vous dépêcher, confirma Jean. Bel homme comme vous êtes, vous ne devriez avoir que l'embarras du choix.

Surtout l'embarras, commenta Bob.

— Tu te fous de ma gueule ?

Oui, Deborah prenait mal ma proposition.

Au début, tout s'était bien passé. Je lui avais proposé de partir en vacances avec moi, lui avais vanté les plages de sable fin, le bon air marin... Ses yeux en brillaient d'avance. J'avais pris la peine de la faire boire pour diminuer ses réticences, et elle s'était mise à sautiller sur place comme une enfant excitée.

— C'est vrai ? Des vacances au soleil ? Ensemble ? Euh, attends, tu invites Moussah aussi ?

— Non, on ne partirait que tous les deux. Tu as moyen de poser des congés aussi rapidement ?

— Fuck l'Éducation nationale, je dirai que je suis malade. On reste combien de temps ?

— Euh, trois jours.

— Trois jours ?

C'est là que ça s'était gâté. Il avait fallu que je donne – cette fois-ci, avec la bénédiction de Bob – la raison de mon départ. Au fur et à mesure de mes explications, son visage s'était affaissé.

Elle s'empara de la bouteille de vodka que j'avais stratégiquement placée et en but une rasade au goulot. Elle s'essuya la bouche d'un geste très peu féminin puis me foudroya du regard.

— Que je comprenne bien. Ton hacker te fait chanter, te demande d'aller à l'autre bout du monde sur l'île d'un milliardaire véreux afin de l'arnaquer ?

— C'est à peu près ça.

— Et du coup, tu ne trouves rien de mieux à faire que de m'impliquer ? Tu ne te souviens pas ce que je t'ai dit la dernière fois ? J'en ai plus qu'assez de risquer ma vie dans tes combines foireuses, Fitz. Je pensais que tu te poserais un jour, mais tu ne grandiras jamais.

— Un peu rude, de la part d'une fille qui vient de se repoudrer le nez, répliquai-je.

Elle renifla.

— Je sais, je suis addict. Il n'empêche, moi au moins je ne mets pas mes amis en danger. Je suis désolée, ton plan pourri, ce sera sans moi.

— Oh, allez, Deb, il y aura tout de même la mer et la plage.

— Et des mecs avec des kalachnikovs, et du poison dans les verres.

— On n'est pas dans un James Bond, protestai-je mollement.

— Bien sûr qu'on y est ! Il y a tous les ingrédients ! La seule différence, c'est que tu n'as aucune compétence pour t'en sortir, aucun rapport avec le célèbre agent secret.

— Même pas le charme ?

Ma réponse ne la fit pas rire. Elle se détourna, boudeuse. Je l'enlaçai et elle résista un instant avant de se laisser aller contre mon épaule.

— Pourquoi est-ce que c'est toujours comme ça ? murmura-t-elle. Pourquoi, lorsque tu me proposes quelque chose, il y a toujours une embrouille derrière ? Pourquoi on ne pourrait pas se faire un ciné, ou une soirée, sans que ton hacker te le demande ?

J'écartai une mèche de son visage sans répondre. Que pouvais-je lui dire, de toute façon ? Elle avait mille fois raison. Et pourtant, j'avais encore une fois besoin d'elle.

Je coulai un regard vers l'ordinateur éteint. Parfois, j'avais l'impression que Bob me surveillait encore par l'œilleton de la webcam. Malgré le Tipp-Ex que j'avais mis, malgré la prise débranchée. Je savais que c'était impossible ; et pourtant, difficile de se débarrasser de la sensation.

— Tu devrais refuser son petit chantage, reprit Deborah. Rien ne t'oblige à...

— Il m'a sauvé la vie. J'ai une dette envers lui. Et je m'étais engagé. Si, Deb, je suis obligé. J'espérais qu'il me demanderait une faveur plus simple, mais depuis le début je savais qu'il faudrait passer à la caisse. Et si je te demande de m'accompagner, c'est parce que j'ai confiance

en toi. Ce sera sans danger, je te le promets. Si quelqu'un prendra des risques, ici, c'est moi. Toi, tu profiteras de la plage.

— Super. Je sens que je vais bien profiter en t'imaginant dans les emmerdes jusqu'au cou. Non, ça ne me plaît pas.

Je m'en doutais un peu, mais elle restait mon premier choix. Si elle refusait, il faudrait que je me tourne vers une autre fille. Aurélie¹, par exemple, qui avait le profil parfait pour une soirée sur une île de milliardaire. Elle se serait retrouvée comme un poisson dans l'eau dans la peau d'une James Bond Girl.

Seulement j'avais dit la vérité à Deb : elle restait la seule personne en qui j'avais confiance. Je ne me voyais pas raconter cette histoire à Aurélie même si, en y réfléchissant, c'était un peu à cause d'elle que j'avais rencontré le hacker et passé ce pacte avec le diable.

Je me laissai tomber sur mon futon, les bras en croix. Avec toutes ces révisions, je n'avais pas eu le temps d'avoir peur. Mais Deborah n'avait pas tort : j'allais de nouveau jouer avec le feu. Et cette fois-ci, pas de Jess pour me sortir d'affaire, pas de police française dans les parages. Rien que de l'eau à perte de vue.

Salée, pour ne rien arranger.

De quoi en faire des cauchemars.

— Tu es bien silencieux, à quoi tu penses ?

Deb rampa vers moi, posa sa tête sur mon épaule.

— Au fait que tu as raison, ça va être compliqué, soupirai-je.

Elle resta sans rien dire pendant un instant puis, d'une petite voix :

— Tu es vraiment irrécupérable, Fitz. Sans moi pour te mater, tu n'arriverais à rien.

Je m'abstins sagement de répondre. Le silence s'étendit de nouveau. Parfois, c'était le meilleur argument que je pouvais offrir.

— D'accord, je viens avec toi. Sinon, je vais passer le week-end à stresser en me demandant s'il ne t'est rien arrivé.

— Merci, merci, merci !

— Merci rien du tout. Puisque tu as l'air d'apprécier les paris à la con, c'est envers moi que tu auras une dette après. Tu l'honoreras ?

— Vu ce que tu as déjà fait pour moi, mon ardoise est déjà bien remplie.

— Eh bien on rajoutera une ligne. Et en parlant de ligne...

Elle agita vaguement la main et je me précipitai pour lui fournir la coke qu'elle demandait. Ces derniers temps, j'avais l'impression qu'elle en prenait de plus en plus. Autant Moussah ralentissait, autant elle plongeait dans son univers virtuel avec la volupté d'une chatte.

Je lui avais suggéré de lever le pied, elle m'avait suggéré d'aller me faire voir. Comme j'étais son dealer attitré, j'avais trouvé une solution tout en nuances : je préparais ses pochons à l'avance et coupais ma drogue au maximum. J'espérais qu'elle ne se doutait pas de la supercherie.

Elle ouvrit le sachet d'un coup d'ongle impatient, sourit avec gourmandise – et mon portable sonna. Je jetai un œil : Jessica ex.

Encore ?

Que me voulait Jessica ex ? Jessica ex ne pouvait-elle pas me laisser tranquille un instant ?

J'imaginai que mes frasques d'il y a quelques jours étaient remontées à ses oreilles et qu'elle avait appris avec surprise que je m'étais revendiqué comme indic pour échapper aux Stups. Autant dire que ça allait chauffer, et que je n'étais pas pressé de décrocher. Bob ne m'avait pas envoyé assez vite au soleil...

J'envisageai de ne pas répondre. Tout mon être me suppliait de ne pas répondre. Pourtant, comme dans un rêve, j'appuyai sur le bouton réception et collai le téléphone à mon oreille.

— Allô ?

— Fitz, c'est Jessica. Il faudrait que je te voie.

— Euh, là, comme ça, tout de suite ?

— Tu peux venir à mon bureau seul ou encadré par deux agents. Tu choisis.

Comptez sur Jess pour aller droit au but. Pourtant, ce ton de voix ne lui ressemblait pas. Elle était sans doute froide, tout le temps professionnelle, mais elle savait rester à la limite de l'agressivité. Quelque chose clochait.

— Si c'est au sujet des Stups...

— Dans une heure dans mon bureau.

Elle raccrocha et je baissai lentement mon téléphone. Deborah remua contre mon épaule.

— Ben alors, le retour de la Grande Méchante Commissaire ? Qu'est-ce que tu as encore fait cette fois ?

— Je me le demande, murmurai-je.

Je congédiai Deborah en la remerciant encore de sa compréhension (« Merci, merci, merci » « C'est bon, ta gueule, Fitzou »), enfilai des vêtements propres puis sautai dans le métro pour rejoindre Jessica.

Je commençais à bien connaître l'un de ses lieutenants, le fameux François qui me conduisit jusqu'à son bureau. La dernière fois que je l'avais croisé, je lui avais laissé une belle bosse. J'espérais qu'il ne découvrirait jamais que j'étais le coupable.

Le bureau de la commissaire était toujours aussi encombré, ses volets toujours aussi fermés, son néon toujours aussi agressif. Je levai la main pour me protéger de l'éclat violent.

Jessica se tenait debout près de l'imprimante qui clignotait en rouge. Elle poussa un juron en relançant la machine.

— Problème technique ? demandai-je. Besoin d'aide ? C'est pour ça que tu m'as fait venir ?

Son regard m'incita à garder mes plaisanteries pour moi. Elle me contourna, ferma la porte puis baissa les stores. Elle retourna derrière son bureau et m'intima de m'asseoir d'un signe de tête.

Ouh, froid polaire. Je n'aimais pas ça. Elle s'était montrée presque humaine lors de notre dernière confrontation – cela avait bien changé.

Devant son silence, je me lançai de nouveau.

— Tu voulais me voir ?

Elle ne répondit toujours rien, se contenta de m'observer entre ses yeux mi-clos. Je commençais à trouver le temps long. Et puis, d'on ne sait où, une vague de courage m'envahit. J'en avais assez d'être traité comme un enfant.

— Je suis venu dès que tu m'as appelé, sans protester. La moindre des choses, ce serait de m'expliquer ce qu'il se passe. Ce n'est pas parce que tu as eu une mauvaise journée que...

Elle poussa un dossier vers moi d'un index rageur. Je m'emparai de la chemise cartonnée. Elle ne portait aucun titre.

— Ouvre, dit-elle, le premier mot qu'elle prononçait.

J'ouvris.

À l'intérieur, de nombreux articles de journaux. Et une photo quatre par trois de Philip Munster.

— Oh, fis-je.

— Oui, confirma-t-elle.

Elle frotta ses yeux cernés d'une main fatiguée, se massa les tempes, puis revint vers moi.

— Je suppose que je n'ai pas besoin de faire les présentations. Tu connais cet homme.

— Je ne l'ai jamais rencontré, éludai-je.

— Mais tu connais son nom.

— Un rapport avec le fromage ?

Je ne pouvais m'empêcher de faire le malin. C'était ma défense, mon bouclier contre les horreurs de ce monde. Ce jour-là, j'avais l'impression que ça ne suffirait pas.

Pourquoi avait-elle cette photo sur son bureau ? Quel rapport avec les affaires dont elle s'occupait habituellement ? Et comment avait-elle pu deviner que je m'intéressais à lui ? Bob le hacker avait-il merdé ?

— Philip Munster, continua Jessica sans se démonter. Cinquante-deux ans, 4,7 milliards d'euros de patrimoine. Très impliqué dans le domaine de l'art.

— Personne n'est parfait.

— Oui, je crois me rappeler que tu n'as jamais été un amateur. Je me souviens de la difficulté pour te traîner à la moindre exposition à Beaubourg.

— Tu voulais toujours y aller le dimanche à 9 heures. C'est pas un horaire humain !

— C'était pour éviter les files d'attente, gronda-t-elle. Peu importe, ce n'est pas le sujet. Tu ne t'es jamais intéressé à l'art sous quelque forme que ce soit. J'aimerais donc que tu m'expliques pourquoi ton nom apparaît ici.

Elle sortit une nouvelle feuille qu'elle fit glisser vers moi. Une liste de près de deux cents noms. Dont mon alias, souligné d'un trait de Stabilo rageur.

Daniel Ricol.

Je n'arrivais toujours pas à m'habituer à ce pseudonyme.

— Je ne comprends pas, commençai-je.

— Ne joue pas au plus fin avec moi, Fitz. Tu sous-estimes nos services de renseignements. Cette liste est passée au peigne fin par nos équipes, et chaque modification est fouillée dans les moindres détails.

Je ne sais pas qui t'a forgé cette fausse identité, mais elle n'avait aucune chance de tenir devant nos experts. Je repose donc ma question. Non, pardon, je la modifie : *pourquoi figures-tu sur cette liste sous un nom d'emprunt ?*

Moi qui imaginais Bob tout-puissant, le retour sur terre fut violent. Ma couverture n'avait pas tenu bien longtemps.

— C'est interdit ? Ça regarde la police ? protestai-je dans un ultime geste de défiance.

Elle sortit une pochette, l'ouvrit lentement et en sortit, une par une, les copies des documents administratifs que Bob m'avait fait parvenir. Carte d'identité, permis de conduire... Tout y était.

— Faux et usage de faux, Fitz. Pour commencer. Mais je ne te demande même pas *comment* tu t'es procuré ces papiers. J'ai juste besoin de comprendre pourquoi.

Voici quelques jours, j'avais prédit que je me retrouverais dans la merde jusqu'au cou. Je n'aurais pas cru que ça arriverait si vite.

J'aurais pu lui dire la vérité.

Oui, j'aurais pu.

Lui parler de Bob, de la faveur que je lui devais... Mais justement, j'avais une dette envers lui. Tout raconter à Jess, cela signifiait le trahir. Les flics remonteraient jusqu'à lui – et même s'ils n'y parvenaient pas, ses opérations seraient irrémédiablement gâchées.

Je me tus donc, et baissai la tête.

— C'est une histoire de drogue, c'est ça ?

Je haussai un sourcil. Sans s'en douter, Jess venait de me donner un fabuleux alibi.

— En gros, oui. Un des invités est mon client exclusif. Il m'a proposé ce voyage pour récompenser mes, euh, bons et loyaux services. Surtout, je lui avais demandé de me présenter de nouveaux clients, et ce moyen lui paraissait idéal.

— De nouveaux clients, ironisa-t-elle. Quel businessman. Bientôt, tu vas me parler d'étude de marché et de benchmarking.

Une vague d'espoir m'envahit soudain. Me retrouver en garde à vue serait une excellente excuse pour ne pas pouvoir accomplir la mission de Bob.

— Tu vas me coffrer ? *Pour mon bien ?*

Jess se leva sans répondre, se rendit jusqu'à la fenêtre et ouvrit les

volets. La lumière du soleil pénétra à flots dans la pièce, mouchant le néon. Elle fouilla dans ses poches et en tira un paquet de clopes. Elle en sortit une qu'elle me tendit.

— Cigarette ?

Méfiant, je la rejoignis.

— Ce n'est pas un piège mortel ?

— Si, c'est une cigarette.

Sans autre commentaire, j'acceptai son offrande et allumai la clope. Ce n'était pas la première fois que je fumais à sa fenêtre et que j'appréciais la vue sur les toits de Paris. Pourtant, je me sentais comme un animal de compagnie conscient d'avoir fait une bêtise, qui attendait la tape sur le museau malgré la voix rassurante de son maître.

Jessica ne parlait toujours pas. Elle me regardait fumer, les yeux mi-clos. Je n'allais pas lui faire le plaisir de briser le silence. Je profitai du moment, en attendant son verdict.

— Tu as changé, finit-elle par déclarer.

— C'est ce que tu m'as dit la dernière fois qu'on s'est vus.

— Oui. Tu m'inquiètes. Cette histoire avec Philip Munster, c'est une étape de plus. À chaque fois qu'on se voit, tu t'enfonces dans la délinquance.

— N'exagérons rien, protestai-je mollement.

— Tu avais raison, tout à l'heure. Si je le pouvais, je te coffrerais. Là, maintenant, tout de suite. Pour ton bien, comme tu dis. Les prétextes ne manquent pas, et un peu de temps derrière les barreaux te permettrait de prendre un nouveau départ.

— C'est bien connu, la prison fait de nous des citoyens modèles, ironisai-je.

Puis je réalisai l'implication de ses paroles.

— Attends. Tu ne vas pas m'inculper ?

— Ça dépendra de ton attitude.

Je commençais à en avoir assez de me faire manipuler. D'abord Bob, puis Deborah, maintenant Jessica. Et moi, est-ce qu'on se souciait de ce que je voulais ?

Jessica me fit signe de me rasseoir. Le petit moment d'intimité était passé. J'obéis et la regardai s'installer derrière son bureau. Elle sortit

une nouvelle pochette.

— Tu as entendu parler des attentats dans le métro parisien ?

Je hochai la tête. J'étais certes un geek et un clubbeur, mais ça ne m'empêchait pas de regarder les infos. Surtout, tout le monde ne parlait que de ces explosions ces dernières semaines. Une vraie psychose se répandait sur Paris, comme lors de la vague de 1995.

— Ce que je vais dire ne sortira pas de ce bureau, d'accord ?

— Tu connais ma discrétion...

Elle renifla avec dérision.

— D'après nos renseignements, ce Philip Munster serait impliqué dans les attentats.

— Hein ?

— En d'autres termes, tu vas te rendre sur l'île d'un meurtrier.

— Mais... qu'est-ce qu'il pourrait avoir comme motivation ?

Pas la meilleure question à poser, mais la seule qui me vint à l'esprit. Si j'étais riche à milliards, je ne passerais pas mon temps à organiser des attentats dans le métro. Pour commencer, je ne saurais même pas ce qu'est le métro.

— Tu n'as pas à en savoir plus. L'important, c'est que ce Philip Munster est notre suspect principal.

— Pourquoi est-ce que tu es impliquée ? m'écriai-je. Il n'y a pas de division antiterroriste ou un truc du genre ? Pourquoi c'est la Crim' qui a le dossier ?

Mes questions devenaient de moins en moins pertinentes. Jessica haussa un sourcil.

— Tu t'y connais en domaines d'attribution, maintenant ?

— Je regarde des séries policières....

Elle referma le dossier, le rangea dans son tiroir.

— L'antiterrorisme, c'est pour le terrorisme, justement. Les attentats, ça reste notre juridiction.

— Et la différence entre un attentat et un acte terroriste, c'est...

— Fitz, concentre-toi, ce n'est pas le sujet. Ce dossier est brûlant, et je ne suis pas la seule impliquée. J'ai demandé à pouvoir te parler aujourd'hui parce qu'on se connaît. Sinon, tu aurais d'autres interlocuteurs en face de toi. C'est toujours possible, d'ailleurs. Est-ce que je suis claire ?

Oui, très claire. Je baissai la tête. De nouveau, Jess avait tenté de me couvrir. À moins qu'elle ne prît un plaisir pervers à me traiter comme un écolier fautif.

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse, alors ? Que je laisse tout tomber ? Tu as peur pour ma sécurité.

Elle me regarda droit dans les yeux. Je la connaissais par cœur, ma Jess, et la grimace qu'elle arborait ne me disait rien qui vaille.

— Ce que *j'aimerais* que tu fasses, c'est que tu retrouves une vie rangée. Mais ce qu'il va *falloir* que tu fasses, c'est honorer ton rendez-vous de dealer de drogue sur l'île de Philip Munster – et emmener un membre de mon équipe avec toi.

1. Voir *Les mannequins ne sont pas des filles modèles*.

Je regardai d'un air dubitatif la photo d'une petite blonde en surpoids. Je secouai la tête.

— Non.

— Tu es dur, elle plaît beaucoup aux hommes du service. Elle se fait draguer constamment.

— Dans le cadre du boulot, ce n'est pas du harcèlement sexuel ? Tu devrais y mettre un terme, madame la commissaire. Et je maintiens, c'est non. Elle ne pourra jamais passer pour ma compagne. Si tes agents la trouvent belle, c'est qu'ils sont en manque à force de traîner dans les bureaux.

Jess secoua la tête.

— Tu es vraiment un salaud, tu le sais, ça ?

— C'est ma peau que je vais risquer, alors j'essaie de faire dans le réalisme. Une performance d'acteur, ça se travaille.

Elle ne me fit pas la grâce d'une réponse, continua à avancer dans le trombinoscope. Des générations de féministes me contemplaient avec mépris alors que je me focalisais uniquement sur le physique pour trouver ma future partenaire.

— Et elle ? suggéra Jess en pointant du doigt une lieutenant au sourire affable.

Je me penchai en avant. Peut-être que...

— Tu aurais un dossier ?

Elle sortit complaisamment un fichier de son bureau, et je réalisai

qu'elle avait prévu ma réaction depuis longtemps. Je tournai les pages, observai deux clichés de meilleure qualité de la jeune femme.

— Non, finis-je par dire. Ça n'ira jamais.

— Fitz..., gronda Jess, les dents serrées.

— En petite photo, ça passait. Regarde, l'acné lui dévore le visage. C'est impossible. Je te dis, il me faut une fille à la plastique parfaite. C'est une question de cohérence.

— Elle a bon dos, la cohérence.

— Bon dos, je ne sais pas, mais belles fesses, ce serait un plus...

— Tous les hommes ne pensent pas comme toi. De toute façon, nous n'avons pas le choix. Tu te feras accompagner, que tu le veuilles ou non.

— J'ai déjà dit que j'étais d'accord. Suffit juste de trouver la bonne personne, que je joue mon rôle de manière crédible

— Sachant que, pour toi, « la bonne personne » signifie un physique de mannequin.

— E-xac-te-ment.

Jessica me lança un regard mauvais avant de replonger dans ses fichiers. En temps normal, elle ne se serait jamais montrée aussi accommodante. Cela ne pouvait présager qu'une chose : elle devait subir une sacrée pression de sa hiérarchie.

— Et la flic qui m'a abordé dans ce bar ? demandai-je. Elle semblait plutôt mignonne.

Jessica fronça les sourcils.

— Quelle flic ?

— Au Pulp Star, samedi dernier. Une blonde pas très grande, cheveux longs. Attends, le nom va me revenir...

Je réfléchis un instant. Je l'avais sur le bout de la langue. Ma mémoire ne s'était jamais montrée très fiable en ce qui concernait les filles de soirée – et les prénoms en général –, pourtant j'étais convaincu de retrouver le sien avec un effort.

Jessica me l'épargna.

— Fitz, je ne sais pas de quoi tu parles. Tu as mentionné les Stups au téléphone, j'ai regardé ton dossier. Ils n'ont jamais envoyé personne dans ce club. Et pendant que j'y suis, je ne crois pas avoir jamais vu une petite blonde dans l'équipe parisienne.

— Ben merde.

J'en restai les bras ballants. Cette histoire n'avait décidément ni queue ni tête. Qui se permettrait de se faire passer pour les Stups ? Et pour quelle raison ? Une mauvaise plaisanterie ?

Je me massai la tempe pour effacer un début de migraine. Et le nom me revint comme par enchantement, maintenant qu'il était inutile.

— Brossière, ça ne te dit rien ?

— Non, ça devrait ?

— Je ne sais pas. Je ne sais plus. Je suis perdu.

— Fais comme l'oiseau, suggéra Jessica.

Je la regardai avec surprise. Cette plaisanterie ridicule ne lui ressemblait pas. Depuis notre séparation, elle s'était plutôt spécialisée dans les regards froids, les haussements de sourcils méprisants et les insultes à peine voilées.

— Désolée, se reprit-elle aussitôt. La fatigue. Bien, continuons. Je vais chercher un autre dossier. Une fille de Lyon qui pourrait te plaire. Il faudra la briefer, mais c'est un moindre mal.

Je l'observai, les yeux mi-clos, alors qu'elle récupérait le profil. Les années passées à la Crim' l'avaient prématurément vieillie. Elle n'avait jamais aimé le maquillage ; aucune crème ne couvrait les cernes dus à des nuits difficiles, aux soirées passées sur des dossiers déprimants. Ses cheveux étaient ramenés en un sage chignon. Ses vêtements trop amples dissimulaient ses formes. Sa peau pâle manquait de soleil – ou de Point Soleil, ce qui revenait au même.

Pourtant, sous cette apparence fatiguée se cachait une femme magnifique. Nous n'étions pas sortis ensemble par hasard. Je l'avais trouvée brillante, drôle, mais également incroyablement belle. Lorsque je me remémorais son apparence le jour de notre rencontre, dans une robe échancrée qu'elle semblait honteuse de porter, je ne pouvais m'empêcher d'esquisser un sourire rêveur.

Et ce fut à ce moment, en la voyant penchée sur ses dossiers dans une posture qui me rappelait d'excellents souvenirs, que je sus.

Un éclair.

Une évidence.

— C'est toi qui devrais venir avec moi.

Elle se retourna, la pochette dans les mains.

— Pardon ?

— C'est toi qui devrais venir avec moi.

— Tu plaisantes ?

— Je n'ai jamais été aussi sérieux. Réfléchis un instant. Tu as besoin d'un agent infiltré, et tu ne seras jamais aussi bien servie que par toi-même. Il faut passer pour ma compagne, et on a un certain historique à ce niveau-là. Ce serait mieux si la fille était belle, et avec quelques efforts tu serais magnifique.

— Quelques efforts..., grinça-t-elle.

— C'était un compliment. Enfin bref, au lieu de me montrer des photos d'agents, autant choisir la facilité et venir avec moi.

— Je te rappelle que nous avons des raisons de nous séparer. Comme le fait que je voulais t'étrangler dès que j'étais à moins de dix mètres de toi. Et, pour être honnête, j'en ai toujours autant envie.

— C'est en effet un problème, admis-je, mais rien qu'une bonne thérapie de couple ne saurait résoudre. Réfléchis, Jess. Le soleil, les palmiers, ça te ferait du bien. Tu serais sur le terrain. Admets-le, tu n'as jamais aimé déléguer les tâches les plus importantes. Et si j'ai bien compris, il s'agit d'un dossier prioritaire.

— Et qui s'occupera de ma cellule pendant que je ne suis pas là ? persifla-t-elle.

— Ton adjoint, un autre flic, je ne sais pas, moi. C'est à toi de voir où tu es le plus indispensable. Sur l'île pour coincer un terroriste, ou dans ton bureau à faire des Candy Crush.

À ma grande surprise, elle ne rejeta pas l'idée tout de suite, se contenta de me regarder dans un silence pesant. Je m'étais attendu à un éclat de rire ou de rage, un mépris glacial, voire une atteinte physique à ma petite personne.

— C'est une très mauvaise idée, finit-elle par souffler.

— Quoi, partir sur une île déserte où se trouvent des terroristes ? Oui, présenté comme ça, ça ne donne pas vraiment envie. Mais tu as été claire, je n'ai pas le choix. Alors que dirais-tu d'aller voir si la rose qui ce matin avait éclosé ?

De nouveau, elle me dévisagea en silence. Je commençais à me demander si j'avais bien fait de lui proposer de venir. J'aurais sans doute pu tourner la tête d'une jeune lieutenant de police, au moins assez pour avoir les coudées franches et accomplir la mission du hacker. Là... Jessica me connaissait par cœur, et elle était complètement immunisée contre mes sourires UltraBrite.

Je n'eus pas le temps de changer d'avis. Elle se laissa tomber sur sa chaise avec un profond soupir et abandonna le dossier qu'elle tenait dans ses mains.

— C'est aussi l'avis de ma hiérarchie. Depuis hier, ils me demandent de partir avec toi. Ils pensent que je serai la plus adaptée pour ce rôle, du fait de notre... histoire commune. Je ne suis pas d'accord. J'aurais préféré trouver une alternative. Je te préviens, Fitz, ce ne sera pas une partie de plaisir. Tu sembles prendre ça comme un jeu.

— Et comment veux-tu que je le prenne ? De toute façon, je dois aller là-bas. Tu préférerais que je me roule en boule et que je pleure ? Non, je fais contre mauvaise fortune bon cœur, et j'espère pouvoir profiter du soleil et d'un cocktail avec une rondelle d'ananas avant de me retrouver derrière les barreaux.

— Ou mort, commenta froidement Jess. Quelqu'un capable de commettre un attentat en plein Paris n'est sûrement pas un tendre.

— Ou mort, opinai-je.

— Tu peux rentrer chez toi, maintenant. Il faut que... je réfléchisse.

Je hochai la tête et profitai de l'autorisation pour filer le plus vite possible de son bureau.

Je ressassai de sombres pensées en rentrant chez moi. Jusqu'ici, la mission m'avait paru dangereuse. Désormais, elle semblait suicidaire.

Je rentrai dans mon appartement, allumai mon ordinateur et patientai en fulminant. Pendant qu'on y était, il allait falloir que Bob m'explique cette histoire de fille des Stups qui finalement n'existait pas. Mon petit doigt me soufflait qu'il était là encore impliqué – mais pourquoi ?

Lorsque la connexion à Internet s'établit, je me penchai vers le micro.

— Bob ! Tu es là, connard ? Il faut qu'on parle ! C'est quoi cette...

Je m'interrompis ; l'habituel bloc-notes apparut. Un seul mot y apparaissait :

Chut.

Je regardai les caractères, incrédule. Pour qui se prenait Bob ? Qu'il aille se faire voir ! J'allais lui dire, moi, ce que je pensais de...

Tu es sur écoute.

Voilà qui obtint mon attention. Ma colère s'évapora, remplacée par une certaine inquiétude.

— Qui ? prononçai-je.

Ce mot me semblait assez innocent ; Bob n'était pas du même avis.

Chut bis. Si tu continues à parler, ils vont se demander qui est ton interlocuteur. Je ne préférerais pas.

Obéissant, je me tus. Je fixai l'écran avec colère. J'avais envie de dire à Bob ses quatre vérités, et on m'enlevait même ce plaisir. Je promenai mon regard dans mon studio à la recherche de... de quoi, d'ailleurs ?

Une pensée subite me frappa. Voici quelques mois, Bob avait entendu un intrus qui avait pénétré chez moi et qui m'avait attendu pour me tuer. Il m'avait sauvé la vie à cette occasion.

Mais il avait fallu que mon ordinateur soit allumé, pour qu'il entende la conversation de l'assassin.

Aujourd'hui, j'avais bien pris la peine d'éteindre l'unité centrale. Comment Bob pouvait-il avoir connaissance d'un quelconque intrus ?

Me sentant ridicule, je me penchai sur le bloc-notes et je tapai ma question. J'avais tellement pris l'habitude de discuter de vive voix que cela me semblait incongru.

Comment le sais-tu ? (en gras, police de Fitz)

Regarde ton radioréveil.

Intrigué, je m'exécutai. Je m'emparai du vieux cube de plastique tout droit sorti du siècle dernier. Bêtement, je tentai de faire le moins de bruit possible. Je le tournai dans tous les sens à la recherche d'un indice, sans succès.

Puis je me souvins de ma première aventure, lorsque je traquais un serial killer des nuits parisiennes. Deborah avait dissimulé un micro dans la batterie de mon téléphone, afin que la police puisse me tracer. Si je ne lui avais pas dû la vie, je lui en aurais longtemps voulu¹.

J'ouvris le compartiment des piles avec un mauvais pressentiment. Elle se trouvait là, une petite puce de la surface d'un ongle et tout aussi fine. Seul un reflet vert trahissait les composants électroniques hors de prix qui devaient la composer.

Je retournai vers l'ordinateur, l'objet dans ma main. Je ne savais pas quoi en faire.

OK, je l'ai trouvé. Je peux parler, maintenant ?

Non, ça, c'est mon micro à moi. C'est grâce à lui que j'ai entendu de nouveaux intrus chez toi. J'espère que la reconnaissance t'envahit.

Je serrai les poings. Dans un geste futile, je posai le composant sur mon bureau et abattis le cul d'une bouteille de vodka dessus. Une fois, deux fois... Quelques étincelles me prouvèrent que l'objet n'appréciait pas le traitement. Je frappai de nouveau et eus la satisfaction de voir la carapace se fendre en deux.

Oh, ne fais pas l'enfant, voyons.

Une bonne chose de faite. Depuis combien de temps m'espionnes-tu ? Et comment es-tu rentré dans mon appartement ?

Est-ce vraiment important ? Tu n'es jamais là en soirée, ce n'était pas très compliqué de m'introduire chez toi. Tu noteras que je n'ai touché ni à ta drogue, ni aux économies que tu dissimules dans ton placard. J'espère que c'est une belle preuve d'amitié et de confiance.

Je te hais.

On me le dit souvent. Bon, revenons au principal. La police a installé un micro chez toi, sous l'abat-jour de ta lampe de chevet. Amateurs.

Je cherchai et trouvai presque aussitôt le micro. Comme l'avait dit Bob, il s'agissait d'un travail à la va-vite, sans doute décidé dans l'inspiration du moment. Ceci dit, je n'aurais jamais eu l'idée de regarder ici sans les conseils du hacker.

Je considérai la puce avec colère. Théoriquement, si je m'étais fié aux films d'espionnage, j'aurais dû la remettre en place et profiter de mon avantage pour donner de fausses informations à mes espions.

Mais je n'étais pas James Bond, et je n'appréciais pas du tout qu'on me surveille chez moi. De nouveau, la bouteille de vodka me servit de marteau et, de nouveau, des étincelles apaisèrent ma colère.

— Je peux parler, maintenant ? demandai-je.

J'espérai que le hacker entende le sarcasme dans ma voix. Cela ne le perturba pas pour autant.

Oui, ça devrait être bon.

Je pris une grande inspiration et lâchai tout ce que j'avais sur le cœur. Je ne cherchai même pas à cacher le chantage de Jessica. Je commençais à connaître Bob, et cela ne servait à rien de dissimuler des informations. Je l'impliquai concernant la fille qui avait prétendu appartenir aux Stups, je râlai sur le micro qu'il avait implanté et ma violation de domicile, je tempêtai sur la véritable identité de ma cible, qui venait de passer de milliardaire charitable à terroriste supposé, je persiflai sur la fragilité de ma fausse identité.

Le bloc-notes resta muet le temps que je me calme. Ma juste colère

se termina en une toux rauque que j'effaçai d'une lampée de coca light. Ce n'était pas un jour pour l'alcool.

Tu as fini ?

— Je ne fais que commencer. Cette histoire de micro me reste en travers de la gorge. Je pensais qu'on devait se faire confiance.

Lol.

Cela faisait longtemps que Bob n'utilisait plus ce terme, depuis qu'il avait découvert ma répulsion pour les acronymes du genre. Cela pouvait être un oubli de sa part, un réflexe, une résurgence, mais je n'y croyais pas. Tout ce qu'il tapait était calculé.

— Lol, donc, répétais-je. C'est tout ce que ça t'inspire.

Je ne savais pas que la police suspectait Philip Munster. Sincèrement, je ne le savais pas. Cela complique les choses. D'un autre côté, voyager avec une commissaire de police devrait te rassurer. Elle est sans doute plus douée pour l'action que toi.

— Haha. Et comment je lui cache ma mission principale ? Si elle découvre que je suis tes instructions...

Elle ne le découvrira pas, je te fais confiance. S'il y a un domaine où tu es bon, c'est jouer la comédie. Et survivre. Au final, c'est une bonne chose que cette Jessica t'accompagne. Avec un peu de chance, elle provoquera une distraction bienvenue et te permettra d'accomplir ta mission avec plus de facilité.

— Mouais...

Allons, aie confiance. Pour l'instant, tout ce qui t'attend dans les jours à venir, c'est une escapade en amoureux avec ton ex sur l'une des plus belles îles du monde. Que demande le peuple ?

Cette fois, ce fut moi qui prononçai le mot honni :

— Lol.

1. Voir *Les talons hauts rapprochent les filles du ciel*.

Le poing de Moussah filait vers mon visage. Je levai les bras pour me protéger, mais l'impact suffit à me faire reculer. Lorsque j'essayai de placer un mot, il me frappa de nouveau. Cette fois-ci, je pivotai sur le côté – avec une efficacité toute relative. Ses phalanges vinrent m'égratigner la joue.

— Hey !

Il se remit en garde puis me cogna au foie sans avertissement. Mes mains protégeaient encore mon visage – je reçus le coup en plein dans l'inexistence de mes abdos. Je me pliai en deux, puis mis un genou à terre. Comme au ralenti, j'aperçus son pied qui filait vers ma tempe. Je poussai un glatissement d'aigle (le renard glapit, l'aigle glatit, qui osera encore critiquer ma culture ?) et fermai les yeux.

Rien ne se passa. Je rouvris un œil, puis l'autre.

— Je... je suis en vie ?

Moussah me tendit la main pour m'aider à me relever, hilare.

— Ouais, et pas grâce à toi. Sérieux, tu as déjà oublié tous mes conseils, ou quoi ?

Sans répondre, je me rendis dans la salle de bains pour constater les dégâts. Je saignais d'une fine coupure à la joue, et mon bras prenait déjà une teinte mordorée là où j'allais me retrouver avec un bleu aussi imposant que la dette d'un pays développé. Je me passai de l'eau sur le visage, massai mes tempes douloureuses.

— Je n'ai pas oublié, j'ai juste eu du mal à mettre en pratique. Tu étais obligé d'y aller comme un bourrin ?

Il entra à son tour dans la petite pièce. Sa simple présence suffit à me rendre claustrophobe.

— Bien sûr, je pouvais retenir mes coups. Ça aurait été super utile. Tu deviendrais Fitz, le mec capable d'esquiver quand un gars fait semblant.

— Mais...

— Si quelqu'un veut te casser la gueule, sois sûr qu'il se battra à fond. Quand ta vie est en danger, tu ne réfléchis pas, tu cognes. Tu mords.

— Euh...

Je regardai avec inquiétude les dents impeccables de mon ami, éclair ivoire dans sa peau ébène. Je n'avais qu'une envie modérée de les sentir s'enfoncer dans ma chair.

Il ricana en suivant le cheminement de mes pensées.

— T'inquiète pas, on n'en est pas encore là. Tu n'es même pas capable de bloquer un direct au visage.

— Non, mais je connais les chorégraphies d'une bonne dizaine de hits du moment, contrai-je.

— Et ça va t'être d'une folle utilité sur ton île pourrie. Tu m'as demandé de l'aide, je te la donne, mais va falloir que tu bosses un peu.

Je soupirai, regardai de nouveau dans le miroir. Est-ce que je ressemblais vraiment à James Bond ? J'avais le regard bleu perçant, la mâchoire carrée, les cheveux impeccablement ébouriffés – mais cela ne suffisait pas. Il me manquait quelques kilos de muscles, et plusieurs années d'entraînement au MI-6.

— Je t'ai demandé de l'aide, pas de me défoncer la gueule.

— Il faut en passer par là. Tu n'as jamais vu les posters ? *No pain, no gain*.

— Ouais, ben j'ai bien dû gagner, là.

Sur le fond, Moussah avait raison. C'était bien moi qui avais sonné chez lui la veille au soir, frappé d'une idée subite.

Pendant des années, je n'avais joué que le rôle de victime. Je m'étais laissé attacher, tabasser, tirer dessus, cogner dans la rue, dans mon appartement, sans jamais pouvoir riposter. Lors de mes dernières aventures, j'avais pris la décision de participer à des cours d'auto-défense mais, comme la plupart de mes bonnes résolutions, celle-ci n'avait pas tenu plus loin que le formulaire d'inscription. J'avais

regardé le prix de l'année, la carrure agressive du prof, et j'avais filé sans demander mon reste pour retrouver mon univers de musique pop et de filles parfumées.

Sauf que je partais dans deux jours pour une mission qui me semblait de plus en plus dangereuse.

Sauf que j'emmenais Jessica avec moi.

Sauf que j'avais envie, pour une fois, de ne pas me montrer aussi faible et ridicule que d'habitude.

Lorsque Moussah avait ouvert la porte, une part de pizza à la main (comment parvenait-il à concilier son activité physique avec son overdose de junk food ? ça me dépassait), je l'avais bousculé pour rentrer dans son appartement.

— Frappe-moi.

Il m'avait regardé, les yeux ronds. Il en avait oublié de mastiquer.

— Hein ?

— Frappe-moi. Là. Au visage.

— T'es malade ?

Je m'étais laissé tomber sur son canapé.

— Non, pas malade. Fragile. Pitoyable. Faible. Il faut que tu m'endurcisses.

— C'est vrai que t'es pas vraiment le genre Rambo, avait acquiescé Moussah en reprenant son repas. Et tu penses que ça va aller mieux si je t'assomme ?

— Je t'ai juste demandé de me frapper.

— Fitz, si je te frappe, je t'assomme.

Je m'étais levé, alors, poussé par la colère.

— Tu vois ? Tu vois ? C'est ça dont je parle. Tout le monde me prend pour une petite chose fragile. J'en ai marre. J'ai envie de savoir me battre. De pouvoir encaisser les coups. J'ai envie d'être Bruce Willis, ou Jason Statham.

— Fitz...

— Frappe-moi, je te dis !

Il m'avait frappé. Je m'étais effondré.

La discussion n'avait repris qu'un peu plus tard, une fois que j'avais retrouvé des sensations dans la mâchoire.

— Tu peux m’entraîner, Mouss ? avais-je demandé.

Il avait soupiré.

— T’as quoi, trois jours ? Je ferai pas de miracles.

— C’est pourtant ce que je te demande.

Je m’ébrouai, revins au moment présent. Cela faisait deux heures qu’il tentait de m’enseigner les bases, sans grand résultat.

— Ton vrai problème, c’est que tu as peur, observa Moussah lorsque je revins dans son salon.

— Je n’ai pas peur, protestai-je.

Il leva le poing et je rentrai la tête dans mes épaules.

— Bon, un peu, admis-je. Faut dire que tu es un peu flippanant.

— Juste « un peu » ? Tu me décois. En attendant, c’est ça qu’on va corriger. Le reste, la technique, ne compte pas sur trois jours pour apprendre quoi que ce soit. Si je parviens à te montrer comment fermer le poing pour donner un coup, ce sera le bout du monde.

— Je savais que tu étais un pédagogue-né, mon Mouss.

Il grogna une réponse inintelligible alors que je me remettais en garde. Rien que la position me semblait ridicule. Lorsque mon ami levait ses poings, il dégageait une aura de menace presque palpable. Lorsque je l’imitais, je ressemblais à un abruti.

— On y retourne, proposa Moussah. Plus lentement, si tu y tiens.

— Oui. Oui, j’y tiens.

La sonnerie de la porte d’entrée m’épargna une nouvelle torture. Mais mon soupir de soulagement s’étrangla dans ma gorge en voyant qui arrivait.

— Deborah, murmurai-je.

— Je lui ai dit qu’on s’entraînait ici, sourit Moussah. Elle a tenu à apporter le repas des champions.

— Ce sont juste des bagels, offrit la jeune femme en enlevant son manteau. Je n’avais pas le temps de faire la cuisine.

Elle posa trois sacs remplis à ras bord sur le sol de la cuisine. Je ne parvenais pas à détacher mes yeux de sa silhouette gracile, une drôle de boule dans la gorge. Je ne l’avais toujours pas prévenue qu’elle ne viendrait pas avec moi et que Jessica la remplaçait. Mon intuition me soufflait vaguement qu’elle le prendrait mal. Mon intuition rajoutait que je ferais mieux d’avouer le plus vite possible.

Malheureusement, je suivais rarement les conseils de bon sens.

— Deb, qu'est-ce que tu fous là, tu n'as pas cours ?

— Moi aussi, je suis ravie de te voir, ricana-t-elle en me faisant la bise. Non, je me suis déclarée malade pour quelques jours, j'ai obtenu un certificat du médecin. Je ne pouvais pas partir comme ça pour ton île paradisiaque, j'avais besoin d'affaires. J'ai à peine commencé à faire les magasins !

— Mec, tu es dans la merde, souffla Moussah à mon oreille.

Deborah ne l'entendit pas, trop occupée à sortir la nourriture des sacs. Elle me tendit mon bagel, puis fouilla dans l'un de ses sacs pour en extraire un petit haut qu'elle plaqua contre son torse.

— Tu aimes ? Je me suis dit que c'était à la fois chic et classe. J'ai bien l'intention de ne pas te faire honte.

— Tu sais bien que tu ne me ferais jamais honte, parvins-je à articuler.

— Oui, mais quand même. Ce n'est pas tous les jours qu'on se trouve en compagnie de millionnaires – pardon, de milliardaires. Si ça se trouve, je taperai dans l'œil d'un vieux célibataire qui m'épousera et aura le bon goût de mourir d'un arrêt cardiaque dans les mois suivants.

— Quoi, tu m'abandonnerais pour un vieux riche ?

— Dans la seconde, mon Fitzou. Mais non, tu sais bien que tu es mon préféré. Un jour, on se mariera, il y aura des paillettes, des licornes, et ce sera formidable.

Moussah étouffa un rire.

— Bon, je vous laisse tous les deux. Je suis sûr que vous avez plein de choses à vous dire. Je suis devant l'ordi, si vous avez besoin de moi. Deb, merci pour ton bagel, il est super bon.

Je regardai d'un œil sombre mon ami m'abandonner. Son soutien m'aurait fait du bien au moment de la mauvaise nouvelle, mais il n'avait pas l'intention de prendre de parti. L'enfoiré. Je tâtai machinalement ma pommette, là où il m'avait frappé. Avec des amis comme ça, pas besoin d'ennemis.

C'est ce que Deborah n'allait pas tarder à se dire. Elle me tournait de nouveau le dos, plongée dans ses sacs de course.

— J'ai pris un masque de plongée et un tuba. OK, j'ai compris que ta mission ne serait pas de tout repos, ça n'empêche pas de profiter de l'environnement. Tu penses qu'on aura le temps de faire du

snorkeling ? J'ai toujours rêvé de voir des poissons-clowns. Il y en a dans le coin, non ?

— Je ne sais pas, répondis-je faiblement.

— Par contre, je ne supporte pas les requins. J'en ai une peur bleue. J'espère qu'il n'y en aura aucun. En même temps, si la clientèle est aussi riche, je suppose qu'ils ont pris leurs précautions, mis un filet autour de l'île, ce genre de choses.

— Mis un filet... sûrement, ironisai-je. Deb, il faut que je te dise un truc.

— Quoi, ce maillot de bain ne me va pas ? interrompit-elle en faisant la moue. Je ne me rends pas compte de ce qu'on porte quand on a de l'argent. J'ai essayé de m'inspirer des maillots que je voyais dans *Closer*.

— Tu lis *Closer*, toi ?

— Je lis ce que je peux pour me mettre dans le personnage.

Elle fit enfin une pause pour mordre dans son bagel.

Tout d'un coup, je n'avais plus faim. Même l'idée d'affronter les poings de Moussah me semblait plus saine.

— Deb, il faut que je te dise un truc, répétais-je.

Elle hocha la tête, la bouche pleine, et me fit signe de continuer. Je m'adossai au mur pour y trouver du soutien.

— En fait... en fait, il y a un souci pour cette mission au soleil.

— Un chouchi ? parvint-elle à articuler entre deux bouchées.

— Oui, voilà, un chouchi. Un petit chouchi. Rien du tout. Un détail. Enfin, un détail. Ça dépend de quel point de vue on se place. Mais c'est une mauvaise nouvelle. Rien de grave, hein. Juste un ennui. Je veux dire, c'est surmontable. Tout est surmontable. J'espère juste que ça ne sera pas trop affreux. En fait...

— Bon, tu accouches ? siffla Deborah, la bouche enfin libre. Qu'est-ce que tu vas encore m'annoncer ?

Elle avait croisé les bras et me foudroyait du regard. Je connaissais bien cette attitude. Elle se demandait une nouvelle fois de quelle manière j'allais la décevoir. Elle ne se rendait pas compte à quel point.

Je réalisai soudain que je tenais énormément à cette fille. Elle avait été avec moi dans toutes mes aventures, toujours, tout le temps, sans jamais se plaindre. Bon, presque jamais. Elle était belle, drôle, intelligente, gentille, douce, compréhensive.

Moi, j'étais juste un gros con.

— En fait... on ne va pas pouvoir aller sur l'île. C'est annulé, exhalai-je.

— Hein ? HEIN ? Mais j'ai déjà tout préparé !

— Je sais, je sais. C'est un choc pour moi aussi. Je suis vraiment désolé...

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Tu ne dois plus faire ta mission ? Le hacker a changé d'avis ? Dans quoi est-ce que tu t'es fourré ?

— Ce n'est pas ça. Je veux dire... Moi, je dois y aller. C'est toi qui ne peux plus m'accompagner.

Jusqu'ici, l'inquiétude et la colère se battaient sur son visage. La colère remporta une victoire éclatante.

— Tu te fous de moi ? Tu y vas seul ? Tu ne te rends pas compte des emmerdes dans lesquelles tu vas mettre les pieds ! On ne parle même plus des préparatifs que j'ai faits, tant pis, ça n'a pas d'importance. Mais n'y va pas tout seul, je t'en prie, Fitz, tu te connais, tu n'as pas le moindre instinct de survie, tu vas te faire manipuler, broyer, recracher.

Elle se planta devant moi alors que je restais silencieux. Elle avait une miette de bagel au coin des lèvres. Cela me donna envie de l'embrasser. Je savais que je n'en aurais plus l'occasion avant longtemps. Deborah m'avait pardonné beaucoup de choses – là, ce serait la goutte d'eau.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? insista-t-elle. Qu'est-ce qui a changé ? Pourquoi est-ce que tu dois y aller seul, maintenant ? Ton hacker n'a plus l'argent pour payer deux billets d'avion ? Qu'est devenue son idée de couverture ?

— Je n'irai pas seul, avouai-je du bout des lèvres.

Elle mit un peu de temps à comprendre les implications. Sa bouche s'entrouvrit sans qu'aucun son n'en sorte. Elle me regarda avec un mélange de haine et d'incrédulité.

— Tu pars avec quelqu'un d'autre ? finit-elle par articuler. Qui ? Une de tes pouffes que tu as croisée en soirée ? Tu me fais ça, à moi ? Comment oses-tu ?

— Je n'ai pas eu le choix, bredouillai-je en levant mes mains en protection, comme Moussah venait de me le montrer. Je te jure, ça ne dépend pas de moi.

— Et de qui, alors ? Donne-moi une bonne raison pour partir avec

quelqu'un d'autre que moi ? Je la connais, l'autre fille, d'ailleurs ?

J'hésitai un instant, puis finis par hocher la tête.

— Ah, super, gronda Deborah. De mieux en mieux. Je parie que c'est cette pute d'Aurélie, ta mannequin préférée. Tu t'es dit qu'elle jouerait mieux le rôle que moi, pas vrai ? Tu serais tellement fier de l'avoir à ton bras, tu crèverais d'orgueil. Pourquoi vous vous êtes séparés, encore ? Elle était parfaite pour toi, tout aussi superficielle ! Mais quel connard, j'y crois pas !

Plus Deborah s'énervait, plus les insultes fusaient. Elle n'avait pas passé des années en ZEP sans enrichir son vocabulaire.

— Ce n'est pas Aurélie, protestai-je pour endiguer le flot. J'y avais pensé au tout début, mais c'est avec toi que je voulais y aller, pas avec elle.

— Alors qui ? maugréa-t-elle, nullement apaisée.

— C'est... Il faut que tu comprennes que je n'ai pas eu le choix. Encore une fois, je suis victime d'un chantage. Je ne peux pas dire non. Si je refuse...

— Qui ? répéta-t-elle.

Elle s'avança encore jusqu'à ce que nos visages se touchent presque. Je voulus reculer, mais j'étais dos au mur.

— Jessica, soufflai-je.

J'étais assez près pour voir ses pupilles s'étrécir comme celles d'un chat qui s'apprête à bondir.

— Jessica ? répéta-t-elle, la voix fielleuse.

— Oui. Comme je te disais, je ne pouvais pas refuser. En fait, elle m'a...

Je m'interrompis en plein milieu de ma phrase lorsqu'une douleur fulgurante irradija de mon bas-ventre. Elle remonta le long de mon corps et me paralysa le cerveau. Je ne compris même pas qu'elle venait d'enfoncer son genou au mauvais endroit. Je ne vis pas ses larmes, ne sentis pas le coup de pied désabusé qu'elle me lança alors que je gisais au sol. Mon univers s'était réduit à la souffrance qui pulsait sans interruption.

Je ne la vis pas m'enjamber, et n'entendis pas la porte de l'appartement claquer.

Moussah m'aida à me relever, lentement, précautionneusement, quand j'eus fini de hurler.

— Ça va ? Tu veux que j'appelle les urgences ?

Je parvins à secouer la tête, les mains toujours pressées sur mes testicules. La douleur refluit enfin. J'allais peut-être un jour retrouver l'usage de la parole.

Ce fut Moussah qui eut le mot de la fin :

— Tu sais, c'était largement mérité. Mais ça m'a fait réfléchir. Si tu veux apprendre à te battre en trois jours, on va oublier ces conneries de boxe. On va t'entraîner à frapper aux couilles.

Les journées passent vite lorsqu'on se sent condamné. Je me réveillai un matin, et le vol était programmé pour dans quatre heures.

Malgré ma confiance inébranlable en ma bonne étoile, j'avais quelques doutes sur mon niveau de préparation. J'avais étudié jusqu'à l'écœurement des analyses du marché de l'art, appris par cœur le nom des peintres les plus connus, visité de fond en comble les œuvres des sculpteurs de renom... J'avais même pris la peine de visiter le Louvre pour la première fois de ma vie. Comme beaucoup de Parisiens, je disposais de tous les musées à portée de main mais n'y mettais jamais les pieds.

La Joconde m'avait déçu, la Vénus de Milo n'était qu'une femme sans bras, le code de Hammourabi avait un nom étrange et le radeau de la Méduse penchait sur le côté. Je n'avais décidément pas la fibre artistique – Bob avait choisi avec talent son émissaire au sein des *happy few*.

Sur le plan de la forme physique, toute la bonne volonté de Moussah n'avait pas suffi à me transformer en foudre de guerre. Il avait fini par secouer la tête avec résignation.

— Y a des mecs doués, et des mecs pas doués. Toi, tu es juste irrécupérable.

Si je n'avais pas été affalé sur le sol, couvert de bleus et de sueur, j'aurais sans doute trouvé une répartie cinglante. En l'occurrence, je m'étais contenté de râler mon approbation et de glisser sur le côté pour attraper le verre de vodka sur la table basse.

Quant à Deborah, je ne l'avais pas revue depuis l'intervention percutante de son genou contre ma virilité triomphante.

Il est l'or, monseigneur, tapa Bob sur mon écran. Prêt à l'action ?

Je passai une main fatiguée dans mes cheveux ébouriffés.

— Ouais, complètement. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, je me suis imaginé dévoré par des requins, criblé de balles, enterré dans une tombe anonyme. Bref, j'ai un bon feeling.

Parfait. Ne t'inquiète pas, tout se passera bien, champion. Et une fois de retour en France, tu auras remboursé ta dette.

— J'espère bien. Parce que là... Si j'avais su, je n'aurais jamais aidé Moussah à retrouver sa copine. Pour ce que ça l'a aidé, en plus...

Mais non, ne dis pas ça. Sans ton cœur d'or, on ne se serait pas rencontrés ;)

Je reniflai avec dérision et me servis un verre. C'est vrai que j'aurais regretté les parties de StarCraft qu'on avait disputées. Et c'est vrai aussi qu'il m'avait sauvé la vie. Il n'empêche, je me sentais moyennement confiant dans l'avenir.

La mort dans l'âme, je vérifiai que je n'oubliais rien dans l'appartement. Je pris mon portefeuille avec mon passeport et ma carte d'identité. Je comptai de nouveau les mille euros en liquide que j'emportais pour les faux frais. Je me représentais une île de milliardaires comme une soirée au VIP Room, en encore plus violent : je n'osais imaginer les prix des cocktails. À moins que tout ne fût offert par Munster.

Ma valise gisait dans un coin, et je m'en emparai d'une main résignée. Je m'étais rendu compte la veille que je ne possédais pas de maillot de bain, et j'en avais acheté un en catastrophe. De la même manière, j'étais passé dans un Point Soleil pour ne pas avoir l'air d'une endive mal cultivée. Le résultat me laissait dubitatif.

Je vérifiai que j'avais bien pris mes affaires de toilette ainsi que les différents produits qui me permettaient de présenter au monde cette apparence de bel homme intemporel dont j'étais si fier. Je ne pus réprimer un sourire en réalisant la place que mes crèmes prenaient. Pourtant, je refusais de m'en séparer – surtout à la veille d'une mission qui nécessiterait tout mon charme.

Je tournai et retournai le keylogger entre mes mains avant de le glisser dans mes affaires. Je l'avais récupéré la veille dans ma boîte aux lettres, sans le moindre avis de passage.

À la différence de celui que j'avais utilisé la première fois, celui-ci semblait encore plus sophistiqué – et surtout démonté en une dizaine de composants électroniques inoffensifs. Une notice de montage

m'expliquait comment le reconstituer, tandis qu'un petit mot imprimé me donnait des conseils pour dissimuler chaque pièce dans la valise. D'après Bob, les éléments pris séparément n'alerteraient pas la sécurité de l'aéroport.

Bob était bien généreux.

Mon téléphone vibra, et je regardai le SMS avec une certaine émotion : *Ne te fais pas tuer*, signé Moussah. Il avait toujours le don de me rassurer. Je frissonnai et quittai mon studio. Le cliquetis de la porte avait quelque chose de définitif.

Je reçus le second texto alors que je rentrais dans le métro. *Essaie de revenir en vie, connard*. De la part de Deborah. Je savais ce que ce message avait dû lui coûter. Elle devait encore m'en vouloir. Le fait qu'elle m'ait tout de même envoyé un mot... Mais ce n'était pas très rassurant. Elle aussi pensait qu'il allait m'arriver malheur.

Je n'avais parlé à personne d'autre de mon voyage. Ma famille croyait que je séjournais quelques jours au soleil – ce qui n'était pas faux – sur la Côte d'Azur – ce qui était géographiquement assez approximatif. Je passai le trajet en métro le nez dans un magazine d'art, à ressasser de sombres pensées. Bob avait eu beau tenter de me rassurer, je continuais à penser que cette entreprise était vouée à l'échec.

Jessica vivait dans le 17^e arrondissement de Paris – pas si loin de chez moi, finalement. Je n'étais jamais revenu chez elle depuis que nous nous étions séparés.

Comme beaucoup d'arrondissements parisiens, le 17^e a ses bons et ses mauvais quartiers. Je descendis un peu trop au nord pour ma snobitude naturelle et contemplai d'un air nerveux les barres d'immeubles situées près de la voie ferrée. Moi qui pensais les commissaires de police privilégiés, je n'enviais pas son environnement.

Je sonnai à son interphone. Une fois. Deux fois. Personne ne répondit.

C'était une mauvaise blague, ou quoi ? La dernière fois que je m'étais retrouvé devant une porte close, ça avait annoncé le début d'une cavale dont je gardais de très mauvais souvenirs. Je regardai ma montre – nous étions larges pour notre vol – et sonnai derechef.

— Oui ? me répondit-elle enfin.

— C'est Fitz. Tu devrais réparer ta sonnette.

— Ma sonnette marche très bien, j'étais sous la douche. Monte.

Bannissant de mon esprit l'image de mon ex nue sous la vapeur, je pris l'ascenseur pour me rendre au quatrième étage. La porte était entrouverte, je la poussai donc.

— Je suis dans la salle de bains, fais comme chez toi, me lança la voix de Jess. Enfin, non, pas comme chez toi. Je ne veux pas de coke sur les meubles ni de pieds sales sur la moquette.

Je regardai mes chaussures et les essuyai subrepticement sur le paillason.

— Tu sais que je ne touche pas à la drogue.

— Je ne sais plus rien de toi, Fitz. Et je ne veux pas prendre de risque. D'ailleurs...

Le reste de sa phrase disparut dans le fracas d'un sèche-cheveux, et je me décidai enfin à observer mon environnement.

Le salon était grand, très grand même pour un appartement parisien. Il y avait du parquet au sol, des moulures au plafond, et tout respirait la propreté et l'encaustique. Les deux grandes fenêtres étaient fermées, je m'avançai pour aérer un peu. *Fais comme chez toi*, ça incluait bien ça, non ?

Lorsque j'ouvris la première, je compris pourquoi elles restaient closes. Le bruit me heurta presque physiquement alors qu'un train passait en contrebas.

L'appartement de Jess était spacieux et refait à neuf, mais il donnait directement sur les lignes de TER. C'était tout à l'honneur du double vitrage que je ne m'en sois pas rendu compte plus vite. Je fermai hâtivement la fenêtre, et le vacarme disparut.

Je retournai dans le salon, soulevai une revue au hasard. Un magazine d'arts martiaux, bien entendu. Soudain curieux, je regardai autour de moi à la recherche d'une présence masculine. Cela faisait longtemps que nous n'étions plus ensemble, mais je sentis tout de même une pointe de jalousie en imaginant qu'elle pouvait avoir un amant ou même un compagnon.

Si c'était le cas, l'homme se montrait discret. Ou alors Jess avait rangé l'appartement avant que j'arrive, ce qui lui ressemblerait bien. Je jetai un œil discret dans le frigo sous prétexte de chercher à boire, et le trouvai presque vide. Pas de quoi alimenter deux personnes, même si ça ne voulait rien dire.

J'hésitais à fouiller la poubelle lorsque je m'interrompis, un sourire désabusé aux lèvres. Ces histoires d'espionnage étaient en train de me changer. Qu'est-ce qui me prenait ?

— C'est bon, j'arrive. Je suis désolée, j'ai pris un peu de retard ce matin, clama Jessica du fond de la salle de bains.

Elle finit par ouvrir la porte, et je restai bouche bée. Je me demandai si je n'étais pas soudain tombé dans un teen movie.

Elle s'était lavé les cheveux, les avait raidis, et ils glissaient sur ses épaules comme aux plus jeunes heures de notre relation. Le chignon sérieux avait disparu, comme les vêtements impersonnels et le regard fatigué. Le mascara magnifiait ses cils, son teint cireux s'était effacé sous la terracotta et ses cernes s'étaient magiquement résorbés.

— Ouaouh, fis-je avec toute ma sincérité post-adolescente.

Le changement le plus radical venait de sa tenue. Même lorsque nous étions ensemble, même en plein été, je n'avais jamais vu Jess en minishort. Elle le portait admirablement bien, dévoilant des jambes musclées par la pratique des arts martiaux. Son T-shirt moulant épousait sa silhouette sportive, mettait en valeur ses atouts en parvenant à ne pas sombrer dans le vulgaire.

— Ouaouh ? répéta-t-elle en haussant un sourcil.

— Tu es... magnifique. Et très loin de l'image d'une flic. Je n'aurais jamais imaginé que tu parviendrais à te transformer aussi radicalement.

— En clair, tu ne me faisais pas confiance.

Mon sourire se changea en grimace. L'apparence de Jess m'avait temporairement ébloui, mais je me rappelais désormais que c'était une chieuse en puissance. Les gens la qualifiaient de femme volontaire, de caractère fort. Je préférais parler d'emmerdeuse.

— Passer d'une image de commissaire austère à celle de prostipute au charme étourdissant, non, je n'y croyais pas. Je reconnais humblement que j'ai eu tort.

— Prostipute ? releva Jess en ramassant son sac.

— C'est le mélange d'une...

— Oui, j'avais compris. Tu n'es pas très doué pour les compliments.

— Dans ma bouche, c'en est un, protestai-je. Et je pense que la plupart des gars de l'île se retourneront sur toi.

Elle haussa les épaules. Chez la majorité des gens, j'aurais pris cette marque de désintérêt pour une fausse modestie flagrante. Mais Jess ne jouait pas la comédie. Elle ne se souciait absolument pas de l'effet qu'elle produisait sur autrui. Elle projetait toute son énergie dans son travail, comme un bulldozer (un bulldozer en minishort).

L'idée de me trouver sur son trajet me laissait un plaisir mitigé.

Elle fouilla une dernière fois son sac, vérifia qu'elle n'oubliait rien puis rangea ses lunettes de soleil dans sa poche. Elle me lança un regard peu amène.

— Bon, Fitz, soyons clair. Ce voyage n'est pas une partie de plaisir. Je ne sais pas pourquoi tu te rends sur cette île, et j'ai bien compris que tu ne m'en parlerais pas. Si ça ne tenait qu'à moi, tu serais déjà derrière les barreaux sous un prétexte quelconque...

— Elle est belle, la justice française, ironisai-je.

— ... mais ça ne tient pas qu'à moi. Des gens haut placés surveillent nos moindres mouvements. Cela veut dire que je ne peux rien te faire – pour l'instant. Cela veut aussi dire que ta vie future dépendra de la réussite de ma mission. Si mes supérieurs sont contents, tu pourras peut-être t'en sortir. S'il s'avère que tu me mènes en bateau, que c'est un piège, que tu es en cheville avec ces terroristes...

Je levai une main apaisante.

— Je ne suis en cheville avec personne. Merde, Jess, j'ai déjà la flemme de me lever pour aller en boîte, tu penses vraiment que je serais assez énergique pour tremper dans le terrorisme ? Je suis trop paresseux pour être un criminel.

— Sans parler du côté moral, observa-t-elle.

— Oui, voilà, ça aussi. Je suis adorable, je ne ferais pas de mal à une mouche. *Make love, not war*, tout ça.

Elle me lança un regard perçant et resta ainsi, muette, pendant près de dix secondes. C'est long, dix secondes, dans de telles circonstances. Je finis par baisser les yeux et elle me poussa vers la porte d'une main déterminée.

— Tu es un garçon intelligent, Fitz. Ça me désole de voir les combines louches dans lesquelles tu traînes. Tu ne voudrais pas un jour rebondir, changer de voie, avoir un vrai métier, ou même reprendre tes études ?

— Et voilà, je regrette déjà de t'avoir demandé de venir.

— Tu n'as rien demandé, tu n'as pas eu le choix, corrigea-t-elle.

— Attends, j'aurais pu choisir n'importe quelle autre femme de ton service.

— Et tu ne l'as pas fait.

— Elles ne portent pas le minishort avec autant de talent.

Jess esquissa un sourire avant que son visage ne reprenne son inexpressivité habituelle.

— Il est temps d'y aller si on ne veut pas rater notre avion. Tu as pensé à tout ? Ton passeport, ton billet...

— Oui, maman, singeai-je en exhibant les documents demandés. J'ai changé depuis notre rupture, tu sais, je suis devenu beaucoup plus mature.

Elle ne me fit pas la grâce d'une réponse, se contenta de fermer ses volets et de se diriger vers la porte.

Le voyage en RER jusqu'à l'aéroport Charles-de-Gaulle se passa dans un silence pesant. Mes tentatives de conversation se heurtaient à un mur. Pourtant, certaines de mes blagues étaient très drôles.

Ce fut en perdant mon regard dans la vitre du RER que je vis son reflet crispé, inquiet, les yeux hantés. Et je compris. Cela n'avait rien à voir avec mon sens de l'humour.

— Tu es stressée, hein ? soufflai-je.

Jess jeta un œil méfiant sur nos voisins de trajet, une grosse femme accompagnée d'un mari qui devait faire un tiers de son poids. Je crus un instant qu'elle n'allait pas me répondre. Ce serait bien son genre, dissimuler ses faiblesses derrière une carapace de guerrière professionnelle.

Elle finit par soupirer et se pencher vers mon oreille.

— Oui. Pas toi ? Je continue à penser que c'est une très mauvaise idée. Si ça tourne mal, personne ne pourra nous aider.

— *Dans l'espace, personne ne vous entendra crier ?* citai-je.

— Sur une île non plus. J'ai beau avoir lu tout ce que j'ai pu sur ce Philip Munster, nous partons en aveugle. Je n'ai pas l'habitude de me faire passer pour ce que je ne suis pas.

— Tu te fais passer pour ce que tu es : une très belle femme, offris-je galamment.

Elle me foudroya du regard. Cette fille était incapable d'accepter un compliment.

— Et tu ne me diras toujours pas pourquoi tu as été invité ?

— Pour obtenir de nouveaux contacts dans mon business, je te l'ai déjà dit. Je connaissais bien un antiquaire qui m'a mis sur la liste.

— Et c'est lui qui a créé ta nouvelle identité de toutes pièces, bien entendu.

— Chut, on nous écoute, murmurai-je en indiquant le couple devant nous.

C'était la seule échappatoire que j'avais trouvée. Si cela n'avait tenu qu'à Jess, elle m'aurait cuisiné jusqu'à la mort pour comprendre la situation. Heureusement que sa hiérarchie ne pensait pas comme elle. Il n'empêche, cela me surprenait un peu. À leur place, j'aurais creusé le sujet avant d'envoyer une de leurs meilleures commissaires dans mes bras. Quelque chose me dérangeait dans cette histoire, et ce n'était pas qu'un nom de fromage.

— Tu es sûr que tu n’as rien de suspect dans tes valises ? Je t’en voudrais énormément si on ne pouvait pas prendre l’avion à cause de toi.

— Hey, c’est *grâce à moi* que tu peux le prendre, déjà, donc arrête de me saouler. Bien sûr qu’on va passer.

Il n’avait pas fallu plus d’une heure d’attente à l’aéroport pour détruire toute envie de me remettre avec Jessica. Elle avait changé sa garde-robe, mais pas son comportement. Elle épiait chacun de mes gestes et prenait un malin plaisir à imaginer le pire. Dès que je croisais son regard, j’y lisais de la méfiance, de l’exaspération, de la commisération.

Étonnez-vous qu’après ça j’aie une mauvaise image du couple.

— En attendant, ils n’ont toujours pas commencé l’embarquement. Quelque chose ne va pas.

Je laissai échapper un soupir exaspéré.

— Détends-toi, ma grande. Est-ce que tu as déjà vu un avion partir à l’heure ? Prends un magazine, un coca, profite. Un aéroport, c’est déjà un peu les vacances.

Nous nous tenions devant la porte d’embarquement pour le vol à destination du Sri Lanka. Il s’agissait d’un vol commercial tout ce qu’il y avait de plus habituel. L’aventure commencerait une fois sur place, lorsque nous rejoindrions le jet privé de Philip Munster en direction de son île mystérieuse.

Cela n’empêchait pas Jessica de rester aux aguets à la recherche d’éventuels terroristes. Il n’y avait pas tant de vols par jour vers le Sri

Lanka, certains invités pouvaient donc se trouver dans le même avion que nous.

Je passai le temps en feuilletant un livre, mais ne pus m'empêcher d'examiner les passagers, moi aussi. Le stress de la commissaire m'avait contaminé.

Bob avait bien fait les choses. Pour donner du crédit à notre couverture, il nous avait réservé des places en première classe. J'avais regardé le prix du billet, et n'avais pu réprimer un sifflement admiratif – suivi d'une sourde sensation d'angoisse. Si le hacker était prêt à payer une telle somme pour notre voyage, il s'attendait à un retour sur investissement important. Et je me trouvais d'autant plus en danger.

— Je n'ai jamais voyagé en première, soufflai-je, histoire de faire la conversation.

— Je n'ai jamais pris l'avion, répondit Jessica d'une voix absente.

— Hein ?

Elle abandonna enfin son examen du salon pour se tourner vers moi.

— Quoi, c'est si étonnant que ça ?

— Je ne sais pas, quand on était en couple...

Je m'interrompis, tentant de me rappeler les vacances que nous avions passées ensemble. Ni l'un ni l'autre n'avions d'argent à l'époque, et nous n'avions jamais quitté le territoire français – à part un voyage en train à Amsterdam. J'avais passé mon week-end à fumer et elle à visiter des musées. Déjà cette belle dichotomie.

D'accord, nous n'avions jamais pris l'avion lorsque nous étions en couple. Il n'empêche, j'avais comblé ce retard depuis. Sans parler de mon adolescence. Et...

— Et ça ne te fait pas peur ?

— Pourquoi ? C'est le moyen de transport le plus sûr.

— Ouais. Enfin, en ce moment, j'ai quand même l'impression qu'on a un crash par semaine.

— Fitz, sourit-elle en posant sa main sur mon bras. On se rend sur une île isolée, sur laquelle personne ne pourra nous sauver, entourés de terroristes de la pire espèce. Alors, non, ce n'est pas le voyage en avion qui m'inquiète le plus.

Elle marquait un point. Tout de même, ne jamais avoir volé... Ça me semblait incroyable.

Je me détournai pour observer à mon tour la faune avec laquelle

nous allions partager les prochaines heures à quelques milliers de pieds de hauteur. Nous avions laissé de côté les familles nombreuses, les vacanciers, les routards, les étudiants – et, de manière générale, les gens normaux – en bifurquant vers le salon première classe. Ici, tout n'était que beauté, luxe, calme et volupté.

Un homme en costume trois pièces s'était mis à l'écart et parlait à voix basse dans son téléphone. Un couple d'homosexuels se tenait dans un coin et s'embrassait au creux de l'oreille comme de nouveaux mariés. Une jeune femme au bras d'un vieux barbu perclus d'arthrite me souriait de toutes ses dents. Un quadragénaire aux épaules aussi larges que celles de Moussah gardait les yeux rivés sur l'écran de son ordinateur portable. Deux businessmen étudiaient une proposition commerciale et comparaient divers documents avec des têtes d'enterrement.

Retour en arrière.

Une jeune femme au bras d'un vieux barbu perclus d'arthrite me souriait de toutes ses dents ?

Je la détaillai avec curiosité, autant pour passer le temps que par pur réflexe de clubbeur-en-manque-qui-se-retrouve-accompagné-sans-le-vouloir-par-son-ex-compagne-qui-peut-lui-casser-la-gueule-s'il-lui-en-prend-l'envie. Ses longs cheveux blonds étaient si fournis qu'on aurait juré une perruque, son visage était fin et délicat, sa silhouette, gracile. Elle portait une robe longue qui lui descendait jusqu'aux chevilles, des créoles aux oreilles, un collier et un bracelet en or. Aucune bague ne brillait à ses doigts alors qu'elle soutenait mon inspection sans la moindre gêne.

— Qu'est-ce que tu regardes aussi fixement ? marmonna Jessica à mon oreille. Tu as vu quelque chose de louche ?

— Hein ? Non. Enfin, oui. Je ne sais pas, il faudrait que j'approfondisse le sujet.

Jessica jeta un œil sur la jeune femme et son visage s'assombrit.

— Nous sommes censés travailler. Le plaisir, ce sera pour plus tard. Fitz, je t'en prie, retiens tes pulsions primaires pendant ces quelques jours.

— Mes pulsions primaires, comme tu y vas. Il me semble me rappeler qu'à une époque elles ne te déplaisaient pas tant que ça.

— J'apprécierais aussi que tu ne me lances pas notre passé au visage à chaque seconde. Ce n'est pas moi qui ai choisi de t'accompagner, et notre relation est strictement professionnelle.

— OK, chef, lançai-je en prenant soin de regarder ses jambes nues.

Je me doutais que ça l'énervait, et ça fonctionna parfaitement. Je ne savais pas pourquoi j'avais besoin de l'asticoter ainsi. Lorsqu'elle se détourna et croisa les bras, j'éprouvai un vague sentiment de honte.

Pas assez violent pour m'empêcher de regarder dans la direction de la blonde aux longs cheveux.

Qui continuait à me sourire.

— Il ne manquerait plus que ce couple aille sur l'île aussi, grommela Jessica. Je me passerais bien d'un mari jaloux qui épie tes mouvements.

— Pour l'instant, ce n'est pas lui qui m'épie...

— C'est ça, vante-toi. Bon, je vais aller acheter un magazine, cette attente m'exaspère.

— Tu vois, depuis le temps que je te le disais.

Elle m'abandonna et je me laissai tomber sur un siège du salon VIP. Ce week-end avec elle promettait de passer lentement. Ceci dit, elle avait raison sur un point : il valait mieux que je ne fasse pas de vagues. La plupart des gens qui voyageaient en première classe avaient assez d'argent pour donner du poids à leur jalousie. Je tâtai mes poches à la recherche d'une cigarette.

— Vous auriez du feu ? demanda une voix alors que je sortais enfin mon paquet.

Je levai les yeux, mais je savais déjà qui j'allais voir. Mon odorat m'avait alerté une fraction de seconde avant, analysant un parfum frais et musqué à la fois, pas désagréable.

Elle se tenait là, devant moi, les bras croisés comme Jessica voici deux minutes, une clope au bout de sa main soigneusement manucurée.

De plus près, elle n'était pas aussi éblouissante que je l'avais imaginé. Les lèvres trop fines, les pommettes trop hautes, le nez un peu bosselé. Par contre, elle avait un regard étourdissant. J'avais toujours eu un faible pour l'étincelle d'humour dans les yeux. Julie l'avait eue. Aurélie aussi. Ou Daniela.

Bon, rétrospectivement, ça m'avait causé pas mal d'ennuis.

— Ce n'est pas poli, de fixer les gens, sourit la jeune femme. Vous auriez du feu ?

Je réalisai soudain que j'étais resté bouche ouverte à la dévisager et

à revenir sur mon passé. Je dissimulai mon embarras derrière une grimace juvénile puis produisis un briquet de ma poche gauche.

— Oui, je me préparais à chercher une zone fumeur moi aussi. Vous savez s'il y en a une dans le coin ?

Elle pointa sa clope comme une badine de maîtresse d'école. La zone était clairement identifiée à quelques mètres de nous.

— Quelle coïncidence, enchaîna-t-elle avec cet accent traînant que je n'arrivais pas à identifier. Vous venez fumer avec moi, alors ?

— Mais votre mari...

Elle se tourna vers l'homme qui l'accompagnait et qui, en pleine consultation de son téléphone, ne lui accordait aucune attention.

— Ce n'est pas mon mari, c'est mon client.

— Votre client ?

— Je suis une escort. Bon, vous venez fumer ?

C'était la première fois qu'on m'annonçait les choses aussi clairement. Je ne pus m'empêcher de lui rendre son sourire.

— OK pour une clope, alors. Mais je ne pourrai pas rester longtemps.

— Votre femme est du genre jaloux ?

Ce fut à mon tour de protester :

— Ce n'est pas ma femme, c'est mon... une amie.

— Une amie ?

— Une ex, ajoutai-je sans trop savoir pourquoi.

— Je vois, déclara-t-elle, sans préciser exactement ce qu'elle voyait.

Elle s'écarta et je la suivis jusqu'à la zone fumeur. J'avais toujours eu du mal avec ce concept, que ce fût en club ou dans un aéroport. Plus on isolait les fumeurs, plus l'air était respirable – là, d'accord. Par contre, malgré toutes les tentatives des propriétaires pour retraiter la fumée et installer des ventilateurs, la zone restait désagréable. J'avais pleuré pour mes poumons en passant des soirées à discuter avec des filles dans l'odeur âcre des fumeurs de clubs. Je ne comptais pas renouveler l'expérience ici.

À ma grande surprise, l'atmosphère était presque convenable. J'allumai ma cigarette puis tendis le briquet à la jeune femme. Au lieu de s'en emparer, elle se pencha pour que je lui allume sa clope. Je m'exécutai de bonne grâce.

— Alors, où est-ce que vous allez ? lançai-je pour amorcer la conversation. Vous restez au Sri Lanka ? Il paraît que c'est la meilleure période pour le visiter.

Elle haussa les épaules, agita la main pour dissiper la fumée qui s'accumulait entre nous.

— Aucune idée du planning. Il paie, je suis. Mais non, je ne crois pas qu'on reste longtemps au Sri Lanka. Si j'ai bien compris, on va passer le week-end sur une île. Un truc d'artistes.

Elle étouffa un bâillement.

— Ça me fatigue d'avance. Et vous ?

Bingo. Du premier coup. Une fille me sourit et hop, il faut qu'elle soit liée (et même très liée) à un des riches mécènes qui avaient obtenu l'invitation sur l'île. Niveau coïncidence, ça commençait bien.

J'hésitai à inventer un mensonge ou cacher ma surprise, mais elle découvrirait rapidement que je me rendais sur la même île. Autant l'avouer tout de suite. J'arrondis donc les yeux dans une parodie de surprise convaincante.

— Vraiment ? Nous aussi ! Nous participons à la soirée de Philip Munster !

— Voilà ! s'écria-t-elle. C'est ça, son nom. Je me rappelais qu'il y avait une histoire de fromage.

Elle se rembrunit.

— Zut alors, je suis désolée, je n'aurais pas dû dire que l'art m'ennuyait. Vous ne le répétez pas à mon client, hein ?

— Pour être honnête, ça m'ennuie aussi, avouai-je en lui dédiant un clin d'œil. Et si ça ne te gêne pas, vu nos âges respectifs, ça me choquerait moins si on se tutoyait.

— Normalement, je fais payer pour ce privilège, hésita-t-elle.

— Sérieusement ? Je ne pensais pas que le boulot d'escort...

— Je plaisantais. J'ai un humour qui tombe souvent à plat. Heureusement, c'est rarement pour ça qu'on m'embauche. Je m'appelle Cindy.

— Et je suppose que c'est un pseudo.

— Non, c'est mon vrai prénom.

Ah, merde.

— Désolé, j'ai un don pour dire des conneries. Et sinon, ce métier

d'escort, ce n'est pas trop...

Je n'eus pas le temps de préciser ma pensée, pourtant passionnante. La porte s'entrouvrit pour laisser passer Jessica.

— La prochaine fois que tu files avec une fille, tu seras gentil de me prévenir, grinça-t-elle en chassant la fumée de sa main. Je t'ai cherché partout.

— Tu as trouvé un magazine ? demandai-je de ma voix la plus sucrée.

Elle se contenta de me foudroyer du regard.

— Enchantée, je m'appelle Cindy, se présenta Cindy.

— Ça m'aurait étonnée, grinça Jessica, le tact à l'état pur. Bon, Fitz, il faut qu'on se présente à l'embarquement. Écrase vite ta cigarette et rejoins-moi.

Elle quitta la pièce sur cette réplique, et je me retrouvai seul avec Cindy.

— Elle est un peu autoritaire, mais adorable, expliquai-je avec un sourire contrit.

— Je vois ça. Et tu t'appelles Fitz, donc ?

Oups. Pour une fois que c'est Jess qui se plante...

— Non, Daniel. Daniel Ricol. C'est juste un petit surnom ridicule, tu sais ce que c'est. Bon, on aura sûrement l'occasion de discuter dans l'avion ou sur l'île, mais je dois filer.

— Pas de souci, merci pour le briquet !

Et j'abandonnai Cindy l'Escort pour rejoindre Jess la Casse-Couilles.

L'embarquement se passa sans encombre. Je n'avais encore jamais voyagé en première classe, et m'extasiai devant la taille des sièges, la place pour les jambes ou la disposition des écrans de télévision.

Avec une galanterie qui me surprit moi-même, je laissai à Jess le siège près du hublot. Elle sortit son magazine et prit ses aises, affectant de ne pas me regarder. Pour ma part, je me plongeai dans un roman policier. Je ne levai la tête qu'en apercevant une robe bien connue passer dans mon champ de vision. Cindy m'adressa un sourire discret et continua vers le fond de l'appareil. Son compagnon me foudroya du regard avant de la suivre. Super. Comme l'avait dit Jess, j'avais le don de me faire des amis.

Je me préparais à éteindre mon téléphone lorsqu'il vibra dans ma main.

Bon voyage, Fitz. Sea, sex & sun.

Je ne connaissais pas le numéro mais n'avais aucun doute sur l'expéditeur. Même ici, Bob continuait à me surveiller.

L'avion roula sur la piste et se prépara au décollage. La carlingue s'ébranla alors que les hôtesse mimaient les derniers rappels de sécurité.

— C'est quand même pratique, ces sièges, observai-je en me penchant en arrière.

Jess ne me répondit pas. Elle était blanche comme un linge, les mains crispées sur ses accoudoirs. Je ne l'avais jamais vue aussi terrorisée, même pas le jour où elle avait cru qu'elle arriverait en retard à ses examens de commissaire.

— Ça va ? demandai-je doucement.

Elle se tourna vers moi, grimaça le sourire le plus faux de l'univers.

— Bien sûr, pourquoi ça n'irait pas.

— Tu as peur en avion, réalisai-je soudain.

— Pas du tout. L'avion est le mode de transport le plus sûr, et...

— C'est une chose de le savoir, une autre de se retrouver dans les airs. Ha ! Jess l'impitoyable, la terreur des criminels, la Dame de Fer, qui tourne de l'œil au décollage ?

— Ce n'est pas drôle, marmonna-t-elle, le regard vitreux.

— Oh, tu sais, ce n'est pas grand-chose. Comment peux-tu avoir des doutes ? Quelques centaines de tonnes d'acier, ça ne peut que voler. Et ne te laisse pas perturber par l'actualité, je suis sûr qu'on ne se prendra pas de missile égaré.

— Fitz, tais-toi, parvint-elle à articuler.

— Et que dire de...

Elle était vraiment blême, et je m'interrompis. Tout d'un coup, mes piques me semblaient ridicules. Il y avait des limites à la cruauté dont je pouvais faire preuve, même envers Jessica.

Je lui pris la main et la serrai dans la mienne. Elle chercha à se dégager une fois, deux fois, puis abandonna. C'était désormais elle qui tenait mes doigts dans un étau, jusqu'à la souffrance.

Ce fut ainsi, main dans la main, que nous nous envolâmes en direction du Sri Lanka.

S'il y avait bien un domaine dans lequel je ne pouvais en vouloir à Bob, c'était la prise en charge. Il avait mis les petits plats dans les grands pour s'assurer que nous ne manquions de rien. À notre descente de l'avion, un chauffeur nous accueillit avec un panneau portant nos noms d'emprunt. Je mis un peu de temps à réaliser, et Jessica finit par me donner un coup de coude.

— Je m'appelle Sajith Priyasantha. Je serai votre chauffeur jusqu'à l'hôtel, annonça-t-il dans un anglais fortement accentué.

— Il faudra vraiment qu'on parle une fois cette mission terminée, murmura Jessica. Qui paie pour tout ce décorum ?

Je haussai les épaules et rentrai dans la vieille Mercedes sans répondre. Je serrai contre moi ma valise avec le keylogger comme s'il s'agissait de ma vie – et, dans un sens, c'était le cas. Bob avait beau se montrer débonnaire, je n'osais imaginer sa réaction si j'échouais après un tel investissement financier.

La circulation au Sri Lanka avait une saveur particulière : tout le monde klaxonnait, les voitures se doublaient sans regarder dans l'angle mort – ni d'ailleurs où que ce fût – et les pneus crissaient lorsque les chauffeurs se rabattaient en queue de poisson. Pourtant, à la différence de Paris, tout le monde trouvait cela normal. Pas une insulte, pas une critique. Sajith souriait jusqu'aux oreilles en se faufilant dans les embouteillages. Autour de nous, des publicités grand format pour Coca-Cola nous rappelaient que la civilisation occidentale avait planté son drapeau dans le coin.

Je me plongeai dans le Guide du Routard que j'avais acheté pour l'occasion et montrai une page cornée à Jessica.

— Regarde, on va dormir ici cette nuit. D'après le guide, c'est le troisième meilleur hôtel de Colombo.

— Mmh, répondit-elle.

Malgré son ton blasé, elle ne put cacher son admiration lorsque nous arrivâmes devant le bâtiment. Des jets d'eau jaillissaient de fontaines en marbre blanc et des colonnes d'inspiration gréco-romaine soutenaient un fronton au design contemporain. Un mélange de différentes époques et architectures que mes récentes plongées dans les livres d'art me permettaient d'admirer à sa juste valeur.

La chaleur était étouffante, et nous laissâmes la climatisation nous recouvrir avec un soupir de bonheur. Un garçon s'avança pour s'emparer de nos affaires et je le dirigeai vers Jess avec un sourire crispé. Hors de question qu'on me sépare de ma valise.

— Pour l'instant, tout va bien, soufflai-je alors que nous rentrions dans l'ascenseur. Profitons du moment.

Je n'aurais pas dû tenter ainsi le destin. Une large main bloqua les portes au moment où j'appuyais sur le bouton. La cabine d'ascenseur était large, néanmoins je sentis ma claustrophobie remonter à la surface lorsque l'homme s'y glissa.

J'étais grand, près d'un mètre quatre-vingt-cinq – et le nouveau venu me surplombait d'une bonne tête. Ses épaules remplissaient tout l'espace et ses muscles distendaient le tissu de son smoking. À partir d'un certain niveau de Golgotherie, même les costumes sur-mesure ne ressemblent plus à rien.

— Deuxième étage, demanda-t-il au groom, qui appuya sagement sur le bouton.

La musique d'ascenseur accompagna notre ascension désagréable. Je ne repris mon souffle qu'une fois la porte ouverte et le géant descendu. Je vis le groom essuyer lui aussi discrètement une goutte de sueur sur son front. Il y avait des gens qui respiraient la violence, même en vacances. Seule Jess restait imperturbable, comme si elle n'avait pas remarqué l'homme qui occupait la moitié de la cabine.

Non, ce fut autre chose qui la fit réagir, alors que le garçon nous ouvrait la porte et s'effaçait pour nous laisser passer.

— Un lit double ? Fitz...

— Je n'y suis pour rien, me hâtai-je de préciser. Ce n'est pas moi qui ai réservé la chambre.

— Un jour, il faudra que tu me parles de cette mystérieuse personne qui s'occupe de tout...

— Oui, un jour. En attendant, on va vite régler ce malentendu.

Je déposai mes affaires au sol et me tournai vers le groom. Je n'eus pas le temps d'ouvrir la bouche, Jess lui glissait déjà un billet dans la main et le poussait dehors.

— Qu'est-ce que tu fais ? Je croyais que tu voulais changer les lits ? On est dans un palace, ici. Vu le prix de la chambre, ils s'en occuperont dans l'heure – enfin, j'espère.

— Oui, et du coup tout le monde saura que nous ne dormons pas ensemble. Je n'ai pas accepté de participer à cette mascarade pour me faire démasquer le premier jour. Les murs ont des oreilles.

Elle posa sa valise à son tour puis s'assit résolument sur le lit.

— Je prends ce côté-là.

Je haussai les épaules.

— OK, OK. Mais si tu veux vraiment que les gens croient qu'on est en couple, tu devrais y mettre du tien. Vu les regards que tu me lances en permanence, ils doivent imaginer que tu as envie de me dépecer.

— C'est un fantasme comme un autre.

— Je suis sérieux. Soit on laisse tomber tout de suite, soit on joue nos rôles à fond. Fitz et Jess ne se supportent plus, d'accord, très bien. Mais Daniel et Noémie sont amoureux. Tu es prête à dormir dans un lit double, donc me sourire en public ne devrait pas te demander trop d'efforts.

Sa grimace n'était pas très convaincante, mais ce serait le mieux que j'obtiendrais d'elle.

Nous descendîmes manger notre repas du soir. Le jet privé décollerait le lendemain matin. La nourriture était étrange. Je cherchai sans succès des hamburgers et des frites – je dus me contenter de fruits de mer et de riz au curry.

— C'est dégueulasse, protestai-je en touillant mon assiette.

— Tais-toi et mange, tu me fais honte, murmura Jess en me dédiant un sourire dégoulinant d'amour.

— Tu m'emmerdes, un peu, répondis-je en lui caressant sensuellement l'épaule.

— Qu'est-ce qui m'a pris d'accepter cette mission, siffla-t-elle en gloussant de contentement.

La suite du repas se déroula dans un silence déprimant. Je n'avais qu'une envie, rentrer dans notre chambre pour m'écrouler sur le lit.

Je passai la carte dans le boîtier.

La machine bipa.

La porte pivota.

Et la forme me heurta de plein fouet.

Je volai en arrière, heurtai le mur sans avoir la présence d'esprit de pousser un juron. Mon crâne frappa le papier peint avec un bruit mat et le monde s'obscurcit devant moi.

— Hé ! cria Jessica, ce qui était plutôt pertinent.

Tout tournait autour de moi. Le temps que mon univers se stabilise, la forme était déjà en train de courir dans le couloir, Jessica sur ses talons.

Un stupide réflexe de macho me poussa à les poursuivre, comme si j'allais pouvoir aider Jess – alors que ce serait sans doute l'inverse, comme d'habitude. Je refermai la porte par réflexe et me ruai derrière eux. Ma tête m'élançait ; je portai la main à mon crâne. Aucune trace de sang sur mes doigts, mais j'allais avoir une sacrée bosse.

L'inconnu tourna au coin du couloir, puis Jess disparut à son tour. J'allongeai ma foulée, peu désireux de les perdre. Je commençais à perdre haleine ; je n'avais jamais été sportif, encore moins sprinteur. Dans mon activité favorite, l'essentiel consistait à *ne pas* sprinter.

Je perdais du terrain ; Jessica en gagnait. Elle n'était plus qu'à quelques foulées de l'homme – qui se jeta soudain par une fenêtre.

Jessica le suivit.

Stupéfait, je m'arrêtai, et posai les mains sur mes genoux pour retrouver mon souffle. Je titubai jusqu'à l'endroit où les deux s'étaient défenestrés.

— Bien sûr, haletai-je en apercevant l'escalier incendie.

On ne voyait pas la passerelle du couloir. L'inconnu devait bien connaître la disposition des lieux pour se jeter ainsi de côté. Je me penchai par l'ouverture, abandonnant toute idée de rattraper le fuyard. Le soleil s'était couché et seule la lumière d'un réverbère éclairait la scène d'une lueur épuisée. Pour la première fois, je pris le temps de détailler l'homme qui dévalait les marches. Il portait un pantalon large du genre baggy, et la capuche de son sweat-shirt dissimulait ses cheveux. Il avait presque atteint le sol, la commissaire à deux pas de lui. Il se retourna sans que je puisse apercevoir son visage. Malgré la pénombre, je devinai sa panique. Il ne devait pas s'attendre à être suivi aussi longtemps.

Je m'étais rarement senti aussi impuissant. La silhouette de Jessica disparaissait dans la nuit et je n'avais aucun moyen de la rejoindre. J'hésitai à appeler la direction de l'hôtel pour les avertir de l'incident. J'y renonçai au dernier moment. Je préférais en discuter avec Jessica avant. J'aurais également bien aimé qu'aucun témoin ne voie ma supposée compagne pourchasser un intrus avec l'habileté d'une sportive de haut niveau. Dans la confusion du moment, elle avait totalement laissé tomber sa couverture ; une femme d'oligarque ne s'abaisserait certainement pas à une telle course.

Lorsqu'on ne peut rien faire, autant se résigner. Mon fatalisme – je préférais parler d'optimisme – gagna le combat. Jess s'en sortirait, certainement. Je retournai donc en trotinant vers notre suite, et insérai de nouveau la carte dans le lecteur.

Je poussai l'interrupteur d'un index méfiant. L'inconnu n'était peut-être pas seul. Maintenant que j'y pensais, ce serait d'ailleurs un plan rusé. Le fugitif nous attirait sur ses traces pendant que son complice continuait... ce qu'il voulait faire.

Personne ne me sauta dessus, aucune forme ne surgit de l'ombre. Je fis le tour de la chambre, et mis un point d'honneur à regarder sous le lit, à ouvrir toutes les armoires. Je me rappelai une nuit inconfortable dans la chambre d'un mannequin, où Moussah s'était glissé dans la penderie pendant que Deborah et moi restions sous le matelas. Une bouffée de nostalgie m'envahit – je ne les avais abandonnés que depuis un jour, pourtant cela me semblait une éternité.

Surtout, c'était toujours eux qui me sauvaient la mise lorsque je me retrouvais dans les ennuis jusqu'au cou. Comment allais-je m'en sortir sans eux ?

Je me forçai à me calmer, respirai profondément, puis ouvris le minibar. Les bouteilles rangées impeccablement me firent de l'œil. Je m'emparai d'une mignonnette de vodka et en vidai la moitié d'un coup. La note serait pour Bob – il me devait bien ça.

Jessica était partie depuis trois minutes. J'avais l'impression que cela faisait une heure. Je regardai autour de moi, cherchai à m'occuper.

Ma valise était ouverte, j'en profitai pour sortir ma trousse de toilette et...

Ma valise était ouverte.

Ouverte.

Lorsque nous étions arrivés dans la chambre, je l'avais déposée dans un coin. Cette histoire de lit double avait ensuite accaparé mes

pensées, et je n'avais pas défait mes affaires, repoussant ce moment au retour du dîner.

Quelqu'un avait donc fouillé à l'intérieur. Et un frisson remonta le long de mon dos alors que je réalisais ce qu'il devait chercher.

J'oubliai mon inquiétude pour Jess et me concentrai sur une angoisse bien plus personnelle. Je me penchai et fouillai comme un possédé au milieu de mes boxers et de mes maillots de bain.

La partie du keylogger que j'avais dissimulée dans ma trousse de toilette s'y trouvait toujours, à l'intérieur de mon pot de crème de soin. N'est pas agent secret qui veut, ça m'avait paru le meilleur endroit. De même pour le morceau caché dans le revers de mon seul pull. Je pouvais sentir le renflement à travers la laine.

Un à un, je vérifiai les composants. Je ne me détendis qu'une fois tous retrouvés. Pourtant, leur présence ne voulait pas dire qu'on ne les avait pas modifiés, touchés, enregistrés, photographiés, ou quelque autre action tout droit sortie d'un film d'espionnage.

Ah, il était beau le Fitz. L'entraînement intensif de Moussah ne m'avait servi à rien. Lorsque l'inconnu avait jailli de la chambre, je n'avais pas eu le temps de me mettre en garde et je n'avais pas accompagné le choc comme il me l'avait enseigné. Je m'étais contenté de m'écraser contre le mur. Quand je disais que je n'étais pas fait pour l'aventure...

En refermant ma valise, je réalisai que celle de Jessica bâillait elle aussi sur le lit. Je ne me souvenais pas si elle y avait touché avant de descendre manger. Ma mémoire n'était pas des plus performantes.

Je me préparais à me laisser tomber sur le lit et résoudre cette situation à la manière habituelle (ne rien faire) lorsqu'un éclat de métal attira mon attention, juste à côté de la fenêtre. Je ne l'aurais jamais remarqué si je ne m'étais pas penché sous cet angle pour refermer ma valise.

Intrigué, je m'avançai d'un pas.

Et la porte s'ouvrit brutalement.

— Fitz ! s'écria Jess. Tu n'as rien ?

Je récupérai de mon arrêt cardiaque pour la dévisager. La sueur coulait sur son visage et maculait ses vêtements. Ses cheveux détachés tombaient sur son front, collés par la transpiration. Sa poitrine se soulevait au rythme de sa respiration sifflante. Et malgré ça, elle parvenait à garder un charme indéfinissable.

— C'est à toi que je devrais demander ça. J'ai essayé de vous courir

après, mais je vous ai perdus quand vous avez sauté sur l'escalier incendie.

— Toujours aussi sportif, hein ? haleta Jessica en se laissant tomber sur le lit. Bon, je suis rassurée de voir que tu vas bien. Au bout d'un moment, je me suis demandé si cet intrus n'avait pas pour but de nous séparer. Sans moi, tu deviens une cible facile.

Cela rejoignait un peu mes pensées, mais avait-elle besoin de l'énoncer ainsi ? Elle me faisait passer pour un faible incapable de se débrouiller tout seul.

Bon, d'accord.

— Tu as réussi à le rattraper ? demandai-je stupidement.

— Bien sûr. D'ailleurs il est là, avec moi, je lui ai passé les menottes, ironisa-t-elle en indiquant le vide. Tu ne le vois pas ?

— L'humour, ça n'a jamais été ton truc.

Avant le repas, cette pique aurait pu être cruelle. Désormais, je la prononçais en souriant. Rien de tel pour désamorcer les conflits qu'un intrus qui fouille dans vos affaires.

— Non, je ne l'ai pas rattrapé, confirma-t-elle, soudain sérieuse. Il avait une sacrée forme physique. Et il connaissait parfaitement la topographie du quartier. J'ai abandonné la poursuite lorsque j'ai réalisé que je m'éloignais de l'hôtel, et que je pénétrais dans un territoire qui m'était étranger. Son objectif était peut-être de m'attirer dans un piège.

— Peut-être... ou bien on l'a simplement surpris alors qu'il fouillait nos affaires et il cherchait à s'échapper.

Jess s'empara d'une serviette pour sécher son visage trempé de sueur. Elle se laissa tomber à côté de moi sur le lit.

— Tu as vérifié qu'il ne nous manquait rien ?

— J'ai regardé dans ma valise, je ne me suis pas permis de fouiller la tienne.

— Je t'ai connu moins délicat que ça.

Elle se pencha pour vérifier ses affaires. Lorsqu'elle se redressa, son expression était soucieuse.

— Il t'a pris quelque chose ? demandai-je.

— Non, pas exactement, mais...

Je la regardai, attendant qu'elle complète sa phrase. Elle finit par

soupirer.

— Oublie. Que fait-on ? Est-ce qu'on prévient l'hôtel de cette intrusion ?

— On part demain. Ce serait beaucoup de bruit pour pas grand-chose. Autant faire profil bas.

Elle acquiesça, puis se dirigea vers la salle de bains.

— Je vais prendre une douche. Je me sens collante.

— Tu veux que je te frotte le dos ? proposai-je galamment.

Elle me foudroya du regard avant de me fermer la porte au nez. Notre voyage commençait à merveille.

Et je restai seul avec mes pensées au milieu des valises ouvertes. Que craignait Jess ? L'intrus en avait-il après elle ? Après moi ? Après nous ? Après Bob ? Ou était-ce une autre raison qui m'échappait ?

Soudain, je repensai à l'éclat de métal qui avait attiré mon attention. Un mauvais pressentiment m'étreignit. J'attendis que l'eau coule dans la salle de bains, puis m'avançai jusqu'aux rideaux.

Le micro était réellement minuscule. Si je n'avais pas suivi les instructions de Bob voici quelques jours, je n'aurais même pas su quoi chercher. Pris sur le fait, notre intrus n'avait pas eu le temps de refermer le boîtier de la télévision dans lequel il souhaitait le glisser.

Le Fitz d'il y a quelques mois – quelques semaines – quelques jours – en aurait parlé à Jessica avant de lui demander son opinion.

Le Fitz d'aujourd'hui écrasa la puce entre ses doigts avant de la remettre en place.

Et de se coucher.

Il n'y a rien de plus désagréable que de dormir avec une ex qui n'a pas l'intention de renouer les liens, copulairement parlant. Vous êtes étendu à moitié nu à côté d'une personne dont vous connaissez le corps, la peau, le parfum, les soupirs, les regards, les réactions, la cambrure, et vous vous efforcez de penser à autre chose – par exemple à la manière dont un inconnu a fouillé votre valise.

En relevant la tête, je pouvais voir la porte sous la faible lueur de la diode de mon ordinateur. Nous avions déplacé le secrétaire en bois épais pour le placer devant l'entrée. Cela n'empêcherait pas l'intrusion d'un individu volontaire, mais cela contribuerait au moins à nous réveiller. La paranoïa, un état d'esprit.

Sans compter que j'avais oublié un détail important concernant Jessica : elle *remuait*. Vraiment. Chaque rêve semblait un combat et elle se retournait dans un sens puis dans l'autre. Son coude fouailla mes côtes, son poing heurta mon épaule. Lorsqu'elle me gifla en se retournant, j'en vins à me demander si elle dormait vraiment, ou si elle se vengeait de tout ce que je lui avais fait subir.

Je m'écartai d'elle au maximum, cherchant la fraîcheur que la climatisation peinait à offrir. Ce qui est ennuyeux avec la clim, c'est qu'on doit tout le temps choisir entre silence et fraîcheur. Je finis enfin par trouver une position satisfaisante, calmai ma libido, puis m'endormis d'un sommeil sans rêves.

Le lendemain, je fus réveillé sans ménagement par la sonnerie du portable que Jess utilisait comme réveil. Je grognai, me tournai sur le côté, protestai.

Puis elle arracha la couette, et je me drapai dans ma dignité pour

me tenir chaud.

— Allez, debout, on va rater l'avion.

Je grommelai quelques mots inintelligibles avant de condescendre à me lever. Ce voyage perturbait complètement mon rythme. J'avais besoin de sommeil, moi. J'avais l'habitude de me réveiller vers 20 heures ou 21 heures, pas 6 heures du matin. Un coup d'œil dans le miroir me confirma que je ne ressemblais à rien. Je tentai d'améliorer mon teint à coup de crèmes et de discipliner mes cheveux.

C'est alors que mon téléphone vibra.

Je m'attendais à un message depuis la veille, et le mystérieux silence de Bob m'avait rendu nerveux. Ce fut un soulagement de découvrir qu'il était toujours en vie, toujours impliqué dans cette mission. Il n'aurait plus manqué qu'il me lâchât en pleine nature.

Ça va ? Bien profité de l'hôtel ? Grosse journée encore aujourd'hui, mais tu pourras te détendre ce soir. Sajith t'attend devant l'hôtel pour te conduire à l'aéroport mais il est payé à l'heure, ça ne le dérangera pas d'attendre si tu veux un petit-déjeuner.

J'étais admiratif de toute personne capable de taper un SMS aussi long sans se faire ennuyer par le mode T9. Lorsque je m'y risquais, je me trouvais toujours avec une incohérence en plein milieu. Mention spéciale au « j'aime tes textos » que j'avais envoyé à une amie et qui s'était miraculeusement transformé en « j'aime tes tétons ».

— Qu'est-ce que tu fais encore ? râla Jessica.

— Je me rends séduisant, répondis-je en rangeant mon téléphone. Bien sûr, c'est un concept qui t'échappe un peu.

Elle tambourina à la porte de la salle de bains une fois, deux fois, jusqu'à ce que j'abandonne la lutte et que je sorte sans m'être occupé de mes sourcils. Elle ignore avec sérénité mon regard furibond.

— Ça y est, tu es prêt ?

— Évidemment, toi, tu es belle au naturel, grommelai-je.

— C'est le maquillage de la veille, j'attends un peu pour l'enlever.

Elle était irrécupérable. Je m'emparai galamment des valises – la sienne pesait une tonne – et nous sortîmes de l'hôtel pour rejoindre notre voiture.

Sajith nous attendait dans sa Mercedes. Il se leva d'un bond en nous voyant arriver et plaça les valises dans le coffre avant que j'aie pu dire ouf. Sans un mot, je me glissai dans l'habitacle confortable, Jess à mes côtés.

Les immeubles de Colombo laissèrent la place à des habitations plus modestes, tandis que la route de goudron se transformait en chemin de terre. Sajith conduisait avec le détachement dû à l'habitude, et il ne ralentit pas pour des trivialités comme des dos d'âne ou des nids-de-poule. Il n'y avait pas de ceinture à l'arrière, et j'étais constamment ballotté contre ma coéquipière. Jessica me lança un regard sévère lorsque je lui percutai l'épaule, puis finit par accepter les cahots épisodiques de notre relation.

— Il n'y a pas de ceinture, observai-je en anglais avec un fabuleux sens de l'à-propos. C'est normal ?

— Oui, je ne roule pas à plus de soixante kilomètres par heure, donc il n'y a aucun danger. C'est au-dessus que les gens ont des accidents.

Vaincu par la sagesse populaire, je m'adossai confortablement au siège et entamai mes prières lorsqu'une nouvelle secousse m'envoya sur les genoux de Jess.

— C'est maintenant que ça va se corser, murmura-t-elle en français, imperturbable, lorsque j'eus retrouvé mon équilibre. Jusqu'à maintenant, nous n'étions que des touristes en voyage. Dans quelques minutes, nous nous retrouverons entre les mains de terroristes et de meurtriers. Tu te sens comment ?

— Ben, jusqu'à ta fine analyse, ça allait bien. Maintenant...

Elle me décocha enfin un sourire, avant de se renfrogner lorsque son front percuta le dossier de devant lors d'un choc plus violent que les autres.

— Courage, Fitz.

— Oh, du courage, j'en ai – enfin, parfois. Mais quand tu dis que ça ne commence que maintenant, je pense que tu te plantes dans les grandes largeurs. Tu appelles ça comment, l'intrusion qu'on a vécue hier ? Pour moi, le jeu a déjà débuté. L'ennui, c'est qu'on ne connaît pas les joueurs.

— Ni les règles, admit Jess.

Depuis quelques secondes, nous ne subissions plus de cahots – et ce changement était particulièrement surprenant. En regardant par la fenêtre, je réalisai que le chemin poussiéreux avait de nouveau laissé la place à du bitume.

— Je pense qu'on approche.

Comme pour me donner raison, les larges contours d'un aéroport se dessinèrent dans le lointain. Je n'y connaissais pas grand-chose en aviation – pourtant j'avais toujours imaginé qu'un jet privé décollait

d'un aéroport classique, dans lequel il avait peut-être seulement sa propre place de parking (si le mot était correct). Ce brave Philip Munster semblait avoir poussé le vice jusqu'à créer – ou utiliser – une structure entière pour son avion.

En approchant, les détails se révélèrent à nous. La tour de contrôle ressemblait à toutes celles que j'avais pu voir dans les films. Par contre, la clôture grillagée et hérissée de piques ne m'inspirait aucune confiance.

Sajith ne montra pas le moindre signe d'inquiétude, et s'avança jusqu'à la herse au milieu des barbelés. Un homme sortit d'une guérite en contreplaqué.

— Euh, il a un M4, observai-je à voix basse.

— C'est un M16. Il est plus long et plus droit, tu ne vois pas ?

Mon expérience des armes se résumait à mes parties de Counter-Strike – je voulais bien croire Jess sur parole.

— Ouais, enfin, il a un fusil d'assaut, quoi. Et il se rapproche.

Jessica posa sa main sur mon bras de manière rassurante. À quel moment avait-elle pris ce rôle de protecteur qui – mon instinct macho me le susurrait – revenait aux hommes ? J'aurais aimé pouvoir sortir de la voiture, m'interposer comme les héros au cinéma. Je me contentai de fixer le canon de l'arme qui se dirigeait vers nous.

Un regard rapide à Jess me confirma qu'elle était inquiète, elle aussi. Oh, elle parvenait à garder un visage inexpressif. Mais au bout de plusieurs années de vie commune, je pouvais interpréter la plupart de ses battements de cils ou crispations de mâchoires. Ses muscles étaient raidis, ses jambes rassemblées comme pour bondir. Ce fut à mon tour de poser une main apaisante sur son épaule.

— Qui êtes-vous ? demanda l'homme en agitant son arme d'un air menaçant. Vous êtes sur la liste ?

Il joignit le geste à la parole et écarta son... son M16 pour sortir un vieux papier chiffonné. Aussi facilement que ça, toute mon angoisse s'évanouit. Je me retrouvai dans mon élément. En dehors de son arme, cet homme ressemblait comme deux gouttes d'eau à un videur de club à la mode.

Je lui dédiai mon plus beau sourire et me penchai à travers la vitre – leentement, sans geste brutal.

— Daniel et Noémie Ricol, claironnai-je.

Le garde réussit l'exploit de ne pas me quitter des yeux tout en

consultant sa liste. Les secondes s'écoulèrent, les plus longues de ma vie. Plus il parcourait le papier sans nous trouver, plus le canon de son arme remontait vers mon visage.

Et si Bob n'avait pas fait son travail ? Et si j'avais été démasqué ? Et si l'antiquaire ne nous avait pas incrustés ? Et si l'intrus de la veille avait découvert des informations compromettantes ? Et s'ils avaient noyauté la Crim' française ? Et si Sajith était un traître ?

C'est fou, le nombre de questions qu'on peut se poser lorsqu'on attend sous la menace d'une arme.

Le gardien rangea son papier puis abaissa enfin son fusil d'assaut. Un sourire commercial apparut sur son visage, creusant des lignes qui ne devaient pas se former souvent.

— Je vous prie de bien vouloir excuser mon accueil. Comme vous le verrez, la sécurité est maximale dans ce complexe ainsi que sur l'île qui sera votre destination, dans le but de vous assurer le meilleur séjour possible. Je vous souhaite un bon vol.

D'un seul coup, le militaire meurtrier s'était transformé en majordome obséquieux à l'anglais parfait. Il rentra dans sa guérite et la barrière se leva pour nous laisser entrer.

Pendant tout ce temps, le chauffeur de taxi était resté impassible. Sa voiture pénétra dans l'enceinte avant de se garer dans un parking improvisé, au milieu de voitures de luxe et sans doute de location. Moi qui ne m'y connaissais pas en voiture

— Dis donc, c'est censé être calme, le Sri Lanka, comme région. Enfin, au moins au sud. À la place de notre conducteur, j'aurais pété un câble.

J'avais sans doute parlé trop fort, car Sajith se retourna, tout sourire.

— Rassurez-vous, j'ai l'habitude. Notre ami commun m'avait prévenu que vous étiez sur la liste, je n'avais donc aucune raison de m'inquiéter.

Notre ami commun. Bob, donc. J'étais reconnaissant à Sajith de ne pas parler de lui plus en détail alors que Jess était à côté de moi. Pourtant, sentir ses tentacules se déployer jusqu'au Sri Lanka me rendait mal à l'aise. Lorsque j'avais accepté de lui rendre un service, j'avais réellement vendu mon âme au diable.

Je ne m'étais jamais senti autant dans un James Bond – et aussi peu COMME James Bond – de toute ma vie.

Je remerciai Sajith, lui glissai un billet avec l'aisance due à la

pratique des videurs et des physios (enfin une compétence qui me servait) puis sortis du véhicule.

— C'est vous qui allez nous tenir lieu de chauffeur au retour ?

Et là.

Là.

Là...

J'avais peu de talents dans la vie, je venais justement de me servir de celui qui me permettait de passer un bakchich avec une discrétion qui aurait honoré Bokassa.

Mais là où je brillais, ma valeur ajoutée, mon fonds de commerce, c'était de savoir déchiffrer les expressions les plus infimes. En soirée, malgré l'éclairage difficile, l'état d'ébriété et le Sound System, cela me permettait de repérer en un clin d'œil – littéralement – la fille qui céderait à mes charmes ou non.

Sajith n'était pas une fille – il avait d'ailleurs la barbe fournie d'un prédicateur ou d'un hipster. Pourtant, tous les signes étaient là. Malgré tous ses efforts, il avait détourné les yeux, s'était troublé une fraction de seconde. Il allait mentir comme un arracheur de dents :

— Bien entendu. Je ne raterais pour rien au monde un pourboire comme celui que vous m'avez donné. Je serai là à votre retour, sans faute.

Une main glacée me serra le cœur. Sajith n'avait pas prévu de nous récupérer. Ce qui voulait dire que Bob ne l'avait pas embauché au retour. Pourquoi ? Pensait-il que nous n'avions aucune chance de survie ? Non, je devais sûrement me tromper.

Jessica me poussa pour me faire avancer alors que mes jambes s'étaient transformées en bois.

— Eh bien alors, tu viens ? Nous ne sommes pas si en avance que ça. Autant ne pas se faire remarquer.

Je hochai stupidement la tête et lui emboîtai le pas.

L'avion se trouvait tout au bout de la piste, après une étape dans un hall climatisé à la fraîcheur bienvenue. La passerelle ne s'était pas encore déployée et les passagers attendaient dans de confortables fauteuils en cuir.

Ils étaient une trentaine au moment où nous fîmes notre apparition. Trente amateurs d'art qui avaient soutenu sans sourciller le regard de notre ami au M4 (pardon, au M16) pour pénétrer dans ce saint des saints et prendre l'avion vers leur destination finale.

En parlant de fusils d'assaut, le garde dans sa guérite n'était pas le seul protecteur de l'aéroport. Dix malabars en tenue de camouflage (ce qui n'avait pas vraiment de sens dans un hall aux murs d'un blanc impeccable, mais qui étais-je pour critiquer ?) se tenaient à intervalles réguliers, donnant à l'ensemble une allure de camp militaire inquiétant. Là encore, aucun des invités ne semblait s'en offusquer. Je m'étais attendu à des agents de sécurité, bien entendu, mais je les avais imaginés portant costume et lunettes noires, des clones de Matrix se fondant parfaitement dans le décor compassé. En croisant le regard glacial d'un de ces guérilleros, je commençai à réaliser dans quel pétrin je me lançais.

Jessica ne répondit pas à la soudaine pression que j'exerçai sur sa taille. Souriante, elle jouait à la perfection le rôle de la femme trophée qu'elle avait décidé d'assumer. Pourtant, son regard ne manquait pas le moindre détail. J'imaginai qu'elle avait déjà établi un plan de crise, qu'elle savait déjà où plonger si les balles commençaient à voler, qu'elle avait repéré toutes les sorties de secours.

De mon côté, j'avais repéré la clim.

Quelques invités se retournèrent en nous voyant arriver. Certains nous sourirent avec affabilité, d'autres se contentèrent de nous dévisager avant de retourner à leur conversation.

Cindy se trouvait déjà là, accompagnée de son barbu habituel. Elle ignore Jessica et me servit un clin d'œil mutin. Ne sachant comment répondre sous le double regard de ma supposée compagne et de son supposé mari, je me décidai à l'ignorer.

Cet état de grâce ne dura pas longtemps. Le barbu finit par se lever du canapé où il lisait le *Figaro* – je ne cherchais plus à comprendre où il avait trouvé un exemplaire du jour ici, nous n'étions plus à ça près – et s'avança vers moi à grandes enjambées. Je me tendis, attendant le coup d'éclat ou la crise de jalousie.

— Monsieur... Ricou, c'est bien ça ?

— Ricol, corrigeai-je automatiquement.

— Oui, pardon. J'ai toujours eu une mémoire épouvantable pour les noms. Ma femme m'a dit que vous étiez vous aussi un fan de peinture ?

Je regardai Cindy qui ricanait dans le dos de son pseudo-mari. Je ne savais pas pourquoi elle se moquait ainsi de moi, mais je choisis de rentrer dans son jeu. C'était toujours mieux que de me faire casser la gueule pour avoir parlé à l'escort de quelqu'un d'autre. J'avais des manières, moi.

— Oui, acquiesçai-je donc, même si je reste au mieux un amateur éclairé.

L'homme éclata de rire avant de me prendre par le bras.

— Et modeste, avec ça ! C'est si rare dans nos sphères ! Mais je ne me suis pas présenté, je m'appelle Serge Roux.

Il parut attendre une réaction, avant d'ajouter :

— Des confiseries Roux. Vous en avez sûrement déjà mangé ?

Avec tout autre nom, cela serait passé pour de la vantardise. Mais oui, je connaissais bien sûr les bonbons Roux. *Tout le monde* en France connaissait la marque, la seule à concurrencer Haribo de manière crédible. Et Serge avait raison, j'en avais englouti ma part durant mon enfance, mon adolescence et même à l'âge adulte. Comme disait le slogan de leur concurrent, *pour les grands et les petits*.

Je considérai l'homme en face de moi avec admiration. C'était une chose de savoir que l'on allait se mêler à des multimillionnaires dans un séjour artistique, c'en était une autre de réaliser ce à quoi la personne devait sa fortune. Mon regard embrassa les autres voyageurs. Il y avait probablement d'autres gérants, d'autres fondateurs, d'autres patrons. Soudain, j'eus le tournis. Je n'étais qu'une fourmi insignifiante face à ces pointures – et Serge Roux s'attendait certainement à ce que je me présente à mon tour.

— Bien entendu, admis-je. Je suis désolé de ne pas vous avoir reconnu tout de suite. Les articles sur votre entreprise sont nombreux, les photos bien plus rares. Pour ma part, j'ai bien peur de travailler dans un domaine moins sucré, la réassurance.

C'était la couverture que Bob avait choisie pour moi, et je me conformai au scénario à la lettre. Il partait du principe que les sociétés de réassurance étaient suffisamment discrètes pour que leurs dirigeants et VP restent inconnus du grand public. Bien entendu, Bob avait également monté de toutes pièces quelques articles et liens sur ma personne qui confirmeraient mon identité.

J'avais dû apprendre, en plus du jargon de l'art, tout celui de la réassurance, qui était l'un des domaines les plus rébarbatifs que j'aurais pu imaginer. Le principe en était simple : les compagnies d'assurance se trouvaient parfois face à des sinistres qui leur coûtaient des sommes astronomiques, en raison d'un dérèglement climatique, d'un attentat terroriste ou simplement d'un manque de chance patenté. Par conséquent et pour éviter les problèmes de trésorerie – voire la faillite – en cas d'incident, les sociétés d'assurance faisaient elles aussi appel à des assurances : les fameux réassureurs.

Les hommes de l'ombre parfaits, donc, qui n'avaient de lien avec aucune personne physique et très peu d'entreprises. Bob avait vérifié qu'aucun assureur ou réassureur ne se trouvait sur la liste des invités de Philip Munster, et vogue la galère.

Et que diable allait-il faire dans cette galère...

Ceci dit, Bob n'avait pas eu tort : l'absence de glamour de la réassurance me servait de bouclier contre l'intérêt des autres invités.

— Passionnant, marmonna Serge. Vraiment passionnant. Et donc, vous allez participer à la fameuse vente aux enchères ? Vous avez un peintre de prédilection ?

Je m'autorisai un sourire de conspirateur.

— Vous ne pensez tout de même pas que je vais vous annoncer mes intentions, monsieur Roux ? Vous êtes charmant, mais vous serez mon adversaire lors de la vente.

— Ha ! Vous avez bien raison. Désolé de vous avoir posé cette question, ma femme ne cesse de dire que ma curiosité me perdra.

— Permettez-moi de vous présenter la mienne, fis-je galamment (à moins que ce fût le meilleur moyen de changer de sujet).

Jessica s'inclina en une révérence parfaite – du moins pour ce que je connaissais des révérences parfaites – et tendit sa main à l'homme qui lui baisa les doigts.

— Je m'appelle Noémie. Enchantée, monsieur Roux.

— J'espère que votre mari ne s'en offusquera pas, mais vous êtes réellement charmante.

— Il ne s'en offusquera pas, confirma Jessica. Et je vous remercie du compliment. J'ai entendu dire que vous aviez fondé les confiseries Roux ?

— Oui, j'ai...

Pour mon plus grand bonheur, l'homme ne put aller plus avant dans sa présentation. Quelques notes mélodieuses résonnèrent dans le hall, que mon oreille harcelée de musique classique reconnut comme le début du concerto en *sol* mineur de Vivaldi, l'une de ses fameuses *Quatre Saisons*. L'Automne, à moins que ce fût l'Été. Ou du Rihanna.

— Votre attention s'il vous plaît, susurra une voix délicate avec une pointe d'accent anglais. Nous allons bientôt procéder à l'embarquement. N'hésitez pas à nous faire part du moindre souci. M. Munster espère que ce vol sera à votre convenance.

— Ah, je crois qu'il est temps de monter à bord, observa Serge Roux avec une vivacité d'esprit impressionnante. Cindy, ma chère...

La jeune femme s'empara de son bras avec empressement puis se dirigea vers la paroi de verre qui nous séparait de l'avion. Nous regardâmes la passerelle se déployer.

Non, correction : Jessica regarda la passerelle se déployer.

Cindy, elle, me regardait.

Alors que je regardais Serge.

Qui regardait Jess.

Je n'étais jamais monté dans un jet privé. D'après les informations marquées sur la carène, il s'agissait d'un Airbus A320 Head of State. Au moins Philip Munster consommait-il européen. Je ne voulais pas imaginer combien cet avion lui avait coûté. Ceci dit, je supposais que, rapporté à sa fortune, c'était comme si je m'étais acheté une voiture.

J'avais toujours eu une théorie sur la richesse, qui se basait sur la manière d'envisager le monde. Lorsque j'étais étudiant, mes parents me donnaient peu d'argent, et je regardais avec inquiétude la carte des bars lorsque des amis me proposaient de prendre un verre.

Puis j'avais commencé à me sentir plus à l'aise, et je n'avais plus couru les *happy hours* et les bistrots à deux euros la pinte. Lorsqu'on me suggérait un bar, j'acceptais sans étudier les prix. Pourtant, je n'étais toujours pas riche, et je continuais à vérifier qu'il y avait des plats abordables lorsqu'on allait au restaurant.

Puis j'avais encore évolué financièrement, et les restaurants – en dehors de certains étoilés – ne m'avaient plus posé de problème. Je ne me battais plus pour demander une addition séparée parce que j'avais pris une salade à huit euros tandis que mes amis avaient commandé une entrée, un plat et un dessert.

Cette évolution me semblait refléter le cycle de la vie. Une personne réellement aisée ne se souciait plus du prix pour acheter une voiture. J'imaginai qu'au niveau qu'avait atteint Philip Munster, il n'avait pas eu besoin de réfléchir longtemps avant d'acquérir l'Airbus.

Je me focalisai sur ces considérations ridicules en prenant place dans un siège épais à l'intérieur de l'avion, en face de Jessica. Tout, plutôt que de repenser aux gardes en tenue de camouflage et à

l'endroit où j'allais mettre les pieds. Il y avait de la moquette au sol, et une belle table en acajou nous séparait. Des écrans de télévision nous proposaient la chaîne de notre choix.

— On pourrait s'y habituer, soupirai-je en me renversant en arrière.

Pour la première fois, une étincelle d'ambition s'alluma en moi. Je m'en étais toujours tenu à ma règle de base : ne jamais dealer plus que ce que je pouvais assumer. Et ma tolérance était faible. Je dealais pour payer mon loyer, mes costumes, mes consommations dans les bars les plus hypes de la capitale... et c'était tout.

Si j'avais voulu, j'aurais pu augmenter mes ventes, compter sur ma clientèle fidélisée, voire embaucher d'autres petites mains pour vendre à ma place dans les clubs que je ne pouvais pas visiter. En quelques semaines, avec mes relations, j'aurais pu devenir un homme qui comptait dans le petit milieu de la drogue parisienne, avec des valises pleines de billets de banque, un appartement dans le 6^e arrondissement avec vue sur le jardin du Luxembourg (oui, soyons snobs, je n'aimais pas le 7^e).

Puis je repensai aux ennuis que je m'étais déjà attirés en me contentant de dealer à la petite semaine, et mon ambition disparut comme elle était venue. Ma vie me convenait très bien ainsi – du moins lorsque je ne me retrouvais pas dans le jet privé d'un terroriste.

Les gardes embarquèrent à notre suite, l'arme en bandoulière. Un espace bien moins confortable que le nôtre avait été aménagé à la place de ce qui devait être une salle à manger, et ils prirent place sans rien dire sur des sièges classiques aux allures de strapontin. Plus je les examinais, plus je leur trouvais l'air féroce.

De nouveau, Jess s'empara de ma main au décollage. De nouveau, je lui souris d'un air rassurant. C'était agréable de voir une faille chez cette femme parfaite. Ça la rendait plus humaine, plus sympathique. Nous regardâmes à travers le hublot la terre s'éloigner, et la mer prendre toute la place.

— J'espère que vous êtes tous bien installés, annonça le commandant de bord. Le vol durera une heure quarante. Nous nous poserons sur l'île à 11 h 17, heure locale.

Je consultai ma montre, puis relevai soudain la tête. J'avais la désagréable sensation que quelqu'un m'observait.

Au début, je crus qu'il s'agissait de Cindy, qui me souriait de toutes ses dents de l'autre côté de la travée. Son compagnon lui faisait face et ne pouvait donc m'apercevoir. Je commençais à m'inquiéter de m'aliéner les faveurs d'un magnat des bonbons – même si, dit comme

ça, cela ne semblait pas bien dangereux.

Pourtant, la sensation ne disparut pas lorsque je rendis son regard à Cindy. J'avais toujours l'impression qu'on me surveillait, ce picotement au creux de la nuque – qui pourtant reposait sur un coussin du plus bel effet.

Décidé à en avoir le cœur net, je me tournai vers la gauche – avant de réaliser que la main de Jess entravait mes mouvements.

— Euh, tu peux me lâcher, maintenant, soufflai-je.

Incrédule, elle regarda ses doigts crispés. Cinq minutes que nous étions dans les airs, et elle ne s'était toujours pas détendue. Elle me rendit ma main avec un sourire d'excuse et je pus enfin pivoter sur moi-même.

L'avion était rempli à craquer. Les sièges numérotés me permirent de nous compter facilement : vingt-six fauteuils, vingt-six personnes. Je n'étais pas loin en estimant la foule qui attendait au départ. En pensant au nombre d'allers-retours qu'il allait falloir pour ramener les deux cents invités sur l'île, je me sentis coupable du bilan carbone.

Pourtant, ce n'était pas ma première priorité. Mon regard errait sur les différents passagers sans jamais trop s'attarder pour ne pas paraître insistant. La plupart avaient débouclé leur ceinture et discutaient entre eux avec bonhomie. Ils devaient se connaître depuis longtemps. L'un d'eux tenait un verre de champagne en main, un autre sirotait un liquide ambré qui devait être du whisky. Je me demandai vaguement comment la vodka était considérée dans la haute société.

J'oubliai cette considération pourtant vitale en croisant le regard d'un homme au fond de l'avion.

Je le reconnus aussitôt – difficile d'oublier un physique aussi imposant. La mâchoire carrée, les muscles saillants, le costume trop serré... oui, nous nous étions déjà rencontrés.

Dans l'ascenseur de l'hôtel, la veille au soir.

Le colosse avait allumé son ordinateur portable, et feignait un intérêt certain pour son écran. Pourtant, ses yeux ne cessaient de fureter dans la cabine – et de se poser sur moi. Lorsqu'il réalisa que je l'avais repéré, il baissa la tête et ses énormes doigts tapèrent frénétiquement sur son clavier..

La sensation de picotement avait disparu. Plus j'y réfléchissais, plus j'étais convaincu que c'était lui qui me surveillait depuis le décollage. Mais pour quelle raison ?

Je me rencognai dans mon siège, incapable de résoudre cette

nouvelle énigme. Je n'aimais pas patauger ainsi dans l'inconnu.

C'est fou ce que le temps passe vite lorsqu'on a toutes les technologies possibles à sa disposition. Je zappai sur plusieurs chaînes, écoutai un peu de musique, jouai une partie de FIFA 15 sous le regard réprobateur de Jessica.

Et, aussi facilement que cela, l'avion aborda sa descente. Je regardai par le hublot, fasciné, bercé par la voix du pilote qui nous incitait à regagner nos places et à boucler nos ceintures.

Il n'y avait que la mer, la mer à perte de vue. Du bleu, du bleu et encore du bleu.

Petit à petit, quelques détails vinrent colorer le tableau. Des sortes de bateaux de pêche qui, au fur et à mesure de notre descente, se transformèrent en yachts et autres embarcations de plaisance. Des vedettes bariolées que mon inconscient peupla aussitôt de gardes armés jusqu'aux dents. Et, un peu plus loin...

L'île n'était pas aussi grande que je l'avais imaginé. En même temps, je ne savais pas réellement à quoi je m'attendais.

D'abord, je ne décelai qu'une tache plus claire sur la mer d'encre. Les reliefs se détachèrent, la forêt, les plages.... Il fallut que nous arrivions presque nez à nez avec la piste d'atterrissage pour que je découvre les premiers signes d'activité humaine. Philip Munster s'était découvert une conscience écologique en sus de toutes les œuvres humanitaires dans lesquelles il baignait.

Quel dommage qu'il fût également un terroriste.

La piste se rapprocha, et je distinguai au travers des arbres tropicaux une portion du manoir qui allait nous héberger. Les pierres blanches réverbéraient la lumière du soleil et accompagnaient notre descente d'un éclat féérique. La végétation dissimulait certaines ailes, et j'avais du mal à estimer sa taille. Mille mètres carrés ? Mille cinq cent ? Plus ? Mon esprit de Parisien se rebellait face à tant d'espace.

Depuis que nous avons été acceptés au premier contrôle, les agents de sécurité avaient changé de métier. Au lieu de nous surveiller *nous*, ils s'assuraient désormais que rien n'allait troubler la quiétude de notre séjour. Ils se déployèrent en éventail à la sortie de l'avion. Aucun n'avait sorti son arme, et je leur en savais gré, mais on les sentait prêts à s'en servir à la moindre menace.

Je descendis la passerelle avec précaution, offrant galamment mon bras à Jessica. Pour la première fois, elle s'en empara de bonne grâce. Était-elle consciente que le jeu avait réellement commencé, ou bien sa peur des avions l'avait-elle rendue plus aimable ?

— C'est magnifique, ici ! glapit Cindy, tout à fait dans son rôle de potiche adorable.

Les autres invités, hommes comme femmes, arboraient l'air blasé des habitués. Pourtant, je perçus quelques murmures admiratifs alors que notre procession s'approchait d'une dizaine de voitures prêtes à s'enfoncer dans la jungle.

Oui, la jungle. Le petit kilomètre que nous parcourûmes jusqu'au parking du manoir se déroula entre les frondaisons d'arbres sûrement millénaires – au moins centenaires – enfin, qui avaient l'air vieux. Le toit de verre de notre véhicule me permit d'apercevoir un singe en train de bondir par-dessus la route. Je le perdus de vue et le cherchai quelques secondes avant d'abandonner. De toute façon, nous étions déjà arrivés.

Jessica se crispa à côté de moi, et je réalisai pourquoi lorsque j'aperçus d'autres soldats dans les parages de la maison. Je comprenais mieux leur combinaison de camouflage maintenant que je découvrais leur environnement de travail. Il n'empêche, entre ceux du départ et ceux de l'arrivée, ils devaient être une bonne vingtaine – et que dire de ceux que je ne voyais pas ?

Comme en écho à mes propres pensées, Jessica me donna un coup de coude. Je me penchai vers elle, tendis l'oreille.

— Il y a au moins un sniper dans la forêt, souffla-t-elle.

— Comment est-ce que tu le sais ?

— Un reflet de soleil sur un tube de métal. Je vois mal ce que ça peut être d'autre. Et puis, vu la sécurité, ce serait logique.

Ça y est, on rentrait de plain-pied dans un film d'espionnage. Des snipers, des paras, des M16... Mes précédentes aventures à la poursuite d'un serial killer, d'un kidnappeur de mannequins ou même d'un PDG de société de sécurité ne paraissaient plus aussi impressionnantes.

La voiture s'arrêta dans un crissement de pneus et j'en sortis en premier, un peu perturbé d'imaginer qu'un homme, quelque part dans cette immensité verte, m'avait peut-être dans son viseur. Une simple pression sur la détente, et...

Malgré le chaud soleil qui perçait à travers la frondaison, j'eus soudain froid. Si je m'en sortais, Bob allait m'entendre ! En pensant à lui, je vérifiai subrepticement mon portable. Étrangement, j'avais une barre de réseau – et un texto m'attendait.

Bienvenue au paradis, mon pote.

Un groom s'empara de nos valises et nous conduisit à l'intérieur du manoir – si le mot n'était pas trop faible pour parler d'une telle bâtisse. Château aurait mieux convenu.

Les murs étaient blancs, tout comme le marbre qui accueillait nos pas avant d'être remplacé par une moquette aussi immaculée. Je n'osais imaginer le temps que cela devait prendre de nettoyer toute cette blancheur.

— Monsieur et Madame Ricol, confirma le groom en s'effaçant devant une large porte. Je vous laisse poser vos bagages et vous rafraîchir. Profitez de la journée. M. Munster fera son apparition lors de la fête organisée ce soir.

— Vers quelle heure ? demandai-je machinalement.

— Je ne connais pas l'agenda officiel de M. Munster, mais je vous suggérerais de rejoindre les autres dans le grand hall à partir de 19 heures.

Il s'apprêtait à partir, raide comme un piquet, lorsque je le rattrapai par la manche.

— Et, euh, on peut se promener sur l'île ? Aller dans la forêt ?

— Tout est à votre disposition. Un filet anti-méduses a été déployé sur la principale plage si vous souhaitez vous baigner. Je crois que l'eau est à 28 °C. M. Munster est un écologiste convaincu et a tenté de laisser l'île la plus vierge possible. Prenez donc garde où vous mettez les pieds, certains serpents sont dangereux. Si jamais vous êtes mordus, nous avons une clinique dans l'aile ouest avec un médecin de garde et tous les anti-venins nécessaires.

Je résolus de m'en tenir à la plage ; les serpents n'avaient jamais été ma tasse de thé.

Le groom nous laissa seuls et je pus enfin m'affaler sur le lit. Mine de rien, le décalage horaire, le stress, les voyages en avion et les mercenaires armés, ça vous fatigue un homme.

— Je vais prendre une douche, annonça Jessica en allant prendre une douche.

— Je reste à comater là, répondis-je en restant à comater là.

La porte de la salle de bains claqua, puis l'eau commença à couler. Je fermai les yeux une seconde, me laissant bercer par le bruit monotone.

Lorsque je les rouvris, Jess se tenait devant moi, l'index pressé sur ses lèvres. Malgré cet avertissement, j'eus du mal à retenir mon cri de

surprise. L'eau coulait toujours dans la salle de bains.

Toujours sans parler, elle engloba la pièce d'un geste ample. Devant mon incompréhension, elle se déplaça avec précaution jusqu'à une lampe halogène qu'elle souleva pour regarder sous son pied.

OK, ça devenait plus clair. Elle avait peur des micros, et qu'une phrase déplacée ne m'échappe. Je hochai la tête et, rassurée, elle retourna dans la salle de bains. Toujours sans bruit.

Je me dirigeai vers le minibar dans un coin et me versai une généreuse rasade de vodka.

Ces histoires d'espionnage allaient m'épuiser plus vite que prévu.

— Bon, qu'est-ce qu'on fait ?

— Toi, je ne sais pas, mais de mon côté j'ai une mission à remplir. Et j'espère bien trouver des preuves incriminant Munster dans les attentats de Paris.

Je me trouvais avec Jessica sur la plage, suffisamment loin des autres couples pour qu'un souffle de vent ne vienne pas emporter notre conversation dangereuse. Ici, pas de micros – du moins l'espérais-je. La coquille abandonnée d'un bernard-l'hermite pouvait très bien dissimuler de l'informatique dernier cri.

— Comment est-ce que tu comptes procéder ?

Jess haussa les épaules.

— Je ne sais pas encore. Je pense que je vais me promener, étudier la topographie de l'île et de l'intérieur du manoir. Plus j'aurai de temps pour surveiller les environs, plus je pourrai agir discrètement.

— Mais qu'est-ce que tu cherches, concrètement ? Des mails imprimés qui confirmeraient des transactions financières avec des terroristes connus ? Des plans d'explosifs ultrasophistiqués ? Un noyau d'uranium volé à la Sainte Mère Russie ?

Mon ironie lui passa loin au-dessus de la tête.

— Ce que je cherche est confidentiel. Même si j'avoue que ce que tu décris me rendrait bien service. Ceci dit, un simple ordinateur portable ou une clé USB pourrait contenir assez d'informations pour rendre ce voyage rentable.

— Et tu ne penses pas que Philip Munster s'inquiétera s'il ne trouve

plus la clé USB intitulée « plan machiavélique » dans laquelle il a rangé ses données confidentielles, comme tout bon méchant qui se respecte ?

Elle me foudroya du regard, tout en rejetant ses cheveux en arrière pour donner l'impression à un observateur anonyme que nous nous amusions follement sur la plage.

— Oh, tu m'emmerdes, Fitz. Je ne sais pas pourquoi tu es là non plus, et je ne te demande pas à tout bout de champ ce que tu vas faire. Nous sommes sur place, c'est l'essentiel. Il ne reste plus qu'à improviser.

Pour être honnête, j'imaginais assez facilement la mission qu'on lui avait confiée. J'aurais parié une vodka-pomme que sa valise contenait un micro miniaturisé comme celui que j'avais trouvé chez moi – ou qu'on avait essayé d'implanter dans notre chambre d'hôtel. Assez discret pour passer les contrôles, assez efficace pour espionner toute conversation compromettante.

Finalement, ce n'était pas si éloigné de ma propre mission. Sauf qu'elle avait l'habitude du danger – moi, non.

Plus je pensais aux soldats qui quadrillaient l'île, plus je réalisais que je n'allais pas pouvoir me promener comme une fleur dans le manoir, tomber sur le bureau du Grand Patron™, brancher mon keylogger et repartir en imitant la chorégraphie de Chandelier.

Dans tous les cas, cela impliquait en effet de visiter la bâtisse pour au moins repérer les endroits interdits.

— Je t'accompagne, offris-je donc dans un grand élan de générosité intéressée.

Elle haussa un sourcil.

— Je peux me débrouiller toute seule, tu sais.

— Oh, je sais, je sais même très bien. Mais nous serons plus crédibles à deux – sauf si ton plan se résumait à demander où se trouvaient les toilettes.

Elle ne répondit pas et se détourna, ce qui me confirma que j'avais vu juste.

— Allons-y, alors.

Je lui pris la main et la tirai dans la direction du manoir. La plupart des convives avaient déjà disparu à l'intérieur pour s'abriter de la chaleur, ce qui me semblait un peu dommage lorsqu'on bénéficiait d'un tel environnement. Si je n'avais pas été en mission, les transats

disposés sur la plage m'auraient irrésistiblement attiré.

Quelques courageux s'ébattaient dans l'eau. Comme par hasard, ces hardis étaient également les plus agréables physiquement. Décidément, je trouvais de nombreuses similarités entre le monde de la nuit et celui des ultra riches, la plus capitale tenant à l'importance de la beauté, qu'elle fût humaine ou artistique.

Je ne fus donc pas surpris lorsqu'une jeune femme aux formes avantageuses sortit de l'eau en agitant haut les bras.

— Ouhou ! Daniel ! Noémie ! Elle est bonne, venez !

Cindy, of course. Je ne pus m'empêcher de la dévisager. Elle était magnifique dans son bikini noir. Plus sportive que je l'aurais imaginé, plus tonique.

— Merci pour la discrétion, me grinça Jessica. Elle devrait nous appeler de nouveau, il doit y avoir un ou deux invités qui ne l'ont pas entendue.

En effet, tous les regards convergeaient vers nous. Il n'était plus question de nous faufler dans le manoir comme nous l'avions prévu.

Tout ça à cause d'une escort en bikini.

Changeant de tactique, nous descendîmes la plage jusqu'à ce que les vagues viennent nous laper les pieds. Cindy gardait à grand-peine son équilibre sur le sable glissant.

— Venez, elle est vraiment bonne, répéta-t-elle.

Je plongeai un doigt de pied dans l'eau tiède. Elle avait raison : on aurait pu croire qu'on rentrait dans un bain.

— Et s'il y a des requins ? demandai-je stupidement.

— Avec un filet anti-méduses, tu penses vraiment qu'ils pourraient rentrer ? siffla Jess.

Le contraste était violent entre les deux femmes, l'une joyeuse et exubérante, l'autre froide et posée (et un peu agressive, il fallait bien l'admettre). Voilà ce qu'il se passait lorsqu'on restait deux ans en couple.

Serge Roux nageait à une vingtaine de mètres de nous. Il avait l'habitude de l'eau, et nous rejoignit en un crawl puissant. Je l'avais trouvé vieux et arthritique dans l'avion, mais il entretenait sa forme.

Plus que moi, en tout cas.

Le colosse de l'hôtel nageait lui aussi à proximité. Avec ses lunettes de plongée et sa tête qui dépassait à peine, il ressemblait à un

crocodile.

— Qui c'est, lui ? demandai-je en l'indiquant discrètement du pouce.

Cindy détailla l'inconnu sans vergogne avant de hausser les épaules.

— Un pervers qui essaie de mater les bikinis sous l'eau ? suggéra-t-elle.

— C'est Franz Kraupner, intervint Serge. Un sidérurgiste allemand. Pourquoi cette question ?

Je ne sais pas, parce que j'avais l'impression qu'il me surveillait encore maintenant.

— Qu'est-ce que vous pouvez me dire sur lui ? demandai-je machinalement.

Serge haussa les épaules, fourragea dans sa barbe.

— Je ne le connais pas plus que ça. Son nom revient souvent dans la presse économique, et je l'ai croisé à quelques ventes aux enchères – moins élaborées que celle de ce week-end, bien sûr. Pour le reste... Si on se fie aux articles, il a une réputation de poigne de fer sans le gant de velours. Je ne devrais pas dire ça, c'est sûrement très raciste, mais en le voyant je l'imagine très bien aux commandes d'un Panzer en train de hurler des ordres sous une pluie de balles.

Et c'est donc un tel homme qui me dévisageait avec insistance ? Bien, bien, bien.

Au moment où mon regard se posait de nouveau sur lui, il sortit de l'eau pour rejoindre la plage. Sans le costume, ses muscles étaient encore plus impressionnants. Surtout, il tenait en main un objet inquiétant.

— Euh, Jess... Noémie, c'est quoi, ça ?

— C'est un fusil-harpon, se hâta de répondre Jessica pour cacher mon erreur. Ce brave Franz semble aimer la pêche.

— Ça doit faire mal à bout portant...

— L'arbalète n'est armée qu'à la force des bras, il n'y a pas de système à poudre ou à gaz comprimé.

J'avisai les biceps saillants de l'Allemand.

— Ça doit quand même faire mal à bout portant.

— Vous semblez bien vous y connaître en chasse sous-marine, observa Serge en regardant ma compagne, les yeux plissés.

— Oui, j’aime la plongée, se contenta-t-elle de répondre.

Les deux se jaugèrent un instant. Je me dandinai d’un pied sur l’autre, soudain oublié, avant de réaliser que Cindy m’étudiait avec amusement.

— On ne va pas vous ennuyer plus longtemps, offris-je. Nous nous reverrons certainement avant ce soir.

— Certainement, opina Serge sans ciller.

Nous remontâmes la plage, Jessica à mon bras.

— Qu’est-ce que tu penses de ces deux-là ? souffla-t-elle.

— Je ne sais pas. Celui qui m’inquiète le plus, c’est ce Franz machin, là. Je ne savais pas qu’on pouvait emporter un fusil-harpon dans ses affaires aussi facilement.

— Nous sommes venus en jet privé, personne ne nous a fouillés, je te rappelle. Notre nom sur la liste fonctionne comme un sésame. Ou alors il l’a simplement demandé au maître de maison, qui doit bien avoir ce genre de matériel ici. Détends-toi, Fitz, il ne va pas te tirer dessus au vu et au su de tout le monde.

— Si ça ne te dérange pas, appelle-moi Daniel et je t’appellerai Noémie, même en privé. J’ai bien cru que j’allais déraiper tout à l’heure...

Je m’arrêtai de parler lorsque nous arrivâmes à l’entrée du manoir. Un soldat surveillait la porte principale et s’effaça pour nous laisser entrer. La climatisation s’abattit sur moi, incroyablement fraîche après les températures tropicales du dehors.

À cette heure-ci, les couloirs étaient presque déserts. Une salle de jeu abritait les mordus de Texas hold’em tandis que de confortables canapés engloutissaient lecteurs et travailleurs avec la même gourmandise. Un couple commentait avec passion l’un des tableaux au mur, que mon éducation factice ne me permit pas de reconnaître. Quant aux plus courageux, ils exploraient en ce moment même les recoins de la forêt.

— Tu..., commençai-je, avant que Jessica ne me fasse signe de me taire.

Elle avait raison. Il devait y avoir des micros partout.

L’écho de nos pas se réverbérait sur les dalles blanches, alors que nous errions de salle en salle à la recherche d’un indice quelconque. La liberté laissée aux invités était totale et nous passâmes devant des tableaux à couper le souffle, des sculptures qui devaient valoir une

fortune, et une reproduction de la fontaine de Trevi aussi impressionnante que kitsch.

Il nous fallut près de cinq minutes – cinq minutes, c'est long quand on marche dans une maison – pour trouver enfin le bon Dieu, ou du moins ses saints.

Deux militaires montaient la garde devant une porte aussi blanche que les autres. Lorsque je m'avançai d'un air innocent, ils croisèrent leurs fusils comme s'il s'était agi de hallebardes.

— *You... don't pass*, expliqua le premier dans un anglais hésitant.

— *Mister Munster is here*, précisa le second.

— *Oh ! We're looking for our room*, répondit Jessica avec un sourire.

Les deux haussèrent les épaules de concert. Ils ne savaient pas, et ce n'était pas leur métier. Ils se montraient courtois sans que leur attention ne se relâche. Nous étions un couple en promenade, encore vêtus de nos maillots de bain, sans arme apparente – et ils nous surveillaient comme si nous allions sortir une grenade. Je la sentais mal, cette histoire.

L'un des malabars finit par indiquer vaguement une direction d'un geste de la main, et Jessica le remercia avec effusion.

Je sentis une drôle de boule me comprimer l'abdomen alors que nous faisions demi-tour. C'était là que j'allais devoir pénétrer ? Jess avait l'air plutôt content. Elle avait accompli la première partie de sa mission, identifier dans quelle aile se trouvait sa cible. La présence des gardes ne paraissait pas l'incommoder. Moi, elle me terrifiait.

J'attendis de me retrouver à l'air libre avant de m'étirer. Mes muscles craquèrent ; cela faisait longtemps que je ne les avais pas sollicités.

— Alors, tu as toutes les infos que tu veux ? demandai-je après m'être assuré que nous étions seuls.

— C'est un début.

— Un début ? Qu'est-ce que tu espères de plus ? Se perdre une fois, ça passe, mais si on traîne de nouveau dans le coin, on va attirer les soupçons. Je ne sais pas si tu as vu la carrure de ces gorilles...

— Tu as raison, on ne peut plus se promener ainsi dans le manoir...

— Ah !

— ... ce qui veut dire qu'on va devoir fouiller autour.

Je la regardai, atterré.

— Autour ? Comment ça, autour ?

— Son bureau a bien une fenêtre, non ? Peut-être qu'on pourra s'introduire par là. Avec un peu de chance, ça ne sera pas gardé. Ou bien, suivant la configuration, je pourrai...

Elle s'interrompt, se mordilla la lèvre, comme si elle avait trop parlé. Elle pourrait... quoi ? Je n'en savais pas plus sur sa mission, et je ne comprenais pas en quoi la configuration allait jouer un rôle. Je me contentai d'admirer la lumière qui jouait sur les palmiers dans la jungle toute proche.

— Tu ne penses pas que ça attirera l'attention si on fait également le tour de la maison ? Le mec a l'air parano. Si j'étais lui, je trouverais ça louche, un couple qu'il ne connaît pas personnellement qui se retrouve devant sa porte, déclare qu'il s'est perdu *puis* se reperf à l'extérieur, de nouveau juste devant son bureau.

— C'est vrai, tu as raison. C'est juste...

Jess soupira.

— C'est juste que je ne suis pas préparée à ce genre de mission. Je n'avais jamais prévu de me retrouver ainsi sur le terrain, à devoir jouer les espionnes et... et jouer le couple parfait avec mon ex.

— Merci, ça a l'air absolument insupportable, ricanai-je avant de redevenir sérieux. Je vois ce que tu veux dire. Si ça peut te rassurer, moi aussi je suis complètement paumé. Mais tu vas voir, on va s'en sortir. C'est certain !

Elle me fit un pâle sourire.

— Qu'est-ce qui te permet de croire ça ?

— Tu ne t'en es pas rendu compte ces dernières années ? J'ai une putain de bonne étoile !

— Si je me souviens bien, tu as presque été éventré par un serial killer, presque abattu par des kidnappeurs, presque assassiné par des tueurs professionnels. Je n'appellerais pas ça une bonne étoile.

— Le mot-clé est *presque*. J'ai survécu à tous ces dangers, et j'ai bien l'intention de m'en sortir encore une fois. Et après, je te promets, je me rangerai définitivement.

— Plus de coke ?

— Non, je veux dire... Je me rangerai des plans galère comme celui-ci.

Elle s'assit sur la plage et je l'imitai. Je laissai couler une poignée de

sable entre mes doigts. Le soleil l'avait assez réchauffé pour qu'il fût douloureux. Lorsque je me tournai vers Jess, elle avait enfilé ses lunettes de soleil et s'était allongée de tout son long. Les grains de sable collaient à son corps sportif.

— Tu n'as jamais pensé à arrêter tout ça ? demanda-t-elle.

— Tout ça ?

— La drogue. Tu sais que ça finira par te tuer. D'une manière ou d'une autre. Et puis tu n'as pas de chômage, pas de retraite. Que feras-tu quand tu en auras assez ?

— Je n'en aurai jamais assez, provoquai-je.

Elle se souleva sur un coude.

— Tu as trente ans. Tu penses que tu continueras à aimer ta vie à quarante ? Que tu ne te feras pas doubler par un petit jeune, plus introduit, plus énergique, moins cher ? Tu as ta clientèle fidèle, d'accord. Et si tes fournisseurs tombaient ? Et si tu tombais sur un junkie qui te tranchait la gorge ?

— Et si, et si, et si. Que veux-tu que je te dise ? D'accord, je ne mène pas une existence clean. Mais c'est la seule que je connaisse. Je suis amoureux des soirées, Jess. De la musique, de la danse, de l'alcool. Tu me vois, moi, en costume, à suivre les ordres d'un patron quelconque ?

— Tu te vois, toi, en prisonnier, à partager les douches avec des délinquants quelconques ?

Le silence retomba entre nous. Ce n'était pas la première fois que nous abordions le sujet mais, pour la première fois, je me pris à réfléchir sérieusement à la suite.

Que ferais-je en revenant à Paris ? Jess n'avait pas tort, je ne pouvais rester dealer toute ma vie – toute objection morale mise à part. Sans compter qu'elle ne me protégerait pas éternellement des Stups.

Je fermai les yeux et restai à ressasser de sinistres pensées jusqu'au moment où je sombrai dans le sommeil.

Ce ne fut qu'une heure plus tard, alors que notre bronzage atteignait son acmé, que Jess reprit la parole :

— Il faudrait agir de nuit.

Je me réveillai à moitié, dérangé au milieu de rêves agréables impliquant diverses actrices et un cloud piraté.

— Pardon ? Tu veux remplir ta mission ce soir ?

— Non, pas ma mission. On parlait de faire une reconnaissance du manoir. Tu l'as dit toi-même, c'est compliqué en plein jour. Mais le soir...

— Le soir, ça restera suspect.

— Pas si nous partons tous les deux en quête d'un endroit isolé, souffla-t-elle. Tous les invités, et même le maître des lieux, pourraient comprendre une telle pulsion.

— C'est vrai, admis-je, je suis assez pulsable. Mais...

— Mais ?

— Mais ça ne m'enchant pas de rentrer dans cette jungle en pleine nuit. Pour commencer, on ne va rien voir. Ensuite, je ne sais pas si tu te souviens, mais on nous a parlé de serpents et d'araignées. Je suis moyen chaud, si tu vois ce que je veux dire.

— Oh, ne fais pas ta chochette. Tu penses vraiment que Philip Munster laisserait des bêtes dangereuses à proximité de son manoir ?

— Ben, il a beau être milliardaire, je ne le vois pas réussir à tuer toutes les araignées de cette jungle. Sans compter qu'il est écolo, il soutient je ne sais pas combien de fondations pour l'environnement, donc il serait bien du genre à conserver les espèces, pour le plaisir.

— Même si c'était le cas, entre la piste d'atterrissage et le manoir, il n'y a pas tant de surface que ça. On ne risque rien, je te dis. En tout cas, moins qu'en affrontant directement des mercenaires surentraînés.

— Ah oui, merci, il y a aussi ce détail. Dans l'obscurité, les gardes pourront nous prendre pour des intrus, et on se chopera une balle perdue. Super, ton plan, non, vraiment, j'adhère totalement.

Bien sûr, Jessica étant Jessica, elle me travailla au corps toute la journée.

Et, le soir venu, j'étais prêt à rentrer dans cette maudite jungle.

Tout, plutôt que d'entendre un nouveau discours patriotique tout en subissant un massage aussi maladroit que douloureux.

Sur la plage, c'était le branle-bas de combat. Les serveurs se succédaient pour monter une estrade dans le sable. Je les regardai, curieux de comprendre à quoi elle allait servir.

Je n'eus pas longtemps à attendre. Des musiciens en livrée sortirent du manoir en procession solennelle pour rejoindre leur poste. Plus le temps passait, plus il en arrivait. Philip Munster avait embauché un

orchestre entier !

Ils étaient là, tous présents, des violons, des clarinettes, des violoncelles et même une grosse caisse traînée sur un attelage de fortune. Des applaudissements crépitèrent alors que les invités se redressaient, époussetaient le sable qui leur collait au corps et s'installaient plus confortablement pour profiter de la soirée.

— Ah oui, quand même, sifflai-je entre mes dents.

Jessica regarda la scène, le visage inexpressif.

— C'est de l'argent sale, finit-elle par dire. Il n'y a pas plus méprisable que ceux qui financent le terrorisme. Même les poseurs de bombe ont plus d'honneur.

— Euh, Jess...

— Viens. Il est temps de trouver un moyen de rentrer dans ce bureau.

Les lumières de la fête disparurent derrière nous et je dus plisser les yeux pour distinguer la silhouette de Jess. Bientôt, mes pupilles s'habituaient à l'obscurité, mais pour l'instant elles se montraient réticentes. Comme mon estomac d'ailleurs, qui se tordait d'angoisse après avoir apprécié les cocktails colorés du bar de la plage.

Ma vision finit par s'améliorer ; j'aperçus les abords de la jungle, qui commençait juste là où s'arrêtait le sable. Sans transition, on passait d'un paradis de milliardaire à une végétation luxuriante remplie de bruits inquiétants. Notre guide à l'aller avait parlé de serpents, et je n'osais imaginer combien d'espèces d'araignées grouillaient au pied de ces palmiers.

Voilà un autre exemple de déformation nocturne. Un palmier en journée, c'est magnifique, ça illustre le soleil, la plage, le climat généreux, le farniente. Un palmier dans la nuit, c'est un obstacle qu'on se prend en pleine face lorsqu'on a le regard baissé vers le sol à la recherche d'éventuels prédateurs.

— Aïe !

Jess se tourna vers moi. Même dans la semi-pénombre, je devinais son air exaspéré.

— Qu'est-ce qui t'arrive, encore ?

— Un palmier dans la gueule, voilà ce qui m'arrive. Mais je vais bien, merci d'avoir demandé.

Elle grogna, reprit sa progression. Au temps pour la compassion. Je levai les yeux au ciel et aperçus la lune, plus grande et plus belle que dans mes souvenirs. Bien sûr, je n'avais que rarement quitté Paris, où

la pollution empêchait d'apercevoir les étoiles.

Ici, notre environnement était magnifique.

Et dangereux.

Et rempli de palmiers.

Je repris mon chemin avec précaution. Pour me prendre une liane en pleine figure.

— Aïe !

Cette fois-ci, Jess ne s'arrêta pas. Je repoussai la végétation d'une main agacée. Comment parvenait-elle à se repérer dans cette purée de pois ? Elle n'avait pas peur des serpents, ou quoi ?

Sans parler des mercenaires et des snipers.

— Tu es sûre que c'est une bonne idée ? maugréai-je quand une racine me fit trébucher.

— C'est encore loin ? ajoutai-je lorsqu'une plante me griffa le mollet.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? hurlai-je lorsqu'une chauve-souris me frôla en rase-motte.

Cette dernière remarque provoqua enfin une réaction chez Jess. Elle revint à mon niveau, l'expression sévère.

— Je te rappelle qu'on est censés être discrets. Tu avances comme un éléphant.

— L'éléphant te remercie. Ils donnent des cours de commando à la Crim' ou quoi ?

Bientôt, les dernières lumières du manoir disparurent. Seule la clarté de la lune déchirait les ténèbres. Je tendis l'oreille et perçus les bruits de la fête au loin.

Ainsi que ceux de la jungle, bien plus proche.

Quel genre de milliardaire malade laisse une *jungle* sur son île privée ? Il n'aurait pas pu la transformer en parcours de golf ?

J'avais, à moitié courbé, lorsque Jessica s'arrêta brutalement. Bien entendu, je la heurtai de plein fouet.

— Qu'est-ce que tu fais ? maugréai-je en me frottant le nez. Tu...

Je n'eus pas le temps de continuer. Elle se tourna vers moi, se colla à mon torse et m'embrassa sauvagement. Son souffle se mêla au mien alors que sa main agrippait mon épaule. Je reculai d'un pas et heurtai le tronc d'un palmier. Pour une fois, je ne m'en offusquai pas.

J'aurais bien aimé lui demander ce qui lui prenait mais ma bouche était occupée. Je profitai donc du moment comme d'un caprice du destin.

Ce fut alors que je les entendis. C'était très léger, délicat. Je n'y aurais jamais fait attention si nous ne nous étions pas arrêtés, et si je ne m'étais pas douté qu'il y avait une telle raison. Du coin de l'œil, j'aperçus deux formes en treillis qui nous dépassaient. L'un d'eux étouffa un rire avant de disparaître derrière un buisson.

Je m'étais moqué de leurs tenues de camouflage mais le résultat était impressionnant dans l'environnement adéquat. S'ils avaient pris la peine de rajouter du noir sur leur visage comme dans les reportages, je ne les aurais même pas vus.

Une brindille craqua dans le lointain, une autre plus distante, puis le silence revint. Lentement, Jessica se dégagea de mes bras.

— Ils sont partis, murmura-t-elle.

— Euh, au sujet de ce baiser...

— C'est cliché, mais ça marche toujours. Nous n'avions aucune raison de nous rendre dans la jungle pendant la nuit... sauf si nous voulions trouver un coin tranquille.

— Et tu ne crois pas qu'ils vont nous espionner, du coup ?

Elle haussa les épaules.

— Ils ont une patrouille à effectuer. Ils suivent une discipline d'acier ici. Philip Munster ne plaisante pas.

— Et s'ils nous suivent quand même ?

— Eh bien tant pis. Nous ne faisons rien de mal. Pour l'instant du moins.

Je frottai machinalement ma lèvre inférieure.

— Et donc, ce baiser, ce n'était qu'une couverture ?

— Ne te fais pas trop de films, *Daniel Ricol*. Je te connais un peu trop pour tomber sous ton charme.

— Moi qui croyais que je gagnais à être...

— L'heure tourne, il faut qu'on avance.

Aussi facilement que ça, le moment romantique disparut. Il y avait pourtant tous les éléments, l'île perdue dans l'océan Indien, la pleine lune, les deux protagonistes bourrés de charme.

Mais non.

Après avoir effectué un long détour, nous revînmes progressivement vers le manoir. C'était plus facile dans ce sens, y compris psychologiquement. Nous nous éloignions de mes terreurs nocturnes pour rejoindre la civilisation.

D'abord, je dus faire confiance à Jess et à son sens infaillible de l'orientation. Puis j'aperçus la lumière qui perçait à travers les fenêtres de la large bâtisse. Au fur et à mesure que nous nous rapprochions, ses contours apparaissaient plus nettement, jusqu'à donner une telle impression d'immensité que je me demandai comment la jungle était parvenue à la cacher.

— On y est presque, me souffla Jess inutilement.

Sa main contre mon épaule me rappela la scène précédente, et mon poulx s'accéléra. Elle me lâcha vite pour s'accroupir à son tour derrière un plant de... de... derrière un buisson.

J'avais toujours nourri un fantasme inavouable pour les filles accroupies, et Jess ne faisait pas exception à la règle. Je dus me rappeler que nous menions une mission dangereuse pour admettre qu'elle ne l'avait pas fait délibérément dans le but de me séduire.

Je me laissai glisser au sol à sa suite.

D'ici, nous avions une vue parfaite sur la façade ouest du manoir, et notamment sur la fenêtre qui nous intéressait. Notre reconnaissance durant l'après-midi nous avait appris l'emplacement du Big Boss – donc de l'endroit où je devais poser mon keylogger et Jess son micro. Impressionnant comme nos objectifs concordaient.

Bien sûr, tout aurait été tellement plus simple si le bureau se trouvait dans un coin. Mais NON, il fallait qu'il se cachât au milieu d'une dizaine de fenêtres identiques.

— C'est là ? demandai-je en indiquant la troisième en partant de la gauche.

— Je pense. Ou celle d'à côté.

Ça m'aurait étonné. Je me haussai sur un genou pour mieux voir, mais le verre était probablement pare-balles et en tout cas flouté. Impossible de percevoir autre chose qu'une source de lumière derrière chaque vitre.

— Si tu te trompes de fenêtre, tu as l'air con, observai-je.

Jess renifla avec impatience.

— De toute façon, ce passage semble compromis. Regarde, il y a trop de chemin à parcourir à découvert.

Elle n'avait pas tort. Munster avait beau se montrer écolo, il considérait sa sécurité comme plus importante. La jungle s'arrêtait à une bonne vingtaine de mètres de ce côté du manoir, alors qu'elle continuait sur les autres façades. Si un homme surveillait l'extérieur, il ne pourrait manquer des silhouettes troubles en train de courir dans ce no man's land.

— Il n'empêche, ça confirme ce que pense l'antiterrorisme, observa Jess à voix basse. Ce Munster a quelque chose à cacher. On n'embauche pas autant de gardes, on ne planifie pas sa maison jusqu'à y inclure une bande de terrain dégagée si on n'a rien à cacher.

— Tu sais, il a sans doute beaucoup d'ennemis, sans qu'on aille même parler d'attentats. Bon, et du coup on fait quoi ?

Jess ne me répondit pas. Elle regardait autour d'elle, concentrée. J'avais l'habitude de ces moments où son cerveau jouait plusieurs combinaisons à l'avance, envisageait des ouvertures, suivait des plans jusqu'à leur conclusion et les retoquait en conséquence. Elle aurait fait une excellente championne d'échecs si elle avait trouvé une motivation. De mémoire, il me semblait qu'elle avait tout de même participé à deux championnats départementaux lorsqu'elle était adolescente.

Moi, je m'étais contenté de remporter la demi-finale des Dicos d'or. Pour ce que ça me servait.

— Je pourrais atteindre une des autres façades sous couvert de la végétation, finit-elle par réfléchir tout haut. Il n'y a pas de no man's land des autres côtés. Une fois collée au mur, je pourrais me faufiler le long de la paroi et ramper jusqu'à la bonne fenêtre.

— Tu crois qu'ils n'y ont pas pensé ? persiflai-je. Si ça se trouve, il y a des caltrops, ou des pièges à loups, ou une fosse à piques...

— Tu regardes trop de films.

— Et tu en regardes trop peu. Jess, fais gaffe, ça m'emmerderait si tu te faisais décorer par l'État français à titre posthume.

Elle quitta enfin le manoir des yeux pour me regarder. J'étais inquiet pour elle, vraiment inquiet. Les mercenaires n'étaient pas là pour jouer. Elle était plus forte que moi, plus habile, plus discrète, et j'étais prêt à lui reconnaître de nombreuses qualités. Mais elle n'était pas une espionne professionnelle à la *Mission Impossible*. Elle faisait du krav-maga, très bien – c'était probablement aussi le cas des gardes en face.

— On devrait laisser tomber, suggérai-je.

— Non. Je suis allée trop loin pour abandonner. J'arriverai à remplir ma mission et, oui, je suis prête à risquer ma vie. Ce fou furieux finance le terrorisme. Une seule bombe comme celle de la ligne 4 à Paris, c'est sept morts et douze blessés. Je n'ai pas le droit d'échouer.

Je la regardai, son visage déterminé, sa silhouette gracile toujours accroupie. Dire que ma mission à moi consistait à aider un hacker à siphonner des fonds. Comme d'habitude, elle me tenait la dragée haute niveau éthique.

Alors je fis ce que je faisais toujours lorsque je perdais pied.

Je m'avançai comme je pus et la pris dans mes bras.

— Euh, commença-t-elle.

— Il y a des gardes, commentai-je.

Comme tout à l'heure à son initiative, je l'embrassai, et elle ne se déroba pas. Elle resta contre moi longtemps, alors que mes mains s'aventuraient dans des endroits que je n'avais plus explorés depuis des années. Il faut croire que l'adrénaline réveillait notre libido, ou que le péril nous rapprochait.

Pourtant, alors que je commençais enfin à oublier le danger qui pesait sur nous, elle me repoussa. La réalité reprit sa place, la jungle autour de nous, les soldats, l'isolement.

— Les gardes sont certainement partis, depuis le temps, observa-t-elle d'une voix rauque.

— Non, je suis sûr qu'ils sont encore dans le coin.

— Fitz... Ne rends pas les choses plus compliquées.

C'est *moi* qui rendais les choses plus compliquées ? Qui avait embrassé l'autre le premier, hein ?

Sans compter que j'avais besoin de me changer les idées.

Jess jeta un coup d'œil à sa montre pour éviter mon regard et se leva d'un bond – formidable discrétion.

— On devrait retourner à la plage. Les autres invités vont se demander ce qu'on est devenus. Enfin, au moins Serge et Cindy.

— On s'en fout un peu, non ? Chacun pour soi.

— Je ne suis pas sûre que Cindy pense la même chose...

Jessica avait vite retrouvé son aplomb. Elle balaya les branches qui collaient à ses vêtements et prit le chemin du retour sans vérifier si je

la suivais.

Bien sûr, j'étais juste derrière elle. Hors de question de rester seul dans cette forêt.

De nouveau, les lumières s'évanouirent dans notre dos et, de nouveau, la pénombre me donna l'impression d'étouffer.

— Est-ce que ce détour est vraiment nécessaire ? On aurait pu longer la lisière, au moins au retour, non ?

— Non. Si quelqu'un nous avait observés, il aurait tout de suite vu que nous nous rendions volontairement près de la fenêtre de Munster. Alors que là on peut dire qu'on s'est promenés au hasard.

— Super. Promenés sans la moindre lampe torche.

— Ce qui explique pourquoi on s'est perdus. Tu vois, j'ai pensé à tout.

Oui, à tout.

Sauf au projectile qui vint se planter en vibrant dans le palmier juste à côté de moi.

La première réaction que l'on a lorsqu'on se fait viser, ce n'est pas de se jeter au sol. Ni de chercher un abri pour se protéger.

Non, c'est de rester debout comme un abruti, un rictus stupide aux lèvres, à tenter de comprendre ce qui vient de se passer.

La jungle était calme, aussi calme que quelques secondes auparavant. Seul le javelot devant moi me confirmait que je n'avais pas rêvé ce sifflement rauque. Hébété, je tendis la main, touchai une hampe de bois...

— À terre, bon sang ! siffla Jessica en me tirant par la manche.

Je n'eus pas le temps de comprendre qu'elle me fauchait les jambes. Je m'écrasai sur le sol, le nez dans la terre meuble. Le choc me vida les poumons et je mis un moment à récupérer. Elle n'y était pas allée de main morte.

— Gnnnh, protestai-je.

Elle ne prit pas la peine de relever l'évidence : un carreau d'arbalète en pleine poitrine m'aurait encore moins plu. Ses yeux fouillaient les environs à la recherche d'une forme, d'une ombre, d'un indice qui lui permettrait d'agir.

Nous restâmes ainsi près d'une minute, en silence, aplatis sur le sol. Une minute, c'est une éternité quand on craint pour sa vie. Je sentis des fourmis me remonter le long des jambes – des vraies, avec des mandibules et sûrement un dard venimeux et beurk et oh mon dieu j'allais mourir dans cette foutue jungle. Je réprimai à grand-peine des cris d'horreur et balayai les insectes d'une main frénétique.

Puis il y eut du bruit dans les branchages à une trentaine de mètres

de nous, un froufrou de végétation. Jessica se tendit comme un chien de chasse. Ce fut à mon tour de lui poser la main sur l'épaule.

— Ils sont peut-être plusieurs.

Elle ne me regardait pas, les narines frémissantes, prête à l'action.

— Attention à toi, insistai-je. Et si c'était un piège ? Tu te relèves pour poursuivre le fuyard et paf, un autre te tire dessus à bout portant.

— Et tu suggères quoi ? Qu'on reste ici jusqu'au petit matin ?

— Ce ne serait pas désagréable, ricanai-je.

— Tu es incroyable. On vient de te tirer dessus et... il t'arrive de penser à autre chose qu'au sexe ?

Je haussai les épaules.

— Rarement. Et puis que veux-tu que je fasse ? Que je m'effondre en pleurs ? Parce que si je ne me concentre pas sur autre chose, c'est ce qui va arriver.

Mon argument ne parut pas la convaincre. Elle attendit encore quelques battements de cœur en silence avant de se relever. Malgré son assurance, elle n'était pas à son aise. Son visage tendu se dressait vers la lune, comme pour défier un assassin de la prendre pour cible. Elle était belle, comme ça.

Stupide, mais belle.

Heureusement, personne ne lui tira dessus. Soulagé, je me redressai à mon tour. Certaines fourmis avaient réussi à monter jusqu'à mon nombril et je me frottai avec énergie pour me débarrasser des dernières.

Jess s'approcha de la lance et l'arracha d'un coup sec. Elle se retrouva avec une tige de métal de près d'un mètre cinquante dans les bras.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ? marmonnai-je.

— Tu n'as pas déjà deviné ? Tu n'es pas réveillé, Fitz.

Pour qu'elle utilise mon vrai nom, elle devait être sacrément choquée.

— Eh bien vas-y, ne me fais pas languir, je t'écoute.

— Ce n'est pas une lance, c'est une flèche.

— Une flèche de cette taille ? Elle est presque aussi grande qu'un humain.

— Eh oui. Je donnerais aussi ma main à couper qu'elle est formée

d'acier inoxydable. C'est une flèche d'arbalète sous-marine.

Je touchai la pointe, frissonnai devant la goutte de sang qui perla à mon doigt. Si j'avais été touché de plein fouet, j'aurais pu dire adieu à la vie, aussi sûrement qu'avec une balle de M16. Puis les implications de Jess me remontèrent enfin au cerveau.

— Attends, tu penses que c'est l'Allemand ? Le sidérurgiste, là, Franz Kraupner ?

— On l'a vu avec une arbalète pareille et il semblait s'intéresser à toi pour une raison qui m'échappe. Autant de motifs de le soupçonner.

— C'est une vraie saloperie, ces trucs-là. Et c'est légal ?

— Oui. La législation française sur les armes ne mentionne pas les arbalètes sous-marines, mais nous les considérons comme des armes de catégorie D.

— D ?

— Tout objet susceptible de constituer une arme dangereuse pour la sécurité publique, récita Jess de mémoire. Comme les poignards ou les matraques. Du coup, c'est en vente libre et ne nécessite pas de permis – même si les mineurs ne peuvent pas en acheter. Tout ça pour te dire que, oui, c'est légal. Et que, sur une île paradisiaque comme celle-ci, Franz Kraupner n'est peut-être pas le seul amoureux de la pêche et du snorkeling.

— Ça reste notre principal suspect, protestai-je.

— Ce n'est pas une raison pour lui sauter dessus directement. Attendons de voir la suite des événements. De toute façon, une fois sortis de la jungle, nous devrions être en sécurité.

— Tu parles de sécurité...

— Disons qu'on risque moins de se prendre une telle flèche dans le ventre. C'est déjà ça.

Difficile de contester. Nous nous employâmes donc à rejoindre la civilisation. Sans nous être concertés, nous pressâmes l'allure ; Jessica parvenait à porter son œil de lynx sur les alentours tandis que j'avais déjà fort à faire pour ne pas trébucher.

Bientôt, la musique de violons nous indiqua le chemin à suivre. Le concert sur la plage n'était toujours pas terminé ; normal, nous n'étions partis qu'un gros quart d'heure.

Un quart d'heure pour embrasser Jess deux fois et se faire tirer dessus une fois. D'un point de vue purement comptable, la balance restait positive.

Si un autre tueur nous avait attendus en embuscade, il aurait fait carton plein. Mais notre agresseur devait être seul car nous atteignîmes enfin l'orée de la jungle. Je poussai un soupir de soulagement en sentant le sable crisser sous mes chaussures.

Par précaution, nous nous écartâmes des palmiers jusqu'à atteindre les limites du cercle de torches posées sur la plage. Dans cette sécurité relative, nous pûmes enfin reprendre notre conversation.

— On suppose que c'est moi qui étais visé, observai-je. Mais on marchait presque côte à côte. Si ça se trouve, tu étais la cible.

La réponse vint du tac au tac : Jess y avait déjà réfléchi lorsqu'elle gisait sur le sol à observer le périmètre.

— Notre ennemi était déjà très maladroit de te rater. S'il m'avait visée moi, ce serait pire. Nous n'étions pas très écartés. Il n'empêche, cela rajoute près de 50 % de marge d'erreur à son tir. Ceci dit, on ne peut exclure aucune hypothèse.

— C'est rassurant....

— Qu'il soit maladroit ? Oui. S'il se tenait à l'endroit où les fougères ont bougé, il avait une ligne de tir parfaite. La luminosité n'était pas exceptionnelle, mais nos silhouettes se dégageaient sur ces grands palmiers, là. Il a tendu son embuscade de manière très professionnelle, a trouvé le meilleur endroit, le meilleur moment. D'ailleurs...

— D'ailleurs ?

— D'ailleurs on devrait aller chercher des mojitos. J'ai bien besoin d'un remontant. Sans compter que nous n'avons plus besoin de faire bande à part.

— Un mojito ? Je ne sais même pas s'ils auront ça ici. Tu sais, les riches, ça a des goûts étranges.

— Tu te fais une fausse idée des riches. Ils ne sont pas très différents des autres.

Son regard erra sur l'imposant manoir, la plage de sable fin, et elle m'octroya un sourire.

— Bon, d'accord, peut-être un peu.

Elle tendit le bras et je m'en emparai galamment pour la ramener à la fête. Aussitôt, la lumière et la musique nous engloutirent. L'orchestre sur la plage jouait magnifiquement. Moi qui ne m'étais jamais trouvé sensible à la musique classique – ce n'est pas que c'est laid, mais ça manque de paroles et de basses –, je gardai les yeux mi-clos pour savourer certains passages. Ma semaine de culture accélérée

n'avait pas suffi à me former musicalement parlant, mais il me semblait reconnaître la patte de Brahms.

À moins que ce fût Vivaldi. Ou Mozart.

Bon, d'accord, je n'y connaissais rien.

Jessica avait eu tort. Il n'y avait de mojito nulle part. De vodka non plus, d'ailleurs. Par contre, des majordomes en tenue sombre impeccable se déplaçaient dans la foule, qui avec une bouteille de champagne, qui avec une autre de vin. Je ne reconnus aucun cépage mais j'imaginai qu'il devait s'agir de bons millésimes. Du moins les invités acceptaient-ils les verres avec un air appréciateur.

Je mimai leur moue lorsqu'on me présenta une coupe de champagne, et regardai les bulles qui tournoyaient à l'intérieur.

— Tu as remarqué ? Plus le champagne est cher, plus les bulles sont petites. Rien à voir avec ce qu'on nous sert en club. Et encore moins avec le mousseux du coin.

— Je n'ai jamais été très champagne, répondit-elle en acceptant du vin.

— Pour être honnête, moi non plus. Je reste au coca light, d'habitude. Mais je doute qu'ils en servent.

— Certainement, monsieur.

La voix me fit sursauter. Je me retournai pour découvrir un serveur qui s'éloignait déjà vers une construction préfabriquée installée sur la plage.

— Dis donc, il faut faire attention à ce qu'on dit, ici, ça change de la jungle.

— Deux cents invités plus la logistique, ça commence à faire du monde, acquiesça Jess.

L'homme revint avec un coca light délicieusement frais contre lequel je troquai la coupe de champagne. J'avais soif, et aucune envie de me saouler tout de suite.

Je promenai mon regard sur la plage à la recherche d'une silhouette connue – Serge Roux, Franz Kraupner, Cindy...

Je ne reconnus que Jean Sénéchal, l'antiquaire, qui restait debout à écouter la musique avec un air extatique. Je lui fis un petit signe qu'il affecta de ne pas voir – ou qu'il ne vit tout simplement pas.

— Franz n'est pas là, fis-je.

— C'est un peu rapide pour sauter aux conclusions, mais ça renforce

les soupçons, admit Jess.

Elle baissa le ton, regarda autour d'elle.

— J'ai repensé à cette histoire pendant que tu récupérais ton soda.

— Et ?

— Je ne m'explique pas que notre agresseur ait raté sa cible. D'accord, les conditions n'étaient pas idéales. Il n'empêche. Quelqu'un capable de trouver un lieu d'embuscade aussi parfait devrait pouvoir mener son plan à bien. Je me demande s'il n'a pas fait exprès de tirer à côté.

— Euh...

— Pour nous donner un avertissement, si tu préfères.

Je repensai à la hampe gigantesque, presque aussi grande qu'un homme. En termes d'avertissement, on pouvait faire plus subtil. À quelques centimètres près, j'aurais été embroché.

— On devrait peut-être en parler aux gardes, histoire que ça ne se reproduise pas ?

— Pour leur dire quoi ? Qu'on nous a tiré dessus alors qu'on était dans la jungle ? Non seulement ça va attirer leur attention mais surtout, s'ils commencent une enquête, leur surveillance va s'accroître. J'ai envie que les mercenaires soient reposés et détendus, convaincus que cette île de milliardaires est un boulot facile. S'ils commencent à se montrer méfiants, mon infiltration se compliquera d'autant.

Elle n'avait pas tort. Pourtant, je sentais qu'il y avait comme une faille dans son raisonnement. Ah oui :

— Si on se fait tirer dessus ainsi, il y a peut-être une raison. Peut-être qu'on nous a déjà démasqués.

Elle me fit face, les poings sur les hanches.

— Pour l'instant, je pars du principe que c'est toi la cible. Donc cette personne t'en veut. À toi. Pas à moi. Est-ce que tu vas enfin me dire dans quoi tu trempe ?

— La drogue, tout ça, tu sais..., répondis-je d'un ton vague.

— Tu sais qu'un jour cette réponse ne me suffira pas, *Daniel*. Depuis qu'on est sur cette île, tu t'es contenté de rester avec moi, tu n'as pas noué le moindre contact avec une éventuelle clientèle. Tu sais que je me pose de plus en plus de questions. Et, si j'étais toi, je me demanderais si ce harpon n'a pas un lien avec ta présence sur l'île.

Là encore, elle devinait juste. Si j'étais en effet la cible de ce tireur

fou, alors quelqu'un m'avait repéré. Mais qui ? Pourquoi ?

— *Daniel*, souffla soudain Jess de manière urgente.

Je me tournai, suivant la direction de son doigt.

Franz Kraupner sortait du manoir et se dirigeait vers nous, l'expression glaciale. Cindy et Serge Roux lui emboîtaient le pas.

L'Allemand fut le premier à nous rejoindre. Il ignora totalement Jessica, plongea ses yeux pâles dans les miens.

— J'espère que vous avez passé une bonne soirée, lança-t-il, la première phrase qu'il m'ait jamais adressée.

— Euh, oui..., marmonnai-je. Même si ce n'est que le début. Je crois qu'il y a encore un concert derrière.

— Je vous ai vu vous aventurer dans la jungle. Vous savez, c'est un endroit dangereux. On peut y faire de très mauvaises rencontres.

— Ah ? fis-je, parce que je ne voyais pas ce que je pouvais dire de plus.

Il me tapota l'épaule avant de nous dépasser.

— N'oubliez pas, monsieur Ricol. N'oubliez pas.

— De quoi est-ce que vous parlez ? C'est vous qui...

— L'art est également une jungle, monsieur Ricol. Ne me décevez pas.

Je ne comprenais plus rien à cette conversation. Incapable de répondre, je laissai l'Allemand se perdre dans les spectateurs du concert.

— Au moins, c'est clair, fit Jessica.

— Oui. Enfin, non. Disons que c'est embrouillé. Je suppose qu'il me fait bien comprendre que c'est lui qui a tiré. Mais *pourquoi* ?

— Aaaaaah, Daniel, Noémie ! On vous a cherchés partout !

La voix stridente de Cindy interrompit toute chance d'avoir une discussion sérieuse.

La jeune femme était pendue au bras de son client, un sourire éclatant aux lèvres. À la différence de la plupart des invités, elle avait gardé son bikini, et le contraste était d'autant plus violent. J'avais du mal à savoir si elle jouait le rôle de la blonde écervelée parce que c'était ce qu'on lui demandait, ou si elle était vraiment aussi simple. En tout cas, ses yeux brillaient d'émerveillement devant les musiciens.

— C'est incroyable, ce concert en plein air, s'extasia-t-elle. J'ai toujours adoré la musique classique !

— Ah ? fis-je, alors que Serge lui lançait un regard tout aussi interloqué.

— Bien sûr, vous me prenez pour qui ? Je suis une fan absolue de Mendelssohn – même si j'ai toujours eu du mal à épeler son nom.

Elle éclata de rire comme si elle avait fait la meilleure plaisanterie du monde, et Serge se fendit d'un sourire poli. Il dégagea son bras, me toisa froidement.

— Je vais aller chercher un verre.

— Vous n'avez pas de chance, observa Jess, les serveurs viennent de passer ici. Ils reviendront si vous attendez deux minutes.

— Attendre pour m'éviter un peu de marche ? Ce n'est pas parce que je suis dans la confiserie que je n'encourage pas les gens à marcher trente minutes par jour, comme dans la publicité.

Il s'écarta d'un pas chaloupé. Jess attendit que Cindy le suive, mais la jeune femme ne fit pas mine de partir.

— Alors, où est-ce que vous étiez ? insista-t-elle. Je vous ai cherchés

sur la plage, puis dans le manoir, mais vous aviez disparu !

— Pourquoi est-ce que tu voulais nous voir ? demanda Jessica.

— Pour être honnête, c'est plutôt avec Daniel que je souhaitais parler, avoua Cindy avec un demi-sourire. C'est le seul à m'avoir accordé la moindre importance jusqu'ici, à m'avoir vue pour autre chose qu'une simple poule de luxe.

— Tiens donc, observa platement Jess.

Oui, je ne me souvenais pas non plus lui avoir accordé tant de respect que cela ; je me sentis aussitôt honteux des pensées cruelles que j'avais eues envers elle.

— Sans parler de la tranche d'âge, continua Cindy. Vous êtes à peu près les seules personnes de mon âge que j'ai croisées. Deux cents personnes, et la moyenne doit osciller entre quarante et cinquante ans.

Pour elle, ça semblait abominablement vieux.

— Il n'est pas jaloux, ton mari ? persifla Jess. À te voir parler ainsi tout le temps à, euh, Daniel ?

— Lui ? Oh, non, l'adorable nounours. Daniel ne t'a pas dit ? Je suis juste son escort, pas sa femme. Tant que je donne le change, il se moque bien de qui je fréquente. Il ne m'a embauchée que pour jouer un rôle. Même au niveau sexuel, il ne me prend pas beaucoup d'énergie, ses envies sont limitées et surtout rapides.

— Ravie de l'apprendre, grommela Jess. Maintenant je n'arrive pas à m'enlever cette image du crâne.

— Moi non plus, admis-je, et le sourire de Cindy s'accentua.

Merde, ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Bon, donc vous étiez où ? reprit la jeune femme, tenace.

Je regardai Jess, qui haussa subtilement un sourcil.

Quelques années plus tôt, j'aurais sûrement pu décoder un tel message. Mais cela faisait trop longtemps que je ne la fréquentais plus. Me conseillait-elle la prudence ? De parler ? D'inventer ?

— On est allés se promener dans la jungle, offris-je finalement, parce que le silence risquait de s'éterniser.

Jess grimaça. OK, ce n'était pas ce qu'elle voulait que je dise. D'un autre côté, elle n'avait qu'à être plus claire dans ses signaux. Moi aussi je savais bouger les sourcils.

— Dans la jungle ? Sérieux ? Waouh ! Je n'oserais jamais ! Un des

gardes m'a dit que c'était plein de serpents et d'araignées... Je ne peux pas m'empêcher de trouver que ça ressemble à *Indiana Jones*, et de me demander s'il y a un temple maudit quelque part dans les bois.

— Excellente référence, notai-je.

Jess me lança un regard noir.

— En même temps, cette île ne mesure qu'une dizaine de kilomètres carrés. Si on enlève la plage, la piste d'aviation et le manoir, il ne doit pas rester grand-chose.

— Oh, tout de même, protesta Cindy. Et puis qui vous dit que ce manoir n'est pas lui aussi un Temple Maudit ? En tout cas je suis admirative ! Et vous avez vu des bêtes, alors ?

— Pas vraiment, admis-je. Bon, on a croisé quelques fourmis. Je me demande si elles étaient dangereuses.

— Oh, fit Cindy, déçue.

Puis son sourire réapparut.

— Tiens, ça me fait penser à une devinette qu'on m'a posée lorsque j'étais gamine. Vous voulez l'entendre ?

— Oh, pour l'amour du ciel, grogna Jessica, trop bas pour que mon interlocutrice puisse l'entendre.

— Vas-y, l'encourageai-je, amusé par la réaction de ma compagne.

Cindy fronça les sourcils sous la concentration, mit les mains dans son dos comme si elle allait réciter un poème à l'école. Elle avait décidément une très belle capacité pulmonaire.

— Attendez, il faut que je m'en souvienne. Si je me trompe, ça gâchera tout. Ah oui ! Voilà. Trois fourmis avancent en file indienne. La première dit : *j'ai deux fourmis derrière moi*. La seconde ajoute : *j'ai une fourmi devant moi et une autre derrière moi*. La troisième conclut : *j'ai deux fourmis devant moi... et une autre derrière moi*. Alors, pourquoi a-t-elle dit ça ?

Contente d'elle-même, Cindy croisa les bras et nous regarda chercher. Comme beaucoup d'ados, j'avais eu une période où j'aimais bien les énigmes, mais je n'avais jamais entendu celle-ci. Je tournai l'énoncé dans un sens, puis dans l'autre.

— Elles avancent en cercle ? suggérai-je.

— Non, sinon les fourmis auraient répondu autrement, protesta Cindy. Et puis j'ai bien précisé *en file indienne*, il faut écouter tout l'énoncé !

Jessica aussi se creusait la tête, ce qui était plutôt amusant de la part d'une femme aussi ouvertement méprisante pour la jeune escort. Elle avait toujours aimé les défis. J'étais sûr qu'elle refuserait de s'avouer vaincue. Ses lèvres remuaient toutes seules alors qu'elle se repassait les données du problème.

— Est-ce que..., commença-t-elle. Non. Ou alors...

Cindy attendit, la tête penchée de côté, mais Jess ne finit pas sa phrase. Elle était de nouveau en pleine réflexion.

— Ça risque de lui prendre un certain temps, observai-je.

— Oh, ce n'est pas grave, nous avons toute la nuit ! Et toute la journée de demain !

— Cindy ! cria Serge au loin en agitant deux flûtes de champagne.

— Ah, le travail m'appelle, soupira la jeune femme avant de plaquer un sourire radieux sur son visage. Oui, j'arrive !

Je la regardai partir, réfléchissant à son énigme et absolument pas à la manière dont elle courait gracieusement sur la plage.

— Tu as trouvé la solution du mystère ? demandai-je en me tournant enfin vers Jess.

— Laquelle ? Celle de *pourquoi quelqu'un t'a tiré dessus*, ou celle de la nymphomane blonde ?

— Elle n'est pas nymphomane, protestai-je. Elle a un métier, elle l'exerce, je doute qu'elle y prenne plaisir.

— Mmh. En attendant, je sens – non, je sais – que tu vas faire une bêtise avec elle. Nous n'avons pas besoin de l'inimitié de ce Serge Roux. Même s'il a l'air coulant comme ça, quelqu'un qui se soucie de son image au point d'embaucher une escort risque de voir d'un mauvais œil toute tache sur son honneur.

— Ce n'est pas sur son honneur que je ferai une tache, ricanai-je.

— Tu es impossible.

— Ce qui me fait penser qu'on n'a pas parlé de ce qui s'est passé dans la jungle.

— Ah, on revient à l'essentiel. Je pense que ce Franz...

— Non, je parlais du baiser qu'on a échangé. *Des baisers.*

Jess me foudroya du regard.

— Pour le second, tu as pris certaines libertés.

— Et pour le premier, c'était toi. Je dirais égalité, balle au centre.

Maintenant, qui prendra l'initiative du troisième ?

Je la regardai droit dans les yeux. Je connaissais l'effet de mon regard et en jouai à fond. Elle finit par baisser la tête.

— Fitz, écoute....

— Quoi ? C'est compliqué ? Ce n'est pas le moment ? On a une mission à mener ?

— Oui, toutes ces raisons, ainsi qu'une autre, plus prosaïque : on a déjà essayé.

— C'était il y a longtemps, à l'époque où...

— Où tu n'étais pas encore dealer et moi pas encore commissaire. Oui, je ne doute pas que le temps ait aplani nos différences.

— On dit parfois que les opposés s'attirent.

— On dit parfois que les opposés se repoussent.

Je restai silencieux. Jessica s'avança, écarta une mèche de cheveux qui me tombait sur les yeux.

— Je suis désolée. Je n'ai pas envie de penser à ça pour l'instant. Si ça se trouve, aucun de nous ne survivra au week-end, et...

— Justement, je...

— ... et je n'ai pas envie de m'encombrer de sentiments. Si jamais je dois te sacrifier pour accomplir ma mission, je n'hésiterai pas. La vie de dizaines, peut-être de centaines de Français se tient dans la balance.

Je l'étudiai, ma commissaire. Dure et déterminée. Il y avait de l'acier dans son regard, et de la conviction, et de la tristesse, et de la fatigue. Je levai les mains en l'air.

— Très bien, je n'en parle plus.

— Ce serait mieux.

Devant nous, l'orchestre commençait un nouveau morceau. Un air plus jazzy, plus entraînant. La voix d'un crooner s'éleva dans l'air moite et des applaudissements lui firent écho.

— Du gospel, observa Jess avant de se détourner. Je suis exténuée. Je vais me coucher. Nous allons avoir une dure journée demain.

À qui le disait-elle.

Nous regagnâmes notre chambre sans le moindre encombre. Aucun tireur embusqué, aucun espion penché sur nos valises. J'en étais presque surpris.

- Trois fourmis en file indienne, murmurait Jess à mi-voix.
- Tu cherches encore la solution de l'énigme de Cindy ?
- Je la trouverai. J'y mettrai la nuit, mais je la trouverai.
- Quel esprit de compétition. Bon, moi, j'éteins la lumière.

J'écoutai le bruit de l'eau alors que Jess prenait sa douche, et m'endormis avant même qu'elle me rejoigne. J'étais plus fatigué que je le pensais.

Je me réveillai à ses côtés. Malgré la chaleur, elle avait enfilé un pyjama, comme pour se protéger de l'intimité que nous avions partagée la veille. Jusqu'ici, elle n'avait pas pris cette peine.

Je haussai les épaules, me levai en la laissant dormir. Elle allait avoir besoin de toutes ses forces ce soir.

Il n'était que 9 heures du matin, pourtant la chaleur envahissait déjà toute l'île. De grandes tables avaient été montées dans le hall, à côté de larges baies vitrées donnant sur la mer. Une trentaine d'invités discutait déjà bruyamment au milieu de leur petit-déjeuner. Je ne savais pas quand la soirée s'était terminée, mais beaucoup arboraient les cernes d'une nuit agitée.

Mon cher assassin allemand ne se trouvait pas à la table. Cindy, par contre, discutait à mi-voix avec un homme que je ne connaissais pas et qui riait à la moindre de ses paroles. Pendant que Serge dormait, les souris dansaient.

J'hésitai un instant, puis m'assis à côté d'elle. Le visage de son interlocuteur se ferma lorsqu'elle se retourna vers moi.

— Daniel ! Tu as bien dormi ?

— J'ai encore du mal à m'habituer à la climatisation, mais sinon oui. Et toi ?

— Comme un bébé, sourit-elle.

— Tu t'es réveillée toutes les deux heures en pleurant ?

Elle me donna une tape sur le bras.

— Tu es bête ! Et ta compagne, encore au lit ?

— Comme tu vois. Je pense qu'elle a mis du temps à s'endormir. Elle voulait absolument résoudre ton énigme.

— Oh, la pauvre ! La réponse ne lui plaira pas ! Elle va me tuer !

— Elle est violente, mais pas à ce point. Pourquoi, quelle est la solution ?

Elle me fixa d'un air mystérieux.

— Tu veux vraiment le savoir ?

— Oui. Il fait trop chaud pour chercher.

— On a la clim, ici.

— Alors il fait trop froid pour chercher.

Elle se fendit d'un sourire, effleura mes doigts.

— Je t'aime bien, Daniel. Tu es marrant. Tu veux aller prendre un peu le soleil ? C'est dommage de rester à l'intérieur quand il fait aussi beau.

J'acquiesçai et la suivis sur la plage. Le sable était déjà brûlant sous mes pieds. Je pris une grande inspiration ; l'air était pur et sentait les embruns.

— Au fait, est-ce que tu..., commençai-je.

Je n'eus pas le temps de finir ma phrase. Sans me laisser le temps de réagir, elle se lova contre moi et saisit mon visage entre ses mains.

Son baiser avait le goût de son Labello, à la fraise, à moins que ce fût aux fruits des bois. Je me surpris à me sentir coupable alors que ses mains caressaient mon dos, à me demander ce que Jess en penserait. Mais après tout, elle m'avait envoyé balader, elle avait refusé toutes mes demandes de réconciliation.

Alors pourquoi étais-je en train de repousser Cindy ? Au-delà de l'envie d'éviter la colère d'un certain Serge Roux...

— Ce n'est pas une bonne idée, murmurai-je en la tenant à bout de bras.

Je la regardai dans les yeux, ces yeux gigantesques écarquillés comme ceux d'un personnage de manga.

— Je ne te plais pas ? murmura-t-elle d'une petite voix. Ou alors c'est à cause du métier que je fais ?

— Mais non, protestai-je. Pas du tout ! Tu es...

Je soupirai.

— Tu es magnifique. Et je ne sais même pas ce qui m'arrive. Il y a quelques jours, je t'aurais sauté dessus sans me poser de questions. Il faut croire que je deviens adulte.

— Tu aurais pu choisir un meilleur moment, observa-t-elle.

— C'est vrai. C'est juste que... merde, je suis désolé.

Je ne savais que dire à cette fille belle, belle, belle comme le jour, belle, belle, belle comme l'amour. À part que j'avais toujours suivi mes impulsions dans la vie et que je ne pouvais pas lui offrir le réconfort qu'elle recherchait.

Pas ici.

Pas maintenant.

— Je..., repris-je, dans une tentative futile de lui exposer mon point de vue.

Elle posa le doigt sur mes lèvres pour me faire taire.

— Pas besoin de parler, je comprends. Et j'espère que ça ne changera rien entre nous.

— Depuis deux jours qu'on se connaît, tu veux dire ? Ça devrait aller.

— C'est vrai, admit-elle.

Elle rejeta ses cheveux en arrière, se passa les mains sur le visage. Lorsqu'elle me fit face, elle avait retrouvé toute sa joie de vivre.

— J'étais censée te donner la solution de l'énigme, non ? Trois fourmis avancent en file indienne. La première dit : *j'ai deux fourmis derrière moi*. La seconde ajoute : *j'ai une fourmi devant moi et une autre derrière moi*. La troisième conclut : *j'ai deux fourmis devant moi... et une autre derrière moi*.

— Oui. Et donc, l'explication ?

— La troisième fourmi a menti.

C'est fou comme la routine peut s'installer partout, même sur une île paradisiaque, même lorsqu'on est chargé d'une mission critique. La seconde journée passa comme la première, voire plus vite encore.

Ce soir, tout devrait se mettre en place – et je n'avais toujours pas de plan. Grâce à Jess, je savais désormais où se trouvait le bureau de Philip Munster. Et... et voilà l'étendue de mes connaissances.

Le keylogger se trouvait toujours dans ma valise, toujours divisé en composants électroniques sans danger. Même si on fouillait mes affaires, même si on découvrait certaines parties, personne ne pourrait deviner de quoi il s'agissait. Bob avait tout prévu.

Sacré Bob.

Jessica m'abandonna une grande partie de la journée pour étudier de nouvelles stratégies. Elle n'avait pas envie de m'avoir dans les jambes, ce qui se comprenait aisément compte tenu de mon incompétence notoire.

Plus le temps passait, plus je réfléchissais, et plus une autre possibilité s'imposait à moi : elle agissait en solo pour me protéger.

Et une troisième idée, encore plus glaçante : elle ne voulait pas que je sois au courant, pour que je ne révèle rien sous la torture.

Je passai ma journée à la plage, souriant poliment à ceux qui tentaient de me faire la conversation. Cette île était autant un lieu de détente que de business. Quand tant de fortunes se réunissaient, elles en profitaient également pour échanger des cartes, dussent-elles les cacher dans des maillots de bain.

Je me montrai froid et distant, et ma couverture de réassurance

n'éveilla aucun soupçon. De toute façon, mon domaine était trop bureaucratique pour intéresser ceux qui souhaitaient ouvrir de nouveaux marchés, acquérir de nouveaux clients ou fournisseurs.

Le soleil déclina à l'horizon et Jess n'était toujours pas réapparue. Nous avions mangé ensemble à midi, notre relation s'était limitée à cela. Peut-être m'évitait-elle aussi pour cette histoire de baiser dans la jungle. Auquel cas elle avait bien tort.

Il n'empêche, je fus soulagé de la voir revenir juste avant la vente aux enchères. Il était 18 h 24 à ma montre, et la cérémonie commençait à 19 heures.

Le maître des lieux avait fait installer une estrade dans le grand hall. Malgré les deux cents sièges, il restait tant de place que l'impression de grandeur en était magnifiée. Les invités les plus impatients s'étaient déjà arrogé les meilleurs fauteuils aux premières loges. Ils discutaient entre eux à voix basse, comparant leurs informations sur les œuvres qu'ils souhaitaient acquérir.

— Alors ? soufflai-je à Jess lorsqu'elle s'approcha de moi.

— Alors j'espère que cette vente aux enchères sera intéressante.

— Tu sais très bien ce que je veux dire.

— Et tu connais ma position à ce sujet. Chacun sa mission.

Je ne pus argumenter plus avant. Des murmures naquirent devant nous, pour s'amplifier et éclater en un brouhaha incompréhensible. Les invités se levaient de leur fauteuil, pointaient du doigt ; certains se mirent à applaudir, rapidement rejoints par les autres.

Le maître des lieux faisait enfin son entrée.

Avec toute cette agitation, je mis du temps à l'apercevoir. Je connaissais son image par cœur, bien sûr, après tous les dossiers de presse que Bob m'avait fait ingurgiter. Mais même sans être informé de son background, je me serais retourné sur lui dans la rue.

Certaines personnes passent inaperçues, quelle que soit leur fortune, quel que soit leur pouvoir. D'autres parviennent à se fondre dans la foule par une action consciente, activant et désactivant leur charisme à volonté.

Les véritables meneurs d'hommes, eux, ne peuvent cacher leur aura. Philip Munster irradiait le pouvoir comme d'autres le parfum bon marché. Il était le Axe Apollo des hommes d'affaires.

C'était une chose de voir son visage sur Internet, une autre de le découvrir devant mes yeux, tel un gif animé, souriant, haussant un

sourcil, plissant le front en fonction de ses rencontres. Il riait, serrait des mains, tapait dans le dos ; surtout, il y parvenait avec une flûte de champagne dans la main gauche.

Il ne la posa pas, ne la renversa pas, ne la donna pas à un serveur. Il la garda en permanence à l'équilibre, même lorsqu'il tomba dans les bras d'un industriel qu'il devait particulièrement apprécier.

Lorsqu'il eut une seconde de répit, il porta la flûte à ses lèvres, but une gorgée, puis reprit sa tournée.

La classe à l'état pur. Quand je serai grand, je voudrais être Philip Munster – sans le patronyme fromager.

Il continua son tour d'arène, saluant les uns, plaisantant avec les autres. Il se rapprochait de nous et Jess recula inconsciemment pour se fondre dans la foule. Je la suivis, peu désireux de me retrouver en contact avec un personnage aussi dangereux. Merde, il avait beau transpirer le charisme par tous les pores, c'était surtout le bailleur de fonds d'un groupe terroriste !

Munster salua vaguement Serge Roux qui lui rendit son geste – les deux n'avaient pas l'air de se connaître plus que cela. Il sourit poliment à Cindy – qui avait troqué son bikini pour une robe de soirée – avant de retourner vers l'estrade. Je laissai échapper un soupir de soulagement.

Pourtant, lorsqu'il prit le micro, Munster avait les yeux braqués sur cette partie de la salle.

Plus précisément, sur moi.

Je me figeai comme un lapin devant les phares d'une voiture, incapable de réagir autrement que par un sourire stupide. L'instant ne dura qu'une seconde, pourtant je compris ce que ressentait le serpent devant une mangouste. Je donnai le change en commandant une autre coupe de champagne pour irriguer ma gorge douloureuse.

— Mesdames, Messieurs...

La voix roula dans la pièce, portée par les enceintes au plafond.

J'osai enfin regarder de nouveau la scène ; Munster s'était désintéressé de moi. Élégant dans son costume sobre, son crâne rasé réverbérait la lumière dans une position qu'il avait dû répéter plusieurs fois. Même sur sa fiche Wikipédia, on mentionnait que c'était un perfectionniste.

— Merci d'avoir accepté mon invitation. Depuis quatre ans, nous recevons de plus en plus de demandes, et il est difficile de répondre à tout le monde. Malgré les dimensions de ce manoir et de cette île,

nous ne voudrions pas nous sentir à l'étroit.

Quelques rires polis, quelques applaudissements.

— Nous étions vingt-quatre la première année, nous sommes deux cents aujourd'hui. Si vous vous trouvez ici, c'est que vous m'avez été personnellement recommandé, que quelqu'un vous a parrainé, ou que votre amour de l'art a su franchir toutes les barrières. Bien sûr, cela signifie aussi que vous bénéficiiez de revenus suffisants pour apprécier la vente aux enchères qui va se dérouler.

Je repensai aux deux ou trois mille euros que je parvenais à dégager de mon activité de revente de drogue. Certains travailleurs tueraient pour avoir de tels revenus, mais je ne représentais absolument rien au milieu de cette foule d'armateurs, d'héritiers et de capitaines d'industrie. Pourtant, je m'époumonai comme les autres pour remercier Munster de son hospitalité.

Il attendit que les acclamations se terminent, puis leva les bras tel un prestidigitateur.

— Votre temps est tout aussi précieux que le mien. Il n'y a rien que je déteste plus que les discours interminables, je vais donc m'arrêter ici et laisser la parole à M. Schoffler, de Christie's, qui va présider cette vente aux enchères.

Il descendit du pupitre et Jess se tendit à côté de moi.

— Bientôt..., murmura-t-elle.

— Bientôt quoi ?

Elle ne répondit pas. Pendant une minute, j'avais oublié ma mission – notre mission – tant Philip Munster avait capté mon attention. Je m'étais retrouvé à attendre comme les autres le début de la vente aux enchères. Tout d'un coup, je fus plongé dans la réalité.

M. Schoffler monta sur scène, un homme grand et mince au visage en lame de couteau. Il semblait aussi sec d'apparence que de cœur et son regard avait la fraîcheur d'une nuit sur un brise-glace.

— Tu as trouvé la solution de l'énigme de Cindy, au fait ? me souffla Jess. Elle m'a trotté dans le crâne toute la journée.

— Non, mais elle m'a donné la réponse. Tu veux la connaître ?

Elle soupira.

— En temps normal, je te dirais bien non, mais j'aimerais me concentrer à cent pour cent sur ma mission, et ne pas avoir une énigme stupide en arrière-plan. Alors, pourquoi la troisième fourmi dit-elle qu'elle en a une derrière ?

— Parce qu'elle a menti.

Je m'attendais à une explosion de colère. Jess se contenta de hocher la tête lentement.

— J'aurais dû m'en douter.

Elle regarda sa montre furtivement.

— Je te laisse, je vais me repoudrer le nez.

Si ç'avait été Deb, j'aurais mieux compris cette expression. En l'occurrence, je sentis le destin en marche.

— Tu es sûre que...

— Non. Mais c'est mon boulot.

Elle se pencha vers moi et ses lèvres effleurèrent les miennes.

— Bonne chance, Fitz.

Elle avait parlé trop bas pour que quiconque entende mon prénom. Le temps que je trouve quelque chose à lui répondre, elle s'était déjà détournée et quittait la salle.

Ce baiser avait comme un goût d'adieu. Je luttai contre l'envie de la suivre, de lui saisir le bras, de la dissuader de continuer. Nous pourrions attendre la fin de la vente aux enchères comme un couple normal, plutôt que de provoquer les cerbères armés de fusils d'assaut que nous avions vus un peu partout.

Je savais déjà quelle aurait été sa réponse.

Et notre dispute aurait attiré l'attention.

Autant lui laisser le plus de chances possible.

Sur l'estrade, le commissaire-priseur présentait la première pièce, un tableau à l'esthétique naïve et paysanne.

— Pour commencer cette vente et avant d'arriver aux pièces maîtresses, je vous propose une mise en bouche. Voici un tableau inédit de Henry Moret, *Scène de pêche en Morvan*, daté de 1892, valeur estimée à cent soixante mille euros. La mise à prix est de soixante-quinze mille euros.

Je manquai m'étouffer devant le montant proposé. S'il s'agissait là d'une mise en bouche, je ne voulais pas connaître le prix des pièces maîtresses. De la même manière que lire une page Wikipédia ne préparait pas à rencontrer Munster en personne, étudier des bulletins de vente n'avait rien à voir avec le spectacle de mains se levant négligemment pour enchérir de mille, cinq mille ou dix mille euros.

Au début, il y eut une demi-douzaine d'intéressés dans l'assistance mais, petit à petit, les amateurs abandonnèrent. Certains devaient espérer faire une bonne affaire, d'autres gardaient leur budget pour des tableaux plus intéressants. Il ne resta plus qu'un homme et une femme en compétition, aux deux extrémités de la salle.

— Cent soixante mille, annonça l'homme, atteignant l'estimation.

— Cent soixante-deux mille.

— Cent soixante-trois mille.

Progressivement, les enchères calèrent. Les deux voulaient le tableau, c'était évident, mais ils gardaient la tête froide. Les augmentations de mille en mille devinrent de cent en cent, jusqu'à ce que la femme annonce cent soixante-sept mille deux cents.

L'homme hésita. Ses lèvres remuaient comme s'il comptait de tête. Sa main oscilla, se leva d'un pouce... puis redescendit.

— Une fois... deux fois... trois fois. Adjugé à Mme De Cabours.

La femme accepta sa victoire de bonne grâce et se rencogna dans son fauteuil. Pour ma part, j'étais fasciné par la violence d'une telle confrontation. Je sentais presque une odeur de sang dans l'air.

— La seconde pièce...

M. Schoffler ne termina pas sa phrase. Alors qu'il tentait de conserver l'attention du public par sa voix monocorde, l'enfer se déchaîna autour de lui.

Une sirène se déclencha d'abord dans l'ouest du manoir. Puis une autre au sud. Une troisième lui fit écho au nord.

— Qu'est-ce que..., murmura mon voisin, pétrifié.

Et l'alarme incendie se mit à couiner.

Lorsque j'entendis les cris, je sus que c'était le moment d'agir. Mon moment. Le seul instant où j'allais avoir une chance d'intervenir. Je ne savais pas ce que Jessica avait bien pu faire. Ce dont j'étais sûr, par contre, c'est qu'elle se trouvait derrière ce chaos – et donc dans une position périlleuse.

Si ç'avait été n'importe qui d'autre, j'aurais accompli ma mission sans état d'âme, sans réfléchir au sort du pauvre appât que j'avais plus ou moins manipulé.

Mais c'était elle, et c'était moi.

Je ne pouvais pas la laisser tomber.

Je ne pouvais pas non plus affronter des commandos d'élite avec un jéroboam de champagne.

Il n'y avait donc qu'une seule solution, qui me permettrait de rembourser ma dette envers Bob et Jessica en même temps. Rien que de penser au péril dans lequel j'allais me trouver, j'en transpirais d'avance. Puis je me rappelai une cage d'escalier et une porte, voici un peu plus d'un an¹. J'avais été paralysé par la peur au moment d'aider Moussah enfermé par les kidnappeurs de sa compagne. Mes pieds avaient refusé de m'obéir. Finalement, ç'avait été Deborah qui s'était élancée et m'avait obligé à la suivre.

Toujours, toute ma vie, j'avais compté sur les femmes pour se montrer héroïques à ma place. Aujourd'hui, il fallait que ça change. Si Jessica se faisait capturer, elle pourrait peut-être arguer de son statut de commissaire pour avoir la vie sauve – au prix, probablement, d'un scandale retentissant. Mais ces mercenaires ne semblaient pas du genre à se poser des questions. Ils risquaient de la tuer avant de lui

demander ses papiers.

La tuer.

Je me refusais à l'envisager.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? frissonna Cindy à côté de moi. On dirait une alarme.

Je n'eus pas le temps de répondre ; les systèmes anti-incendie se déclenchaient déjà. Une trombe d'eau s'abattit sur nous, éteignant les cigares, trempant les smokings, alourdissant les robes de soirée. Je détournai hâtivement les yeux d'une dame d'un certain âge dont la poitrine se dessinait soudain en relief sur le devant de son tailleur de marque. C'était un remake destroy d'une soirée T-shirt mouillé.

Cindy se transcendait elle aussi sous l'averse. Ses vêtements lui collaient au corps, accentuant ses formes, tandis que ses cheveux tombaient en rideau tressé sur son visage. Je regardai ailleurs, vaguement coupable. Ce n'était pas le moment d'apprécier la plastique d'une femme, Jess était en danger – et ma mission aussi.

Puis le bras de Serge Roux vint s'enrouler autour de la taille de la jeune escort.

— Rentrons dans notre chambre, chérie, nous y serons en sécurité.

— Mais..., protesta Cindy, clairement d'un avis contraire.

En effet, je ne comprenais pas en quoi leur chambre les protégerait. En les voyant partir, je réalisai que ce n'était pas mon problème.

D'abord, sauver Jess. Le reste attendrait.

Les sirènes avaient déclenché une panique totale chez les amoureux de l'art. Certains, chefs d'entreprise ou politiciens en vue, tentaient de restaurer un semblant d'ordre et de se montrer dignes dans la tourmente. D'autres promenaient leur regard dans la salle, comptant les absents et échafaudant des scénarios. Mais les plus nombreux réagissaient comme Serge Roux et couraient en tous sens comme des poulets décapités.

Bravo, Jess. Niveau diversion, tu as fait fort. Du grand art.

Je touchai la manche de ma veste, rassuré d'y sentir les éléments du keylogger. Si je parvenais à pénétrer dans le bureau de Munster, ma mission se terminerait par un succès éclatant.

Pour Bob, en tout cas. De mon côté, je doutais de mes chances de survie.

Je levai mon verre de vodka sunrise et le vidai d'un trait. Les

experts me diraient sûrement que c'était une grossière erreur, mais je leur pissais à la raie en diagonale. Il s'agissait de ma vie, et si j'avais besoin d'un peu de courage liquide, qui étaient-ils pour me le refuser ?

— Nous sommes attaqués ! hurla un abruti en haut d'un escalier, rajoutant à la confusion ambiante.

Deux mercenaires passèrent juste à côté de moi, m'ignorant totalement, pour s'engouffrer dans un couloir. L'un d'eux postillonnait des ordres dans sa radio.

Je regardai à droite, à gauche.

Personne ne me surveillait.

Je n'étais qu'un invité de plus, terrifié, affolé, pris dans un maelström de violence qui n'aurait jamais dû s'abattre sur l'île paradisiaque.

Parfait.

Je me glissai dans un long corridor, mimai (avec un certain succès, espérais-je) la panique puis courus comme au hasard au travers des couloirs. Les chambres flashèrent devant mes yeux avec leurs noms baroques. Kandinsky, Picasso, Rubens... L'occupant de la chambre Miró se barricada devant moi. Il me regarda passer sans me proposer de venir. Chacun pour soi, et Dieu pour tous.

Les détecteurs de fumée geignaient ; l'eau se répandait sur les moquettes. Je dépassai un technicien en train de taper frénétiquement sur son ordinateur. Il hurlait dans son oreillette, et cette fois-ci je saisis ce qu'il disait :

— Je n'arrive pas à arrêter les sprinklers ! Je ne comprends pas !

Je comprenais, moi. Jessica avait plus de cartes en main qu'elle ne l'avait annoncé. D'une manière ou d'une autre, elle avait réussi à pirater le système domotique. C'était bien joué, vraiment bien joué.

Bon, pour la peine, elle se trouvait poursuivie par des brutes sanguinaires, mais ça restait une idée de génie.

Je tournai au coin du couloir et débouchai dans le salon qui arborait la fameuse réplique de la fontaine de Trevi. L'eau qui dégoulinait du plafond lui donnait un aspect plus vrai que nature, ses quelques imperfections gommées dans l'atmosphère ambiante. Je manquai glisser sur le marbre luisant, récupérai mon équilibre et heurtai de plein fouet un soldat qui arrivait à la rescousse.

Il me soutint d'une poigne de fer puis, avec toute la douceur qui lui restait dans son état de nerf, me poussa vers l'endroit d'où je venais.

— Retrouvez les autres ! m'enjoignit-il.

Je hochai la tête, soumis, puis lui faussai compagnie dès que je fus hors de vue.

Au-dessus de moi, les sprinklers s'arrêtèrent, reprirent, crachotèrent... puis s'interrompirent définitivement. Les techniciens maison avaient trouvé une parade aux exactions de Jessica. Pas grave, je touchais presque au but.

Lorsque j'arrivai devant le bureau de Philip Munster, je ne fus pas surpris de découvrir encore un garde de faction. Malgré tout le remue-ménage et les distractions, l'oligarque n'allait pas baisser toutes ses défenses. Il n'avait pas amassé une telle fortune en se montrant paresseux ou stupide.

Les yeux de l'homme s'écarquillèrent alors que je lui fonçais dessus. Il leva son arme – et je m'arrêtai, le regard fou, les mains en l'air.

— Ils sont derrière moi ! hurlai-je, parce que ça marchait dans les films d'action.

— Qui... quoi... derrière ? maugréa-t-il dans un anglais fractionné.

C'était bien ma veine, tomber sur l'un de ceux avec lesquels j'aurais le plus de mal à communiquer. J'en revins au langage des signes, indiquai le corridor avec force détails, posai mes mains autour de mon cou pour mimer une pendaison, donc un mort. Je me trouvai très doué, mais l'autre se contenta de froncer les sourcils. Il avança d'un pas tout en me gardant en joue. Invité ou pas, je n'étais pas le bienvenu dans cette partie du manoir. Il glissa un regard prudent dans la direction que je lui indiquais, sans que son arme ne dévie une seconde. C'était un pro. Et je ne voyais pas comment j'allais pouvoir me débarrasser de lui. Tous mes mensonges ne le convaincraient pas de quitter son poste.

Désespéré, je jouai ma dernière cartouche. Avec des gestes lents, pour ne pas l'inquiéter, je sortis mon portefeuille et en extirpai une liasse de billets. Cet argent devait me permettre de parer à tout impondérable, et ce gars-là avait une bonne gueule d'impondérable.

Tout en continuant à baragouiner en français, je lui montrai les petites coupures, les lui tendis avec des gestes d'apaisement. Je comptais sur la cupidité des mercenaires à travers les âges. Bien sûr, il ne me laisserait pas passer. Bien sûr, il ne relâcherait pas sa garde. Mais il ne refuserait jamais de prendre l'argent.

Malgré sa méfiance évidente, il s'avança d'un pas, me colla le canon de son arme sur le torse. Il me posa une question dans sa langue, probablement du russe, et je haussai les épaules en signe

d'incompréhension.

Il alla pour s'emparer des billets ; il ne tenait plus son arme que d'une main. C'était le moment. Je bandai mes muscles...

... et le contact du canon se fit plus insistant alors qu'il me dépouillait de mon argent. J'en restai sous le choc. J'avais espéré pouvoir agir en détournant son attention – quelle naïveté. Pour qui me prenais-je, Bruce Willis ? Il ne me restait plus qu'à partir – s'il acceptait de me laisser partir – la queue entre les jambes, sans argent, essuyant l'échec total de ma mission. Quant à Jessica...

D'un seul coup, les sprinklers se remirent en marche. Une giclée d'eau me frappa le visage. Surpris, le garde leva les yeux au plafond et son arme suivit le mouvement.

C'était le moment ! *Alea jacta est*, j'allais rubiconner !

Dans la seconde que j'eus pour agir, je ne me rappelai pas les conseils de Moussah, pourtant pleins de bon sens. Je ne me souvins que de la douleur provoquée par Deb lorsque je l'avais trahie.

Si ça marchait pour elle, ça marcherait pour moi. Sans élan, à bout portant, j'envoyai un coup de genou de toutes mes forces dans le bas-ventre du garde.

Je heurtai quelque chose de dur – non, plus dur que ça. L'homme portait une coquille ! Pourtant, son expression avait changé. Lorsqu'il tenta de me remettre en joue, il grimaçait de souffrance. Coquille ou pas, le coup avait porté. Galvanisé par l'adrénaline, je doublai mon attaque, puis la triplai. Son visage prit une teinte grise du plus bel effet. Je repoussai frénétiquement le canon du fusil avec mon avant-bras, puis frappai de nouveau. Cette fois-ci, il avait avancé sa jambe pour se protéger et mon attaque fut sans effet.

Une vague de panique m'envahit. J'étais en train de me battre avec un mercenaire ! Réellement ! Moi, le garçon à l'aise dans un club ou dans un lit, je frappais un homme formé depuis des années à éventrer un requin avec les dents !

Je frappai encore, toujours la même attaque, sans succès. L'homme reprenait des couleurs, respirait à grandes goulées pour vaincre la douleur. Encore quelques secondes et il aurait assez récupéré pour me trouer la peau. Quelque chose me disait qu'un homme à qui l'on écrasait les testicules ne se sentirait pas d'humeur miséricordieuse.

Il m'insulta en russe, je ne lui répondis pas. J'étais bien trop occupé à peser sur son arme. Il fallait que j'agisse, et tout de suite !

Presque sans réfléchir, je lâchai ma prise et lui envoyai mon coude

en plein visage. Il n'avait pas anticipé cette manœuvre, née du désespoir et de l'amateurisme.

Il poussa un cri de fureur.

Son nez se déforma.

Le sang jaillit.

Il leva sa main en un geste réflexe.

Retrouva son équilibre.

Écarta légèrement les jambes.

Couina lorsque je le frappai de nouveau au bas-ventre.

Roula des yeux.

Reçut un coup de poing à la mâchoire, sur le front, de nouveau sur le nez.

Roula des yeux.

N'anticipa pas mon coup de genou vengeur.

Roula des yeux.

Ne roula plus des yeux.

Glissa au sol.

Je restai debout, haletant, couvert de sueur. L'eau des sprinklers me coulait sur le visage. Mon poing me faisait mal et je l'agitai comme si cela pouvait faire partir la souffrance. C'était la première fois que je frappais quelqu'un, je veux dire, réellement. Je n'aurais jamais imaginé que c'était aussi douloureux.

Ça devait l'être aussi pour le garde, constatai-je en me massant le poignet. Il ne bougeait plus, les paupières closes. Par acquit de conscience, je me penchai pour prendre son pouls.

Rien.

Rien.

Quelque chose.

C'est bon, je ne l'avais pas tué. Je m'essuyai le front, geste bien futile compte tenu des sprinklers, puis tournai la poignée du bureau.

La porte n'était pas fermée. Philip Munster devait considérer que ses autres moyens de défense suffisaient, surtout dans une île censée n'abriter que des amis.

Je pénétrai à pas de loup dans le bureau, même si la discrétion ne

semblait plus de mise. C'était une large pièce, peut-être une quarantaine de mètres carrés, ce qui n'était pas abusif compte tenu de la taille du manoir. Plusieurs tableaux ornaient les murs, que ma formation accélérée en histoire de l'art ne me permit pas de reconnaître. Il y avait également une sculpture dans un coin, et le tapis qui étouffait mes bruits de pas devait valoir une fortune. Un lourd secrétaire encombra le mur ouest, et un ordinateur dernier cri gisait dessus, relié par un câble Ethernet à une prise murale.

Je ne savais pas comment Philip Munster gérait ses affaires, mais il s'était débrouillé pour obtenir un accès Internet sur son île déserte. Je supposai qu'il avait lui-même installé à ses frais une antenne relais quelque part dans l'océan Indien. Cela paraissait ridicule – jusqu'à ce que je me rappelle combien d'argent cet homme brassait.

— Eh ben, Fitz, si tu avais cru arriver jusqu'ici, murmurai-je, parce qu'il faut toujours s'encourager dans la vie.

Un détail me perturbait dans ce bureau. Dans mon état de stress et de confusion, ça me prit quelques secondes pour mettre le doigt dessus : il n'y avait pas de sprinkler dans ce bureau. Un extincteur était attaché au mur, mais le maître des lieux devait craindre l'effet de l'eau sur son matériel dernier cri.

Compte tenu des événements actuels, il n'avait pas tort.

Je m'avançai vers le bureau et sortis le keylogger de ma poche. Mes mains trempées tentèrent d'assembler l'objet, sans succès. Je m'étais entraîné plusieurs fois en prévision de ce moment mais, bien sûr, il fallait que mes nerfs me lâchent. J'insistai, manquai tordre une pièce électronique, abandonnai par peur de tout casser.

Je pris une grande inspiration et recommençai. J'entendais des cris au loin. La fenêtre qui donnait sur la jungle, la fameuse fenêtre en verre pare-balles, me laissait entr'apercevoir des taches de lumière au loin, sans doute les lampes torches des hommes qui cherchaient Jessica.

Mon plan était simple. Avec tout le raffut que j'avais causé, sans même parler de l'homme que j'avais assommé, j'espérais amener les soupçons sur moi. Au moins, ceux qui me poursuivraient ne seraient pas derrière Jessica.

J'étais conscient que j'avais peu de chances de m'en sortir. Au mieux, je finirais dans une geôle d'un pays inconnu – Munster devait avoir ses entrées où il le souhaitait. Au pire, une balle perdue mettrait un terme à mon existence de parasite mondain.

Je continuai à me battre avec mon keylogger. Une fois installé, Bob

serait content aussi.

Oh, je n'étais pas si fataliste que ça. Je m'approchai de la fenêtre et je l'entrouvris pour préparer ma fuite lorsque j'aurais installé le matériel. Je réalisai que je n'avais pas envie de mourir, et que j'espérais encore m'en sortir par un coup du sort miraculeux.

Mon moral prit un sacré coup lorsqu'une sirène retentit à l'ouverture de la fenêtre.

1. Voir *Les mannequins ne sont pas des filles modèles*.

Des cris retentirent dans le couloir, se rapprochèrent, se rapprochèrent encore. J'entendis un juron lorsque l'un des gardes aperçut son collègue étendu. Ils n'allaient pas tarder à arriver dans le bureau. Je ne disposais que de quelques secondes.

Les larmes me montèrent aux yeux, amères. Pas de tristesse, pas de peur, mais de rage. Rage devant cette incroyable injustice. Malgré tous les éléments en ma défaveur, j'avais réussi à me faufiler jusqu'ici. J'étais parvenu à vaincre ma terreur, j'avais même affronté un soldat entraîné au corps à corps – et j'avais gagné !

Et tout ça pour quoi ? Pour me retrouver prisonnier à moins d'une minute de la victoire.

Répondant enfin à mes sollicitations, le keylogger s'emboîta dans mes mains. Je disposais enfin de l'objet reconstitué. Mais il était trop tard, bien trop tard. Je ne pourrais jamais installer cela sur son ordinateur en cinq secondes.

Avec un cri de désespoir, je me jetai à travers la fenêtre et atterris dans le jardin. Ma mission pour Bob était définitivement ratée ; je pouvais encore tenter de sauver Jessica.

Depuis le début, j'avais prévu de provoquer assez de chaos pour attirer ses poursuivants. Sur ce point, j'avais atteint mon objectif. Lorsque je me réceptionnai dans la végétation humide, j'entendis les gardes pousser des hurlements de colère.

Je reconnaissais cet endroit. C'était là que Jess et moi avions espionné cette fenêtre, échafaudé un plan. Là qu'elle m'avait encore une fois saoulé avec ses connaissances académiques, m'avait parlé de verre Sécurit, avait douché mes espoirs de s'infiltrer comme un simple

cambricoleur. Là que son bras avait frôlé mon épaule et que je l'avais regardée, l'avais trouvée belle, l'avais embrassée. Là où elle s'était laissé faire – à ma grande surprise.

Elle me jugeait lâche et paresseux. Elle n'avait pas tort. Mais je pouvais lui prouver le contraire.

Je me ramassai sur moi-même et courus dans la jungle, serrant mon poignet endolori contre mon torse. Les soldats atterrirent dans le jardin les uns après les autres pour me prendre en chasse. J'entendis certains m'intimer de m'arrêter en plusieurs langues. Si j'avais eu l'énergie de me retourner, je leur aurais répondu par un bras d'honneur. C'est un geste quasi universel.

Tous portaient leur M16 mais personne ne tirait. On devait leur avoir donné des consignes strictes – béni sois-tu, Philip Munster ! Je filai à travers le feuillage, poussé par des jambes forgées par des années de clubbing.

— Arrêtez-vous ! tenta de nouveau une voix en français, plus proche.

Malgré mes exploits sportifs, mes poursuivants gagnaient du terrain. Je risquai un regard en arrière, aperçus un visage grimaçant dans les airs à une dizaine de mètres. Il me fallut toute ma logique cartésienne pour réaliser qu'il était simplement en combinaison de camouflage dans une pénombre de plus en plus profonde.

OK, ce n'était pas un fantôme – mais il était tout proche ! Cette prise de conscience me redonna de l'énergie et mes jambes pilonnèrent le sol comme elles ne l'avaient jamais fait. J'étouffai un juron lorsqu'une liane me fouetta le visage. Je levai les bras en protection et continuai ma course folle. J'avais les yeux rivés au sol pour ne pas trébucher sur une branche, une souche, un rocher.

Mes poumons me brûlaient. Mon souffle sortait par saccades. Un point de côté se développait insidieusement sur ma droite. Je l'endurai pendant un instant puis, suivant un vieux conseil qu'on m'avait donné en cours de sport, me penchai pour ramasser un caillou sans ralentir ma foulée. Je trébuchai et manquai tomber, avant de fuir de plus belle.

Je serrai le caillou dans ma main droite jusqu'au sang. Je ne réussis pas à distinguer l'effet placebo des bénéfices réels, mais la douleur diminua sensiblement.

Maintenant, ce n'était plus au ventre que j'avais mal, mais aux poumons. Chaque respiration devenait une torture.

Derrière moi, les soldats sentirent ma fatigue, et des exclamations

de triomphe s'élevèrent. Ah, ils pouvaient être fiers, les mercenaires. Eux qui s'entraînaient quotidiennement allaient finir par rattraper un Fitz qui n'avait pas couru depuis ses années de lycée, qui clopait comme un sale, et qui utilisait la vodka pour guérir tous ses maux.

Un souffle se rapprocha alors que l'un des hommes sprintait pour me rattraper. Je sentis sa présence avant de voir ses mains jaillir pour me maîtriser. Éperdu, je virai de côté et eus la satisfaction de l'entendre jurer. Sa pointe de vitesse l'avait empêché de tourner à temps.

Alors que je traversais sans ralentir un bosquet de lianes, un sifflement me fit dresser les cheveux sur la tête. Il ne manquait plus qu'un serpent pour rajouter à ma terreur. Je serrai les dents et refusai de réduire l'allure. Si je marchais sur l'un d'entre eux, advienne que pourra.

La sueur me dégoulinait sur le front, dans les yeux, sur le nez. J'avais du mal à percer l'obscurité de plus en plus profonde. Je distinguais à peine les silhouettes des arbres autour de moi. De nouveau, une liane me gifla, plus violemment qu'avant. Je perdis l'équilibre et me récupérai sur les mains. Je lâchai mon caillou et un rocher pointu me déchira la paume. J'étouffai un cri de douleur, me redressai, repris ma course...

Trop tard.

Des bras se refermèrent sur mes jambes dans un tacle parfait. J'agitai mes membres avant de m'effondrer de nouveau, tête en avant. Mon crâne percuta le sol et je crus un instant, avec un soulagement coupable, que j'allais perdre connaissance.

Cet instant de flottement ne dura pas. On me redressa brutalement avant de me plaquer contre un arbre. L'écorce rugueuse tranchait avec la mollesse des plantes alentour.

— Qui êtes-vous ? demanda l'un des mercenaires.

À la lueur de la lune, j'avais du mal à voir son uniforme, mais il ne semblait pas plus gradé que les autres. Il s'était tout simplement improvisé porte-parole.

Je mis du temps à lui répondre, le souffle court, le cœur battant. J'ouvris enfin la bouche – et vomis de côté. Malgré ma gentillesse proverbiale (j'aurais pu le viser), une bonne partie atteignit les chaussures de celui qui me tenait. Sa prise se resserra jusqu'à me couper la respiration.

— Ce... n'est... pas... la meilleure... manière de... me faire parler, gargouillai-je.

Il continua à exercer une pression sur mon haut, le tordant autour de mon cou. Souillée par l'eau et la transpiration, ma chemise devenait de plus en plus lourde, de plus en plus étouffante.

Je suffoquai. Des points noirs apparurent devant mes yeux. Je levai la main pour desserrer sa prise mais j'étais à bout de forces, aussi efficace qu'un yorkshire face à un berger allemand.

Au moment où je crus qu'il voulait vraiment me tuer, quitte à trouver une excuse pour ses supérieurs, il relâcha sa prise et je retombai contre le tronc d'arbre, pantelant, toute idée de rébellion abandonnée.

— Qui êtes-vous ? répéta le porte-parole.

— Dani...

J'attendis un instant que ma gorge martyrisée puisse sortir d'autres sons, toussai, puis repris hâtivement la parole avant qu'on ne m'étrangle de nouveau.

— Daniel Ricol. Je suis un invité de Philip Munster.

Les hommes se regardèrent. Je pouvais presque sentir les rouages tourner dans leur cerveau. Non seulement j'étais un invité de leur employeur, mais je devais également être moi-même un riche amateur d'art, dont le corps ne pouvait être abandonné ainsi dans les fourrés.

— Pourquoi étiez-vous dans son bureau ? continua l'homme.

Malgré ma situation précaire, je tendis l'oreille et cherchai à déchiffrer la pénombre au loin. Je n'entendais plus d'appels, plus de cris, et aucune torche ne déchirait la nuit. Soit Jess avait été capturée, soit elle s'était enfuie. Dans les deux cas, je pouvais donc la charger.

— Je... je suis venu chercher ma compagne, avouai-je.

— Votre compagne ?

Je hochai la tête lentement.

— Elle a disparu un instant. Nous étions en pleine vente aux enchères... et lorsque je me suis retourné, elle n'était pas là.

Une nouvelle concertation muette entre les mercenaires. La prise se relâcha imperceptiblement.

— Je n'ai pas compris où elle était allée, continuai-je. Elle ne serait jamais partie, même aux toilettes, sans m'en parler. Alors j'ai paniqué, j'ai commencé à la chercher. Lorsque les alarmes se sont déclenchées, j'ai vraiment eu peur. Je me suis demandé ce qu'il se passait... et puis je l'ai vue s'enfuir dans la jungle à travers une fenêtre.

Un des hommes s'écarta, parla à voix basse dans sa radio pendant que les mercenaires se déployaient en cercle autour de moi. Même si je l'avais voulu, je n'aurais jamais pu m'échapper.

— Votre compagne s'appelle Noémie ? demanda le soldat.

— Oui. Qu'est-ce qui lui est arrivé ? Vous l'avez retrouvée ?

— C'est de vous qu'on parle, siffla un autre mercenaire. Continuez votre histoire. Pourquoi êtes-vous rentré dans le bureau de M. Munster, pourquoi avez-vous agressé le garde devant la porte ?

Je me pris la tête dans les mains et mimai une contrition totale. Ce n'était pas compliqué – je regrettais déjà mon sacrifice.

— Je n'ai pas réfléchi. Je ne savais même pas que c'était un bureau, ni ce que représentait cette pièce. J'ai juste vu qu'elle avait une fenêtre qui permettait de descendre dans le jardin et de suivre ma femme. Quand votre... ami a essayé de s'interposer, j'ai vu rouge. J'ai essayé de lui expliquer, il ne comprenait rien, j'ai entendu des cris dehors... alors je l'ai assommé. Je suis désolé.

Quelques regards incrédules me confirmèrent que les mercenaires ne comprenaient pas comment un gringalet comme moi avait pu étaler l'un de leurs compagnons. Lorsque celui-ci les rejoindrait, il serait à coup sûr la cible de leurs moqueries. Je me jurai de ne plus jamais croiser sa route.

Pris dans mon rôle de composition, je me redressai sur mes ergots et, pour la première fois, regardai le mercenaire le plus proche dans les yeux.

— Voilà, je vous ai répondu. Maintenant, à vous. QU'EST-IL ADVENU DE MA COMPAGNE ?

Le soldat recula alors que je lui crachais cette dernière phrase au visage. Il quêtait l'approbation de ses confrères avant de hausser les épaules.

— Nous ne savons pas. Un autre groupe est à ses trousses. Pour l'instant, nous n'avons pas de nouvelles.

Les mercenaires discutèrent entre eux à voix basse tandis que l'un d'eux me menaçait de son M16. J'avais joué ma dernière cartouche, je n'en avais pas d'autre. L'amant affolé qui vole au secours de sa compagne. C'était crédible, je le savais. Et ils ne voulaient pas commettre de bavure. Surtout pas.

— Nous allons vous ramener à M. Munster, grogna enfin leur porte-parole. Il décidera de votre sort.

Je hochai la tête lentement. C'était le mieux que je puisse obtenir. Il ne restait plus qu'à espérer que mes boniments convainquent le maître des lieux.

Personne ne prit la peine de m'attacher les mains. Je ne savais pas si je devais me réjouir de cette confiance ou m'offusquer qu'on ne me considère pas comme un danger. Nous traversâmes la jungle dans l'autre sens en nous rapprochant du manoir. Maintenant que j'étais capturé, que je n'avais plus personne aux trousses, je prenais soudain conscience de la vie nocturne autour de moi. Je me rappelai le serpent qui m'avait frôlé la jambe, je gémis en pensant aux araignées et autres dangers. Je trébuchais tous les trois pas sur des bosses que j'avais miraculeusement évitées dans ma course éperdue. L'homme qui marchait en tête se frayait un chemin en repoussant les lianes, qui me revenaient comme par hasard en plein visage. Mesquine vengeance d'un soldat qui attendait les ordres de son employeur avant de passer aux véritables tortures.

J'espérais de tout mon cœur, de toute mon âme, que Jess ait réussi à s'échapper. Si ce n'était pas le cas, mon histoire s'effondrerait comme un soufflé et j'allais devoir choisir. Me préserver, ou sauver Jessica.

Quant à Bob, sa mission était si totalement foirée que je n'osais pas imaginer sa réaction. Il s'était toujours montré sympathique avec moi, mais un homme capable d'injecter des milliers d'euros dans un tel plan n'accepterait sûrement pas l'échec avec affabilité.

Nous finîmes par arriver dans le jardin du manoir, puis dans le bâtiment proprement dit. Pendant ma cavalcade, les gardes avaient progressivement repris le contrôle de la situation. Les alarmes s'étaient tues, et des majordomes à l'air digne épongeaient l'eau du sol. J'entendis la voix des invités en train de commenter les événements dans le grand salon, mais les gardes me firent passer par un autre corridor pour rester inaperçus. Je comprenais leur prudence. Si je m'avérais innocent, je ne leur aurais jamais pardonné qu'on me parade entre deux geôliers.

Nous suivîmes les couloirs silencieux, à peine dérangés par un serviteur ou un autre qui détournait hâtivement les yeux. Finalement, je me retrouvai devant le fameux bureau dont j'avais forcé la porte.

Le bureau de Philip Munster.

Le bureau du terroriste le plus dangereux de France.

J'entendis sa voix de l'intérieur de la pièce, calme et posée, comme si son magnifique manoir n'avait pas été saccagé :

— Entrez, entrez. N'ayez pas peur.

Bon. J'avais tout de même – un peu – peur.

De nouveau, je pénétrai dans l'antre de Philip Munster. De nouveau, la superficie de la pièce m'impressionna. Mais cette fois-ci, le maître des lieux se tenait debout au milieu. Les mains jointes derrière le dos, un sourire affable aux lèvres, il attendit qu'un mercenaire referme la porte derrière moi.

Nous nous retrouvâmes face à face, seuls. Enfin, aussi seuls qu'on peut l'être avec deux gardes du corps négligemment adossés au mur. Même dans la victoire, Munster ne prenait pas de risques.

— Bonjour, monsieur Ricol. Si je peux vous appeler ainsi.

— Vous pouvez.

— Vous fumez ?

Je hochai la tête et il fourragea dans un tiroir avant de me lancer un paquet de cigarettes. Je m'étais attendu à des cigares ; je n'en sortis pas moins une clope. Je l'allumai avec un regard méfiant vers le plafond. Lui-même en piocha une seconde.

— Comme vous avez déjà pu le constater, il n'y a pas d'alarme anti-incendie ici. Mes ordinateurs supportent mal l'humidité.

— Ils supporteraient encore moins le feu.

— Ça se discute, monsieur Ricol. Et, dans le doute, je préfère ne pas perdre un tel matériel sur une simple fausse alerte. Comme celle qui s'est déclenchée il y a une heure.

Je fumai ma cigarette, soufflai vers le ciel, parvins pour la première fois de ma vie à former un rond à peu près crédible. C'est fou les

ressources insoupçonnées qu'on découvre lorsqu'on se sent à l'approche de la mort.

— Ah, fis-je.

— Il semblerait que ce soit votre compagne qui ait dérégulé le système informatique et provoqué ce désastre, continua-t-il.

— Oh, fis-je.

— J'aimerais que cet entretien reste civilisé, et je suis sûr que vous le souhaitez aussi. Je vais donc vous poser une question, vous me répondrez, et nous resterons bons amis. Qu'en pensez-vous ?

— Que je serais ravi d'être votre ami.

Le sourire de Philip Munster s'élargit. Pour quelqu'un qui venait de voir son manoir dévasté, il le prenait plutôt bien.

— Commençons par le plus simple : quel est votre vrai nom ?

Je restai muet. Il attendit quelques secondes, puis haussa les épaules.

— Très bien. Passons à autre chose. Mes... employés m'ont dit que vous étiez à la recherche de votre compagne lorsque vous avez violé mon bureau.

— Vous l'avez retrouvée ? demandai-je d'un ton plein d'espoir.

Une lueur d'amusement dansa dans l'œil de Munster avant de disparaître.

— Non, hélas. À l'heure qu'il est, je pense qu'elle a atteint la plage, a plongé dans la mer, et s'est fait récupérer par une vedette sans pavillon. Comme dans les films d'espionnage. J'avoue que je ne pensais pas jouer un jour un rôle dans une telle histoire.

— Moi non plus, admis-je avec franchise.

— Vous voyez que nous avons des points communs. Bien. Avançons un peu. Reconnaissez-vous cela ?

Il tira un objet de sa poche et le posa sur le bureau. Je regardai l'objet sans avoir besoin de mimer la perplexité. Je n'avais jamais vu une telle merveille d'électronique.

À moins que...

— Un micro ? devinai-je.

— Bravo. C'est en effet un micro. Bien plus sophistiqué que ceux qu'on trouve dans le commerce – même avec une fortune comme la mienne. Je dirais que sa conception est secret-défense. Je dirais même

que votre pauvre compagne va se faire sonner les cloches pour avoir non seulement échoué dans sa mission mais aussi abandonné un tel prodige de technologie.

Je ne répondis rien. Il rempocha le micro et s'adossa au mur, les bras croisés.

— Vous ne voulez pas parler, très bien. Alors contentez-vous d'écouter. Je pense que votre compagne n'est pas votre compagne du tout. Je pense qu'elle fait partie des services secrets d'un pays quelconque, Russie, Chine ou même France. Je pense qu'elle a été envoyée en mission sur cette île sous une fausse identité pour poser ce fameux micro et sans doute d'autres. D'ailleurs, un technicien est en train de passer l'intégralité de ma propriété au détecteur et au brouilleur. Vous n'imaginez pas le temps que cela lui prendra.

Il écrasa sa cigarette dans le cendrier puis sortit une bouteille de whisky d'un compartiment de son bureau. Il se servit un verre ; cette fois-ci, il ne m'en proposa pas mais se perdit dans la contemplation du liquide ambré.

— En conclusion, mon opinion de cette Noémie – je suppose qu'il ne s'agit pas de son vrai nom – est faite. Je dois dire que je ne suis pas surpris. Ce n'est pas la première fois que des espions s'intéressent à mes activités. Elle a échoué, très bien, point final. Par contre, ce qui pique ma curiosité, c'est votre rôle dans toute cette affaire.

— Moi aussi, répondis-je spontanément.

Je n'avais pas voulu desserrer les dents, mais sa question coïncidait avec mes propres interrogations. Et puis il avait l'air si détendu, si sympathique... très loin de l'idée que je pouvais me faire d'un terroriste.

Désormais, Munster me regardait, attendant clairement une suite aux deux petits mots que j'avais daigné lui offrir. Si je gardais le silence, je devenais de plus en plus suspect. Jessica avait réussi à s'enfuir. Ma seule chance désormais, c'était de coopérer et de jouer l'ignorance.

J'étais très doué pour ça.

— Je pense que vous avez raison, commençai-je, et il haussa un sourcil. Sur son métier, je veux dire. Après, je vous confirme que Noémie est...

— Pouvez-vous me donner son vrai nom ?

— Je peux, mais laissez-moi d'abord finir mon histoire.

Il hocha la tête et but une gorgée de whisky. Il ne leva pas son verre

assez vite pour dissimuler son sourire goguenard.

Je me massai les tempes et pris une grande inspiration.

— Je connaissais... Noémie – appelons-la Noémie pour l’instant – depuis longtemps. En fait, nous sortions ensemble. À l’époque de la fac.

— Cela ne nous rajeunit pas, soupira Munster, compatissant.

— Oui, enfin... En tout cas, elle était déjà magnifique à l’époque, et un peu moins encline à faire du kung-fu à la moindre occasion. La fille parfaite, en somme.

Cette fois-ci, Munster ne me rendit pas mon rictus. Ma tentative d’établir une complicité masculine se heurtait à un mur.

— Nous sommes restés ensemble deux ans et demi – ce qui représente ma plus longue relation, et la sienne aussi. Je ne vous dis pas ça par pur voyeurisme, mais pour que vous compreniez que nous comptions beaucoup l’un pour l’autre... à une époque. Et, lorsqu’elle a eu besoin d’une couverture, elle m’a contacté.

— Contacté ? demanda Munster en haussant un sourcil.

— Oui, un appel téléphonique. Elle voulait qu’on se revoie, bla bla bla, je lui manquais. Formidable. Comment est-ce que vous auriez réagi à ma place ?

De nouveau cette absence de complicité. Dommage, je comptais un peu dessus. J’allais devoir me débrouiller en roue libre.

— Bref, je l’ai rejointe, nous avons, euh, passé la nuit ensemble. Et au matin, elle m’a parlé de sa mission. Enfin, quand je dis *parlé*, vous m’en avez appris plus en deux minutes qu’elle en plusieurs jours. Je savais seulement qu’elle comptait obtenir des informations sur vous, et que le meilleur moment serait sur cette île, pendant votre vente aux enchères. Elle avait besoin d’une couverture masculine, elle m’a donc proposé le rôle.

— Pourquoi vous ? Sans vouloir vous vexer, vous n’avez pas vraiment révélé de grandes qualités de James Bond.

Heureusement qu’il ne voulait pas me vexer. Hé, j’avais fait de mon mieux !

— Parce qu’on se connaissait bien, qu’on s’aimait bien, et que c’est plus facile d’imiter un couple lorsqu’on en a été un, je suppose. Et puis, vous l’avez dit, je ne suis pas très doué pour ce genre de jeu. Elle a dû penser que ça écarterait les soupçons. Aucun agent secret digne de ce nom ne s’encombrerait d’un boulet comme moi.

— Ça a marché, admit Philip. Du moins jusqu'à la fin. Et donc, vous n'étiez pas au courant de sa mission réelle ?

— Non, je vous dis. Si j'avais su qu'elle allait prendre la tangente et m'abandonner dans vos mains, je n'aurais probablement pas signé.

— Elle a fui parce qu'on l'a repérée. Sinon, vous seriez toujours en train de mimer le couple parfait pendant qu'un micro habilement dissimulé enregistrerait toutes mes conversations. Je suppose qu'elle voulait le cacher sur mon ordinateur, afin de continuer à espionner même hors de l'île.

Il s'échauffait lentement. Pour la première fois, son sourire perpétuel vacilla.

— Vous ne comprenez pas ce que c'est que d'être continuellement la cible d'organisations terroristes, de gouvernements, de profiteurs, d'espions et de voleurs de tous bords. Ma vie privée n'existe plus. Dès que je sors dans la rue, des paparazzi m'immortalisent, au cas où je sortirais de chez ma maîtresse, ou bien si d'aventure je traînais dans un scandale d'appels d'offres. C'est usant, c'est fatigant, c'est lassant. Et voilà qu'on vient me harceler jusque sur mon île. Je suis un citoyen sans histoire, juste plus riche que la moyenne.

Perdu pour perdu...

— Citoyen sans histoire ? persiflai-je.

— Eh bien, quoi ?

— Je vous ai dit que je vous révélerais qui est Noémie. De toute façon, ça n'a aucune importance. Elle s'appelle Jessica Flamain, et elle est commissaire de police.

Munster fronça les sourcils, perturbé. Mais pas pour la raison que j'imaginai.

— Ils m'envoient une simple commissaire de police ?

— Désolé, ils n'avaient rien d'autre en stock. Et je peux vous dire qu'elle n'avait pas envie de venir non plus. Mais c'était la seule assez mignonne pour se fondre dans la foule de vos invités. Si vous n'aviez pas que des *rich & beautiful*, ce serait plus facile.

— Ah, mais je suis un esthète. Un artiste, jusque dans l'humain.

— Jusqu'où vous voulez, ça ne me dérange pas, mais ça explique la présence de Jess. C'est l'antiterrorisme qui lui a demandé de venir. Il paraît que vous trempez dans des affaires plutôt sombres, monsieur Munster.

Pour la première fois, l'oligarque perdit de sa superbe. Il s'étouffa

dans son whisky et reposa hâtivement le verre sur la table pour se cacher la bouche. Il toussa une fois, deux fois... dix fois. Ses soldats le regardèrent avec inquiétude, attentifs à une tentative d'empoisonnement. J'avais suivi la saison 4 de *Game of Thrones*, et ce n'était pas beau à voir.

Il finit par se rétablir sans assistance. Son visage avait viré au pourpre.

— L'antiterrorisme ? articula-t-il.

— Oui, les gens qui pourchassent les méchants poseurs de bombe.

— Mais je n'ai jamais posé la moindre bombe !

— Posé, non, mais financé...

— Je n'ai jamais... Je n'aurais jamais... D'où sort cette idée ridicule ? Qu'est-ce que j'y aurais gagné ?

— En matière de terrorisme, on ne gagne jamais, prononçai-je, sentencieux.

— Enfin, c'est stupide ! Je vis en France, j'ai toute ma fortune en France, dans des banques françaises. La France n'a pas cédé lorsque la Russie voulait m'extrader. Elle m'a accueillie. Je n'ai jamais donné le moindre centime au terrorisme. Bordel, je dépense des fortunes pour *aider* les gens, pas pour les détruire !

Bordel ? Il disait bordel ? Jusqu'ici, j'avais toujours cru que les riches utilisaient un autre vocabulaire que le nôtre.

En fait, pas du tout.

— En attendant, vous êtes quand même suspecté en haut lieu. Je dis ça, c'est juste parce que vous auriez fini par faire le recoupement tout seul. Et que Jess vous a échappé.

Et que je tenais à la vie. Et que j'espérais sortir d'ici intact.

Munster joignit les mains devant lui dans une posture de prière. Il posa son menton sur le bout de ses doigts. Il réfléchissait.

— Admettons que je vous croie, finit-il par dire. Dans ce cas, vous n'êtes qu'un pion innocent manipulé par des puissances supérieures, et je ne devrais pas vous en vouloir ?

— C'est un peu ça, admis-je.

On frappa à la porte et Munster sourit.

— Excellent timing.

L'un des sbires ouvrit la porte, laissant passer un soldat qui tenait

une valise.

Ma valise.

Ma valise, quoi.

Vide.

Il s'entretint à voix basse avec son patron, qui finit par hocher la tête.

— Il semblerait que vous n'ayez rien de compromettant dans vos affaires, rien à vous reprocher à part un goût hésitant en matière de maillots de bain.

— Le noir, ça va bien avec mon teint, protestai-je, piqué au vif.

— J'ai aussi fait fouiller votre chambre sans rien trouver de plus. Peut-être êtes-vous réellement blanc comme neige.

— Vous...

— Je ne suis toujours pas convaincu. Si vous vouliez bien rester calme, l'un de mes hommes va vous inspecter. J'espère que cela ne vous choque pas.

— Si je dis que oui, ça change quelque chose ?

— Pas du tout.

— Alors allez-y.

Malgré mes fanfaronnades, je n'en menais pas large.

J'étais douloureusement conscient du keylogger dans ma poche. Cette fois-ci, il était assemblé, prêt à servir. Dès qu'on le découvrirait, la raison de ma présence serait évidente. Je déglutis, cherchai un moyen de me débarrasser de la preuve incriminante.

Pourquoi n'avais-je pas lancé les composants informatiques dans la jungle tout à l'heure ?

Ah oui, parce que j'étais poursuivi.

On n'est pas très cohérent lorsqu'on a une armée à ses trousses. Je n'allais pas tarder à payer le prix de ma négligence.

Sur un geste de la main de Munster, un mercenaire s'avança.

— Ce n'est pas contre vous, observa l'oligarque en agitant sa cigarette. Dans votre intérêt, j'espère simplement ne pas trouver d'arme ou d'objet compromettant.

Objet compromettant, tu parles !

J'eus beau tenter de pivoter pour dissimuler au mieux le contenu de

ma poche, mon subterfuge ne m'attira qu'un grognement de dérision de la part du gorille. Il découvrit le keylogger et le posa sur le bureau. Perfectionniste, il continua sa fouille jusqu'au bout, insista pour que je me déchausse, puis finit par hocher la tête.

Philip Munster s'avança vers le joujou électronique, la tête penchée, les yeux brillants de curiosité.

— Tiens, tiens. Qu'est-ce donc que ça ?

Cette fois, tout était perdu. Je n'avais plus de solution de repli, plus de baratin tout prêt, plus de posture à mettre en avant. En comprenant de quoi il s'agissait, Philip Munster allait découvrir mon implication.

Je cherchai frénétiquement une nouvelle histoire qui me permettrait de m'en sortir. Je pouvais dire que Jessica me l'avait confié avant de commencer sa mission. Expliquer que je ne connaissais pas sa fonction. J'ouvris la bouche, mais les mots se bloquèrent dans ma gorge.

Philip Munster n'était pas un imbécile. Et une commissaire ne confierait pas ainsi un équipement ultra-perfectionné à son boulet de compagnon faire-valoir juste au moment où elle accomplissait sa mission. Soit elle réussissait, soit elle échouait – dans les deux cas, elle aurait dû emporter le keylogger avec elle.

Je me tus donc, concentrant mes dernières miettes de défi dans un regard serein, comme si je n'avais rien à me reprocher.

Philip Munster tapota le dispositif, plissa un œil, puis le tourna dans l'autre sens. Il possédait cette curiosité naturelle qui m'avait toujours fait défaut, cette envie de comprendre le fonctionnement de chaque objet.

C'était une envie fort louable lorsqu'on avait affaire au mécanisme d'une chasse d'eau, un peu plus difficile à assouvir lorsqu'il s'agissait d'un prodige d'électronique.

Il sortit son téléphone, composa un numéro et attendit qu'on lui réponde. Comme tout patron, il n'eut pas longtemps à patienter.

— Ivan ? Il faut que tu voies ça. Oui. Oui. J'ai un doute, j'aimerais

que tu me confirmes.

Il raccrocha et se tourna vers moi.

— Vous ne voulez toujours pas parler, je suppose ? Me dire de quoi il s'agit avant que mon expert technique ne l'étudie ? C'est lui qui a contré la cyber-attaque de votre compagnie Jessica.

Je ne répondis pas. Que pouvais-je dire, d'ailleurs ? Je ruminais de sombres pensées impliquant des tortures élaborées, des geôles sombres et des procès vite expédiés. Mon seul espoir était que Jess décide d'activer ses contacts pour me sortir de là, mais je n'étais pas convaincu que cela marchât. Pas lorsqu'on parlait d'un dossier aussi sensible.

Et puis, à qui allais-je manquer ? Mes parents ? La belle affaire !

J'en étais là de mes réflexions lorsque le dénommé Ivan débarqua dans le bureau. Il n'était pas très grand, la cinquantaine bien tassée, les épaules tombantes dans sa veste de costume. Je l'avais déjà vu durant mon séjour et l'avais pris pour un invité. Il m'accorda à peine un regard, inclina le buste devant son patron comme un serviteur de la vieille époque, puis s'intéressa à l'objet que Munster lui désignait.

Avant que j'aie pu protester, il sortit de sa poche gauche un tournevis et de la droite une multitude d'embouts. Il en choisit un qu'il installa sur le manche, fit un essai, jura à voix basse, tenta un autre.

Le mécanisme se déclencha, et quelques notes de basse résonnèrent dans la pièce.

*So many girls in here, where do I begin?
I see this one, I'm 'bout to go in!*

Je connaissais ce rythme. Je connaissais cette chanson. Je connaissais cette musique. Je connaissais cet artiste.

J'avais dansé dix fois, cent fois, mille fois dans des clubs variés pendant l'année 2010 – à moins que ce fût 2011 – sur *Where Them Girls At*, de David Guetta.

Je regardai stupidement le keylogger qui continuait à jouer sa mélodie, imperturbable, devant le regard stupéfait de l'ingénieur et du milliardaire.

Le premier couplet eut le temps de commencer avant que Philip n'ordonne :

— Arrête ça.

L'ingénieur se pencha, joua de nouveau du tournevis.

No, no, I don't endorse that.

Pause that, abort that!

— Tout de suite ! insista Munster, une veine battant à sa tempe.

— Je fais ce que je peux, répondit Ivan en haussant les épaules. C'est un mécanisme très sophistiqué. Lorsqu'on stoppe la première piste, la seconde se déclenche. Je...

— C'est dangereux ?

— Pas du tout. C'est simplement... Si vous aviez mon âge, vous appelleriez ça une boîte à musique.

— Une quoi ? s'étrangla Munster.

Je dévisageai le technicien, les yeux ronds.

— Oui, regardez, se contenta-t-il de répondre. Ces câbles-là sont censés s'emboîter, par exemple sur un ordinateur. Il y en a de multiples factures, certains dangereux, d'autres non. J'en ai vu qui servaient d'explosifs, de keylogger ou de caméra. Mais celui-là...

Then she said, I'm here with my friends.

She got me thinking, and that's when I said...

— Ce n'est pas dangereux, donc ? demanda Munster.

— Non, c'est...

Le pied de l'oligarque vint fouetter l'objet dans les mains du technicien et le projeta contre le mur. Il rebondit, continuant son refrain jusqu'à ce qu'un dernier coup vienne mettre un terme à sa vie.

— Je déteste David Guetta, observa froidement Munster avant de se tourner vers moi. Qu'est-ce que vous faisiez avec cet instrument dans la poche ?

J'ignorai sa question, ne l'entendis même pas ; je restai bouche bée à regarder le... bidule fracassé au sol, dégorgeant ses entrailles électroniques.

Depuis trois jours, je traînais dans ma valise des composants à assembler selon un protocole précis. J'avais transpiré à chaque douane, à chaque fouille, en craignant qu'on ne repère le keylogger. Une fois arrivé sur l'île, j'étais devenu encore plus paranoïaque. Je m'étais demandé mille fois si mon angoisse ne se reflétait pas sur mon visage. J'avais pris garde de toujours me tenir devant ma valise lorsque je l'ouvrais afin de perturber le champ d'une éventuelle

caméra. Lorsque le mercenaire m'avait fouillé, j'étais convaincu que ma condamnation était prononcée.

Et voilà qu'il s'agissait d'une vulgaire clé musicale.

— Je vous parle, siffla Munster, peu habitué à être ignoré. Cet objet. D'où vient-il ?

Je réalisai soudain qu'ils ne pouvaient plus m'inculper d'espionnage, et une bouffée d'espoir vint balayer mon apathie. Comme d'habitude, les mensonges me vinrent facilement.

— C'était... pour être honnête, je ne savais pas ce que c'était.

— Pardon ?

— C'était un cadeau de Jessica. Elle me l'a donné juste avant de commencer sa... sa mission. Je pensais qu'il s'agissait d'un objet important. Et... ça l'est, d'une certaine manière.

— Comment ça ?

— *Where Them Girls At*. Cette chanson, c'est un peu la nôtre. On s'est retrouvés sur cette musique. Au final, elle voulait peut-être me dire au revoir. Si jamais il lui arrivait quelque chose.

Pour une improvisation, je ne me trouvais pas si mauvais. Surtout que j'étais encore sous le choc de cette révélation. Si le keylogger n'en était pas un, pourquoi avais-je été envoyé en mission ? Pourquoi me trouvais-je en face d'un des hommes les plus riches du monde, avec des fusils d'assaut dans une proximité troublante ?

Munster se redressa, épousseta son smoking. Son air déterminé me prouva qu'il avait pris une décision à mon sujet. Je me tendis, attendant l'arrêt fatal. Une piscine de requins ? Une rafale de M16 ? Une autre torture raffinée ?

Mais ce ne fut pas à moi qu'il s'intéressa. Il lança un ordre en russe à l'un de ses sbires, qui hocha la tête avant de s'éclipser.

— Il ne reste plus qu'à attendre, soupira Munster.

Attendre ? Attendre quoi ?

Je ne me sentais pas en position de poser une question et restai au milieu de la pièce, les bras ballants, à regarder stupidement l'appareil brisé. La musique de David Guetta continuait à me tourner dans la tête.

Pourquoi ? Pourquoi ?

Cependant, niveau choc, je n'avais pas encore eu ma dose.

La porte pivota, et l'homme que Munster avait envoyé revint en traînant une jeune femme, les menottes aux poignets, un bâillon sur la bouche.

Jessica.

Merde.

Voilà pourquoi j'aurais fait un très mauvais espion. Il ne m'était pas venu une seconde à l'esprit que Munster ait pu me mentir sur la fuite de Jessica. Maintenant que l'oligarque avançait poliment sa chaise pour qu'on puisse l'y asseoir, je réalisai à quel point j'avais été naïf.

Je leur avais tout raconté (certes, un peu enjolivé) et j'avais surtout chargé Jess au maximum ! Il fallait que je corrige ça, coûte que coûte.

Je n'eus pas le temps de tenter une action d'éclat éblouissante. Munster s'avança et défit délicatement le bâillon de ma compagne.

— J'avais oublié à quel point vous étiez ravissante, observa-t-il. Je ne pensais pas que l'État français acceptait des mannequins au concours de commissaire.

— Ils acceptent toute personne qui réussit le concours, répondit Jess, glaciale.

Elle n'avait jamais été du genre à apprécier un compliment. Surtout, elle venait de comprendre qu'on lui parlait de son grade. Son regard vint chercher le mien, avec la promesse de futures rétributions.

— Oups, fis-je.

— Que savez-vous d'autre ? demanda-t-elle, la voix toujours glaciale.

Philip Munster contourna son bureau, ressortit sa carafe de whisky. Cette fois-ci, il lui en proposa. Vive la différence de traitement. Devant son refus, il haussa les épaules et reposa la bouteille.

— Très bien, je n'insiste pas. Et, pour l'instant, je ne *sais* pas grand-chose. L'essentiel vient de mes propres déductions et des déclarations

de votre compagnon. Mais j'ai demandé à un groupe d'informaticiens de s'occuper en priorité de votre cas, et ils devraient rapidement confirmer ou infirmer votre statut.

Son sourire habituel disparut, remplacé par une expression grave.

— Si j'ai bien compris, vous seriez venue ici sur demande de l'antiterrorisme ?

Cette fois-ci, Jess me jeta un regard réellement incendiaire.

— Oups, répétais-je.

— Cela ne vous regarde pas, siffla-t-elle.

— Oh, si, j'ai bien l'impression que ça me regarde. Surtout lorsque je retrouve des espions aussi maladroits que vous sur mon île. Vous auriez pu planter vos micros en toute discrétion mais, non, il aura fallu que vous ruiniez ce qui aurait pu être la plus belle vente aux enchères de la décennie. Vous rendez-vous compte de la réputation que je vais avoir auprès de mes amis, de mes relations, de mes confrères lorsqu'ils apprendront le désastre de ce soir ? Vous rendez-vous compte que des capitaines d'industrie, des politiciens et des artistes reconnus se sont fait tremper jusqu'aux os parce que vous avez déréglé mes sprinklers ? Si, Noémie, ou Jessica, ou quel que soit votre vrai nom, si, cela me regarde.

Il s'avança vers la fenêtre et observa la jungle plongée dans la pénombre.

— Supposons, simplement pour le bénéfice de cette discussion, que vous soyez effectivement mandatée par l'antiterrorisme. Que diriez-vous d'un arrangement ?

— Un arrangement ? s'exclama Jess, méfiante. Je ne vais pas...

— Oh, taisez-vous et écoutez, soupira Munster. Je ne vous demande pas de trahir votre patrie, ou quelque stupidité que vous vouliez me lancer au visage. Je ne sais pas qui vous a dit que je finançais des terroristes, mais c'est faux. Je n'ai aucune idéologie, à part celle de l'argent. S'il y avait des marchés à remporter, je ne vous garantira pas ma totale innocence. Mais tuer pour tuer ? Faire sauter une bombe dans un métro parisien ? C'est absolument ridicule. Je n'ai pas de revendication, et la psychose nuit au business. Non, très chère, je n'ai rien à voir avec ces fanatiques.

— Et, bien sûr, je devrais vous croire sur parole, ricana Jessica. En partant du principe que je suis celle que vous pensez, bien sûr.

— Oh, je ne vous parle pas de confiance. Le problème de l'antiterrorisme, c'est qu'ils traitent tout le monde en ennemi et

veulent entretenir le secret. Cette mission en est un exemple flagrant. Puisque j'étais considéré comme suspect, personne n'est venu me voir pour me poser cette question en direct. Je leur aurais proposé ce que je vais vous proposer.

— À savoir ?

— Que, tant qu'ils acceptent de ne pas collaborer avec le fisc, je suis prêt à accueillir n'importe lequel de leurs agents et à lui montrer le fonctionnement de mes actions caritatives. Contrairement à ce que vous semblez croire, mes mouvements de fonds ne sont pas si difficiles à tracer. Bien sûr, comme tout le monde, je pratique l'optimisation fiscale...

— La fraude fiscale, vous voulez dire.

— L'optimisation, insista Munster. Enfin, cela n'a pas d'importance. Je ne parviendrai pas à vous convaincre avec de simples paroles. Ce sont les actes qui font la différence. Donc voilà ce que je vais faire. Si mes informaticiens confirment votre identité, vous serez libre de quitter cette île. Dans la confusion, aucun invité n'a pu voir votre capture. Vous pourrez prendre le jet du matin pour rejoindre la civilisation. Sans contrepartie.

— Mais..., commença Jessica.

— Mais quoi ? Vous pensiez que j'allais protester auprès de votre gouvernement, râler, vous garder sous le coude, comme otage ? Que j'allais m'extrader ? Fuir dans une quelconque dictature totalitaire ? Ou peut-être que je vous jetterais aux requins ?

— L'idée m'a effleurée, soufflai-je.

Munster me lança un regard glacial en se rappelant ma présence. Je me tassai sur moi-même et il revint à Jess.

— Je vous laisse repartir. Vous pourrez faire le compte rendu que vous souhaitez à vos supérieurs. J'apprécierais que vous leur conseilliez de changer de stratégie. La prochaine fois que je trouve un espion dans mon bureau – alors que j'ai fait état de ma volonté de collaboration –, je risque de me fâcher. Je pense que votre gouvernement n'aimerait pas que je me fâche. Et je ne vous parle pas d'une ridicule attaque terroriste, mais simplement de sanctions économiques ou financières. J'aurais beaucoup à perdre... mais eux aussi, soyez-en sûre.

— Et mon... compagnon ? demanda Jessica.

Ah tiens oui, bonne question.

Munster prit le temps de la réflexion. Il jouissait de son pouvoir. Il

sortit une cigarette, l'alluma, tenta d'imiter le rond de fumée que j'avais réalisé tout à l'heure – sans succès.

Il s'empara des composants écrasés sur le sol, les brandit devant son visage.

— Chère Noémie-Jessica, est-ce bien vous qui avez donné ce dispositif à Daniel-je-ne-connaiss-pas-mon-vrai-nom ?

— Fitz, murmurai-je, malheureux.

— Fitz ?

— Le diminutif de John-Fitzgerald.

Il hocha la tête lentement, l'expression indéchiffrable, puis se tourna vers Jess. J'espérais lui avoir donné le temps de prendre la mesure de la situation.

— Alors ? Ce dispositif ?

— Oui, c'est moi, répondit-elle avec aplomb.

Merci, ma Jess !

— Et de quoi s'agissait-il ?

— Un lecteur MP3 avec ma chanson préférée..., soufflai-je, avant qu'un geste furieux de Munster n'incite un sbire à me bâillonner.

Je n'avais pas le choix. Elle n'aurait jamais deviné. Mon histoire allait s'effondrer. Plutôt le doute que la certitude.

Le milliardaire me fusilla du regard.

— Si vous intervenez encore une fois, les conséquences seront désagréables. J'espère que je suis clair.

— Le gouvernement..., menaça Jessica.

— Le gouvernement sera ravi de vous retrouver. Concernant votre compagnon, nous arriverons sûrement à négocier un accord s'il dépasse les bornes. Considérez-vous prévenus.

Jess hocha lentement la tête. Je l'imitai du mieux que je pus, ainsi ceinturé.

— Je ne me répéterai pas, et je vous demande une réponse instantanée, souffla Munster. Si vous hésitez, je prendrai ça pour un aveu. Quelle chanson se trouvait sur cette clé ?

— *Where Them Girls At*, répondit-elle sans hésiter.

Munster la regarda longtemps. Il se détourna, me fixa droit dans les yeux. Je restai là, impassible, et il finit par abandonner.

— Après tout, ce n'est qu'une simple... boîte à musique, soupira-t-il. Cela ne me regarde pas. Et pourtant, c'est étrange... Ah, peu importe.

Il lança un ordre en russe et celui qui me bâillonnait me lâcha. Si j'avais été paranoïaque, j'aurais considéré le coup de coude que je venais de me prendre au passage comme volontaire. Je m'essayai le côté du visage sans rien dire.

— Vous pouvez repartir aussi. Vous n'êtes plus les bienvenus sur cette île. Ni l'un ni l'autre. Même si je prends cette aventure avec philosophie, vous avez tout de même écorné mon image. Est-ce que je suis clair ?

— Très clair, m'sieur, bredouillai-je.

— Très clair, confirma Jess avec un peu plus de classe.

— Évidemment, comme je vous le disais, tout cela est valable uniquement si j'obtiens la preuve de votre identité.

— Contactez la DGSE, vous aurez votre confirmation.

— Non, je préfère tester mes employés. S'ils ne sont pas capables de trouver cette information, ils ne valent pas la peine que je les paie.

Son téléphone sonna et il regarda le numéro avant de sourire.

— Ah, quand on parle du loup... Allô ? Oui ? Oui... Ah... Très bien... Vous croyez... Vraiment... D'accord... Beau travail.

Il me fixa un long moment avant de revenir à Jess.

— C'est bon, nous avons pu recouper les informations sur la fameuse Noémie. Votre identité est confirmée.

— Vous avez cracké les serveurs de l'antiterrorisme ? souffla Jess, atterrée.

— Non, ce serait impossible, à moins d'y dévouer toute mon énergie, ce que je ne souhaite pas. Mais je n'avais pas besoin de découvrir votre véritable nom, juste de le confirmer. À partir de là, il suffit de croiser les informations. C'est beaucoup plus facile. Enfin... (il regarda sa montre) il leur aura quand même fallu un bon quart d'heure. Quant à vous...

— Quant à moi, répétai-je en réalisant qu'il me parlait.

— Votre identité est confirmée aussi. De la manière la plus surprenante qui soit.

— Comment ça ? demandai-je en même temps que Jessica.

— D'après nos informaticiens, vous étiez beaucoup plus dur à pister

que votre compagne. Ce n'était pas l'antiterrorisme qui vous couvrait, ni la DGSE, mais quelqu'un d'autre. Et ce quelqu'un a résisté à nos recherches jusqu'à ce que l'on trouve le dossier de votre Jessica. À ce moment-là, toutes les barrières ont sauté et vous êtes retombé dans le domaine public. Vous avez retrouvé votre identité. Pire, il n'y a plus trace d'un Daniel Ricol sur Internet.

— Ça risque d'être ennuyeux pour la douane, marmonnai-je.

— Je suis sûr que vous trouverez une solution. Vous semblez avoir plus de ressources que je le croyais. Quoi qu'il en soit, j'ai la preuve que vous m'avez raconté la vérité – ou au moins une vérité, et cela me suffit. Filez d'ici. Filez d'ici, repassez par votre chambre et nous rapporterons vos valises. Vous pourrez vous mêler aux autres touristes. Bien entendu, vous ne leur raconterez rien de ce qui s'est passé ici. Ce serait contre-productif.

— Bien entendu, acquiesçai-je tandis que Jessica hochait la tête.

Un peu choqués, nous sortîmes de la salle, encadrés par deux gardes. Ils nous ramenèrent à nos appartements avant de se camper devant la porte. Il était clair que Munster ne nous accordait pour l'instant qu'une confiance mesurée.

— Super, s'il ne veut pas attirer l'attention, marmonnai-je.

Jess agita la main autour de la pièce comme pour me dire qu'un micro pouvait – devait – s'y trouver. J'étais d'accord avec elle mais j'en avais assez de tenir ma langue. Surtout, je comptais n'aborder que des sujets que le milliardaire connaissait déjà.

— Comment est-ce que tu t'es fait avoir ? J'ai cru que tu étais déjà loin. Ils m'ont dit que tu t'étais échappée, que tu avais plongé à l'eau et qu'une vedette t'avait récupérée. C'est pour ça que j'ai commencé à dire la vérité.

Elle me regarda intensément, de ce regard impénétrable que j'avais depuis longtemps renoncé à pénétrer. Puis elle s'approcha et me prit dans ses bras.

Je ne m'y attendais tellement pas, son poids contre le mien, ses bras autour de mon cou, que je manquai perdre l'équilibre. Elle se pressa contre moi jusqu'à provoquer certaines réactions physiologiques inévitables. Son souffle dans ma nuque, sa tête sur mon épaule.

Elle pleurait.

Jess pleurait.

Ma Jess pleurait.

Je n'aurais pas été plus surpris si un volcan s'était réveillé sur l'île et nous avait engloutis dans un torrent de lave – j'aurais même été moins surpris, ça aurait au moins collé avec tout le mauvais karma que j'accumulais.

— Allons, allons, qu'est-ce qui se passe ? murmurai-je.

Il ne manquait plus que de rajouter *c'est quoi ce gros chagrin* pour terminer de l'infantiliser. Je me retins au dernier moment, caressai ses cheveux, réprimai mon érection.

Au lieu de se tarir, les larmes continuèrent à couler, tachant mon costume, traversant le tissu jusqu'à m'humidifier la peau. Elle sanglotait désormais, de longs sanglots de colère, de rage, de peur, de terreur – comment les différencier ?

Je ne connaissais qu'une manière de consoler une fille, et encore ne marchait-elle pas toujours. Je relevai doucement son visage, plongeai mon regard dans ses yeux gonflés, et l'embrassai.

D'abord, elle me repoussa. L'espace d'une seconde, je crus que je devais la lâcher. Puis ses mains cherchèrent ma nuque, m'attirèrent vers elle, écrasèrent ma bouche contre la sienne. Elle me mordait la lèvre avec un désir que je lui avais rarement connu, un instinct animal, et je ne mis pas longtemps à lui répondre sur le même mode.

Ce fut elle qui me plaqua sur le lit.

Ce fut moi qui éteignis la lumière.

Et au diable les micros.

L'ennui, avec le sexe, c'est qu'il ne peut durer indéfiniment – surtout que je vieillis. Et une fois la période de folie passée, tous les problèmes nous revinrent en plein visage.

Un soldat vint discrètement frapper à la porte alors que nous gisions dans notre sueur. Son timing nous confirma qu'il devait bien y avoir des micros quelque part. Je me levai, enfilai un bermuda, m'emparai des valises qu'il me tendait et le remerciai. Il me gratifia d'une bourrade amicale et d'un clin d'œil admiratif. Voilà quelqu'un sur qui mes allusions salaces auraient pu fonctionner !

Nous prîmes le temps de nous rafraîchir avant de rejoindre les autres. Les deux mercenaires nous accompagnèrent jusqu'au seuil de la salle principale avant de disparaître dans une contre-allée, leur mission remplie.

C'était impressionnant de voir ce qu'une équipe organisée était capable de nettoyer en l'espace d'une heure. Il n'y avait plus trace de l'ouragan qui s'était abattu sur la villa. Le sol était sec, les sprinklers réparés, les alarmes ne sonnaient plus, les œuvres d'art avaient été sorties de leurs protections pour bénéficier de nouveau de l'éclairage dû à leur rang.

Dans la foule se tenaient plusieurs des invités avec qui j'avais discuté durant la soirée, mais je remarquai surtout Serge et Cindy au dernier rang. Ils se tournèrent vers nous. L'escort se précipita pour nous saluer, se prenant à moitié les pieds dans sa robe. Je dissimulai un sourire. Elle était le prototype parfait de la belle cruche qui faisait rêver certains hommes.

Moi, j'avais Jess.

— On se demandait où vous étiez ! s'exclama-t-elle. Avec tout ce vacarme, on avait peur qu'il vous soit arrivé quelque chose !

— Non, nous avons juste été séparés et nous avons mis un peu de temps à nous retrouver, c'est tout, observai-je.

Je trouvais ça très romantique mais Jess ne releva pas. Elle observait Cindy avec froideur, jusqu'à ce que la jeune femme finisse par se sentir de trop et revienne vers son client.

— Je ne l'aime pas, grommela Jess. Je ne sais pas pourquoi, sa tête ne me revient pas.

— Oh ? La grande commissaire serait jalouse ? Je te promets qu'il ne se passera rien avec elle.

Elle me lança un regard sévère et je rajoutai :

— Rien de plus, en tout cas. J'étais justement en train de me dire que j'étais heureux d'être avec toi.

— Mmh, répondit Jess sans se compromettre. Et sinon, si on parlait de ce qui s'est passé dans le bureau ? Avec le brouhaha ambiant, on devrait être protégés des micros.

Nous nous assîmes sur une chaise au milieu du groupe et fîmes de notre mieux pour mimer un intérêt fasciné pour la vente aux enchères. Je n'avais plus besoin de jouer mon rôle – pourtant, conditionné par les heures passées à me forger une culture artistique, je ne pus m'empêcher d'admirer certaines œuvres présentées.

— Qu'est-ce que c'était que cette histoire de clé MP3 ou je ne sais quoi ? attaqua-t-elle.

— Aucune idée, admis-je franchement. L'un de mes employeurs me l'a donnée sans me dire ce que c'était. Enfin, en me mentant sur son utilité.

— Quoi, tu pensais que c'était une arme ?

— Quelque chose comme ça, souris-je. Bon, ça n'a plus d'importance maintenant. Dis-moi plutôt comment tu as su qu'il y avait *Where Them Girls At* dessus. J'avoue que tu m'as bluffé.

— Tout le monde sait que c'est ta chanson préférée depuis qu'elle est sortie. Nous avons beau être séparés, tu ne pouvais t'empêcher de la fredonner à chaque fois qu'on se voyait. C'était très agaçant, d'ailleurs. Mais bon, tu diras à ta copine qu'un cadeau aussi bourré d'électronique sur une île aussi surveillée, ce n'est pas une super idée.

— Ce n'est pas une copine, c'est un mec.

— Prends-moi pour une conne. Quelqu'un qui te donne un lecteur MP3 avec ta chanson préférée en boucle, tu penses vraiment que c'est un mec ? C'est une fille, c'est évident. Qui est à fond sur toi. Alors ne me sors pas ton histoire d'employeur. Je ne te poserai plus de question, et tu n'auras pas besoin d'inventer des réponses.

Je n'avais pas eu conscience d'être aussi obnubilé par cette chanson. Pourtant, Jess avait tort sur un point : c'était bien un homme qui m'avait confié cette pseudo mixtape. Se pouvait-il que Bob soit homo ?

Puis les paroles de Jess firent soudain sens.

Se pouvait-il que Bob soit une femme ?

Bob ? Mon Bob ? Avec qui j'avais virtuellement partagé tant de verres de vodka, avec qui j'avais chatté à poil dans mon studio (grâce au Tipp-Ex sur la webcam), qui m'avait mis la misère sur les extensions de StarCraft II, qui connaissait si bien les ordinateurs, qui m'avait sauvé la vie avant de m'envoyer au casse-pipe ?

Bob, une femme ?

Non.

L'idée ne tenait pas debout.

Et pourtant, quelque part, une alarme se déclencha dans un coin de mon cerveau. Il allait falloir que j'aie une sérieuse conversation avec ce hacker. Ou cette hackeuse, si le nom avait un féminin.

— Bon, et toi, tu crois à son histoire ? repris-je pour changer de sujet. Celle de Munster, selon laquelle il serait blanc comme neige ?

— Je n'ai pas vraiment le choix, maugréa-t-elle en haussant les épaules. Je suis grillée, complètement grillée. Et je n'ai plus de micro à poser. Que veux-tu que je fasse à part rentrer au bercail la queue entre les jambes ? Et, Fitz, si jamais tu fais une allusion sexuelle sur ce que je viens de dire...

— Loin de moi cette idée, protestai-je.

Puis je m'interrompis, car le tableau de George Grosz passait aux enchères. Je le regardai, ce maudit tableau, avec son overdose de couleur, son inspiration que le Fitz cultivé savait dadaïste, ses contours à peine lissés, ses traits de pinceau irréguliers qui formaient pourtant un ensemble magnifique.

Je sentis ma main se lever toute seule, et j'eus besoin d'un véritable effort pour ne pas enchérir. Je n'avais pas le moindre euro, bien sûr. Malgré tout, ce tableau faisait tant partie de mon déguisement que je

ne pouvais détourner les yeux.

— Fitz ! Oh ! Fitz !

Je pivotai enfin vers Jessica. Elle me regardait avec surprise.

— Tu t'intéresses à l'art, maintenant ?

— Non non, marmonnai-je.

J'applaudis à tout rompre lorsque la toile fut adjugée pour une somme indécente à Franz Kraupner. Il se tourna vers moi avec un air d'intense satisfaction – et de légère surprise.

Lorsque je lui rendis son regard sans ciller, il prit la peine de lever son énorme carcasse et vint me rejoindre.

— Je vois que vous avez compris l'avertissement, sourit-il.

C'était assez atroce, ce rictus amical au milieu d'un visage aussi brutal. Un peu comme si Mohammed Ali avait décidé de présenter le journal télévisé.

— L'avertissement ?

— Le Grosz. C'est un chef-d'œuvre. Et il me revient de droit. Je suis ravi que vous ayez décidé de ne pas enchérir dessus.

— Mais qui vous a dit que...

Je m'interrompis et me tournai vers Jean Sénéchal, l'antiquaire, avachi sur sa chaise au deuxième rang.

Alors j'avais failli me prendre un harpon à travers le corps pour une simple rivalité artistique ?

— Il y a des combats qu'il faut savoir perdre, admis-je en tentant de prendre une expression de chien battu.

— Ne le prenez pas ainsi, affirma Kraupner en me serrant la main à la broyer. Je suis convaincu qu'il y a d'autres pièces magnifiques aux enchères ce soir. Et, qui sait, entre amateurs de Grosz, peut-être nous recroiserons-nous ?

— J'en serais ravi, parvins-je à articuler avant qu'il ne me libère.

Il me lança un dernier regard victorieux avant de retourner s'asseoir. Ma seule consolation, c'était que nous n'avions que peu de chances de nous retrouver. S'il savait à quel point je n'avais rien à faire de Grosz...

— Dis donc, merci pour ta défense énergique, lançai-je à Jessica. Il aurait pu me broyer les os que tu n'aurais pas remué le petit doigt.

Jess secoua la tête, blasée. Depuis qu'elle avait échoué dans sa

mission, elle avait perdu toute énergie. Elle attendit la fin de la vente aux enchères pour applaudir poliment et se lever.

— Je file dans ma chambre. Je vais me coucher.

— Je te rejoins quand...

— Quand tu veux. Amuse-toi, profite. Ce n'est pas tous les jours qu'on peut jouir d'un tel cadre. Et, cette fois-ci, nos ennuis devraient être terminés.

Je regardai Cindy qui m'invitait à la rejoindre avec des yeux pétillants. J'observai les serveurs qui arrivaient avec des verrines remplies de légumes verts inconnus.

Cette soirée n'était pas pour moi. Je n'étais pas à ma place.

Je me détournai et rattrapai Jess à la porte de la chambre.

Le retour au Sri Lanka se passa sans incident notable. Munster eut même la gentillesse de rendre son micro à Jessica, tout en lui répétant sa volonté de collaboration.

Par un hasard étrange, un inconnu me tendit une mallette à mon arrivée à Colombo. Dedans se trouvaient tous mes papiers d'identité, à mon vrai nom. John-Fitzgerald Dumont reprenait du service.

Je ne demandai pas à l'homme qui l'avait payé pour une telle commission. Je n'interrogeai pas non plus le chauffeur qui nous ramena à l'aéroport. Je n'étais plus à ça près. J'avais goûté à la vie d'agent secret et elle ne me convenait pas. Je n'aspirais plus qu'à rentrer en France, retrouver Moussah et Deb, mes parents, mes soirées, mon appartement sur les Champs.

Jessica resta silencieuse tout le voyage. Je lui pris la main et elle ne la retira pas, mais elle ne me retint pas non plus lorsque je la lâchai. Je finis par hausser les épaules, fataliste. Nous resterions amis, ou amants, ou plus, ou moins. La terre continuerait de tourner.

Pourtant, lors de cette mission, j'avais découvert de nombreuses facettes d'elle que je ne connaissais pas. Elle s'était montrée fiable lorsque j'hésitais, courageuse lorsque je paniquais, et elle était allée au bout de son plan. Sans elle, sans sa diversion, je n'aurais jamais osé agir.

Pour ce que ça m'avait rapporté...

J'avais demandé – et obtenu – de Munster les restes de la clé MP3 avec son unique chanson.

Bob allait avoir de sacrées explications à fournir.

Oh, j'étais impatient de savoir comment ça allait se terminer.

Lorsque nous arrivâmes dans l'aéroport, le téléphone de Jessica bipa. Elle s'en empara, fronça les sourcils, blanchit.

— Oh merde, souffla-t-elle.

Pour qu'une fille comme elle dise *merde*, il fallait que ce fût effectivement excrémentalement violent. Je me penchai sur son portable et elle ne me repoussa pas.

C'était un mail daté d'il y a deux jours. Elle aurait dû le recevoir au moment de son arrivée sur le sol srilankais.

Mission annulée. Munster blanchi de tout soupçon. Prenez immédiatement le vol retour. Profitez de votre week-end.

— Tu ne l'as pas reçu ? demandai-je bien inutilement.

Elle secoua lentement la tête.

— Non... non. Je ne comprends pas, j'avais pourtant du réseau, j'ai même surfé sur Internet.

— Ceci dit..., commençai-je. Ceci dit, c'est une formidable opportunité qui vient de te tomber sur le nez.

— Comment ça ?

— Jusqu'ici, tu étais Jess-la-commissaire-qui-a-raté-sa-mission. Ça te mine depuis le début, cette idée de revenir au bercail couverte d'opprobre. Eh bien voilà l'occasion que tu attendais. Tu n'avais plus pour objectif de placer un micro, donc ce n'est plus un échec. Personne n'a besoin de savoir que tu as tenté. Munster a même eu la gentillesse de te rendre l'appareil.

— Je n'ai pas envie de mentir. Et je dois bien parler de sa proposition.

— Bien sûr, mais selon tes termes.

— Fitz, je te le répète, je ne veux pas mentir.

— Qui parle de mentir ? Tu peux leur expliquer que tu es tout de même allée sur l'île, que tu as eu le message trop tard – ce qui est vrai. Et que Munster a percé ta couverture – ce qui est vrai aussi. Et qu'il a donc tenu à comprendre pourquoi une commissaire se trouvait sur son île – toujours vrai. Et que, du coup, il souhaite coopérer avec l'antiterrorisme – vrai ou pas ?

— Vrai, admit-elle.

— Et voilà, la vérité, rien que la vérité, toute la vérité. Sur un

malentendu, tu t'en sortirais même avec une promotion.

— Fitz, d'accord, je ne devais pas faire cette mission, mais j'ai échoué tout de même.

Je haussai les épaules.

— Écoute, flagelle-toi si tu veux. Tout ce que je retiens, c'est que tu es une super commissaire, la meilleure que je connaisse – bon, j'en connais peu. Tu mérites une promotion. Tu mérites d'avoir plus de moyens pour imposer tes opinions et ta vision de la société. Si tu parles de ta tentative avortée, tu risques d'avoir un blâme. Cela ne t'apportera rien. Tu seras peut-être en paix avec ta conscience, mais tu n'aideras pas plus la société. En fait, c'est comme un mari qui trompe sa femme. S'il avoue son infidélité, ce n'est pas par compréhension, c'est par égoïsme et par culpabilité. C'est parce que *lui* se sent mal. Tu vois ce que je veux dire ?

Jess acquiesça lentement, les yeux dans le vague. Devant nous, l'embarquement commençait.

— Je vais avoir tout le vol pour réfléchir, souffla-t-elle.

— Réfléchis bien, dans ce cas.

Elle s'endormit au bout d'une heure, moi après un film de Luc Besson. Avant que nous en soyons conscients, nous avions rejoint le territoire français.

À croire que ce week-end n'avait pas été de tout repos.

J'arrivai dans mon appartement de fort méchante humeur. Je déposai ma valise, me déshabillai et pris une longue douche chaude. Pas seulement pour me laver après un aussi long voyage, mais aussi pour me concentrer avant d'affronter Bob.

Ce con de Bob.

J'étais revenu en vie alors qu'il m'avait envoyé au casse-pipe. Pour rien du tout. Une chanson ridicule.

Si j'avais mené ma mission à bien, que se serait-il passé ? Philip Munster aurait-il entendu la chanson de David Guetta en allumant son ordinateur ? Quelle belle manière de me faire perdre du temps. Cette fois-ci, qu'il soit d'accord ou non, je considérais ma dette comme largement payée.

Merde, quand je pensais qu'à l'origine j'avais simplement voulu pénétrer dans une boîte mail. N'importe qui d'autre me l'aurait fait pour, quoi, cent euros ? Peut-être mille euros ?

Mais noon, Fitz, il faut toujours que tu te distingues. Tu as accepté la faveur, et tu es passé à autre chose. Haha, Fitz, sacré blagueur.

Bien sûr, il n'y avait pas que ça. Entre-temps, Bob m'avait aidé plusieurs fois gratuitement, et il m'avait même sauvé la vie.

Il n'empêche. Tout se terminait aujourd'hui.

Ce soir.

Je sortis de la douche et, tout en me séchant, allumai mon ordinateur.

Il mit le temps habituel pour démarrer (en voyant à quel point Windows 8 était une catastrophe, j'étais revenu à la version 7, comme tous les gamers). J'en profitai pour m'habiller et me préparer à la confrontation.

Le bloc-notes apparut aussitôt, comme si Bob guettait mon retour.

Alors, Fitz, bien rentré ?

— Bien rentré, mon cul, maugréai-je avec le vocabulaire précieux qui m'était coutumier. Tu m'as tendu un piège !

Tu es en vie, non ? Et plus bronzé qu'avant, je suis sûr !

Machinalement, j'observai mon reflet dans le miroir mural avant de revenir à des préoccupations plus importantes.

Mais, oui, j'avais bronzé.

— C'était quoi, ce truc MP3 que tu m'as donné ? Ce n'était pas du tout un keylogger !

Heureusement pour toi. Tu aurais été dans de beaux draps si on t'attrapait.

— Oui, mais si on ne m'attrapait p...

Je m'interrompis. Je venais de comprendre.

— Enfoiré ! Tu savais parfaitement que j'échouerais !

L'idée m'a traversé l'esprit.

— Tu connaissais mes talents – ou plutôt mon absence de talent. Tu avais deviné que je ne ferais pas illusion longtemps, que je mettrais les pieds dans le plat ! C'est pour ça que tu ne m'as pas donné de keylogger mais un pauvre lecteur MP3 de merde. Et moi, pauvre truffe, j'ai marché du début à la fin.

Je m'échauffais tout seul. Comme d'habitude lorsque j'étais énervé, l'alcool vint à mon secours. J'ouvris le frigo.

Et me figeai.

Mes quelques courses de célibataire avaient disparu. Plus de lait périmé, de moitiés de Babybel ou de tranches de jambon pour un sandwich sur le pouce.

Mes étagères étaient remplies de vodka Grey Goose.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? soufflai-je.

Je retournai vers l'écran, ébranlé.

Tu as trouvé mon cadeau ? Surprise !

— Tu es rentré dans mon appartement, connard ?

Quoi, ce n'est pas ta marque préférée ? J'ai pensé à l'Absolut, et je me suis dit que ce serait mesquin. C'est un beau cadeau, non ?

— Je préférerais que personne ne force ma porte, quitte à ne pas boire de Grey Goose, grondai-je. Et je dois encore faire gaffe à un micro, c'est ça ?

Non, plus maintenant. Tu as accompli ta part du contrat, à moi de te laisser tranquille.

Aussi facilement que ça ? Je fronçai les sourcils.

— Attends, tu ne m'as pas dit pourquoi tu...

Les lettres dansèrent, et je m'interrompis.

Non, je ne te l'ai pas dit. Allez, sans rancune. Et à plus dans le bus.

— Hé ! Attends ! Tu me dois des explications.

L'écran restait muet. L'ordinateur ne répondait plus.

Bob était parti.

Épilogue

Coralie Edelmar se renversa en arrière sur son fauteuil et poussa un long soupir. Un de ses ordinateurs enregistrait les jurons de Fitz grâce au micro qu'elle avait déposé sous son bureau. On ne se refaisait pas.

Elle s'étira, fit craquer ses jointures puis sortit de la chambre fraîche dans laquelle elle gardait son matériel informatique. Le plancher technique craqua sous ses chaussures de chantier.

Elle ramassa le postiche qui traînait sur la table basse. Une perruque blonde qui avait coûté plus de huit cents euros pour correspondre parfaitement à son visage. Une perruque plus vraie que nature, assez souple pour ne pas l'obliger à se raser la tête. Coralie avait toujours aimé ses cheveux.

Ç'avait été agréable de passer pour une fille normale, même le temps d'un simple week-end. Agréable de jouer à la femme stupide, de rire, de sourire sans analyser le moindre frémissement de paupière. Agréable de ne pas se poser de questions. Agréable d'avoir embrassé Fitz sur l'impulsion du moment.

Mais Coralie n'était plus Cindy. Il y avait un temps pour tout.

J'ai une colle pour toi, Fitz. Trois fourmis marchent en file indienne. La première dit : « J'ai deux fourmis derrière moi. » La seconde : « J'ai une fourmi devant et une derrière. » La troisième dit : « J'ai deux fourmis devant et une dernière. »

Bien sûr, la réponse demeurait celle qu'elle avait donnée, cette fameuse réponse qui désespérait tout le monde : la troisième fourmi a menti.

Mais ce n'était pas tout.

Trois fourmis en file indienne avaient un autre avantage.

Si la première se faisait capturer, la seconde continuait. Et, même si la seconde subissait le même sort, la dernière arrivait à bon port.

Lorsque Jessica déclenchait les sprinklers et attirait la moitié des mercenaires à sa suite ; lorsque Fitz assommait un soldat (où avait-il trouvé ces réserves de courage ?) et entraînait le reste de la garde derrière lui ; le bureau se trouvait sans protection.

Oh, pas longtemps.

Mais suffisamment pour qu'elle puisse poser le keylogger – le vrai – et repartir.

Elle n'était pas un amateur, elle. Les meilleurs hackers ne l'étaient jamais.

Sa mission avait commencé deux ans auparavant. Deux ans qu'elle s'était renseignée le plus discrètement possible sur les profils de tous les flics, lieutenants, capitaines, commandants et commissaires de la Crim', à la recherche de la moindre faille. Deux ans qu'elle réfléchissait, tissait sa toile, avançait masquée.

Coralie versa des croquettes à sa chatte Roulette puis s'empara du dossier sur la table, celui intitulé *Jessica Flamain*. Dedans se trouvaient toutes les informations qu'elle avait pu réunir sur la commissaire de police – autant dire bien peu.

— Tu étais trop parfaite, ma grande, chantonna la hackeuse en caressant son chat.

Aucun scandale, aucune aspérité, aucune prise à la corruption. Jessica vivait par son travail, pour son travail.

Coralie avait éprouvé une pointe d'intérêt en réalisant qu'elle avait un ex dealer de drogue, avait envisagé d'utiliser cette information – avant de renoncer : ils avaient coupé les ponts depuis trop longtemps. La jeune hackeuse avait abandonné ce dossier, s'était intéressée à une autre cible.

Tout avait basculé lorsqu'elle avait découvert la demande d'aide de Fitz, postée sur le forum de hackers qu'elle fréquentait par ennui. L'occasion d'obtenir un levier sur lui – et peut-être plus tard sur Jessica – était trop belle.

Oui, tout avait été planifié. Le plus dur, dans cette affaire, avait été de lancer l'antiterrorisme sur une fausse piste. Heureusement, notre époque ne trouvait aucune circonstance atténuante aux milliardaires. Philip Munster était un philanthrope, il payait ses impôts, il finançait

des fondations humanitaires et des expositions artistiques – il ne pouvait qu’entretenir de sombres projets.

Quelques mots dans la bonne oreille, quelques faveurs à récolter, et la rumeur avait pris de l’ampleur. Pas assez pour lancer une véritable opération, suffisamment pour que la présence de Fitz sur la liste des invités tire un signal d’alarme.

— Tu t’en es bien sorti, Fitz, murmura Coralie.

Elle avait conçu une pointe de regret en imaginant qu’il pouvait y laisser la vie, mais elle avait considéré les probabilités comme acceptables.

Et il avait survécu.

Coralie Edelmar esquissa un sourire, effleura ses lèvres d’un doigt hésitant, puis retourna dans son antre.

Les données affluaient du keylogger.

Il n’y avait pas de temps à perdre.